Fernand PLANCHE et Jean DELPHY

KROPOTKINE

EDITIONS S.L.I.M.
22, boulevard de Strasbourg
PARIS (X^{e})

KROPOTKINE

OUVRAGES DE FERNAND PLANCHE

La vie ardente et intrépide de Louise Michel. S.L.I.M. (11e mille).
Durolle. S.L.I.M. (7e mille).

POUR PARAITRE :

Roger Jasmin (tome II de *Durolle*).

EN PRÉPARATION

La mort du rêve (tome III de *Durolle*).
Quelques-uns de ceux qui sont morts pour nous.

OUVRAGES DE JEAN DELPHY

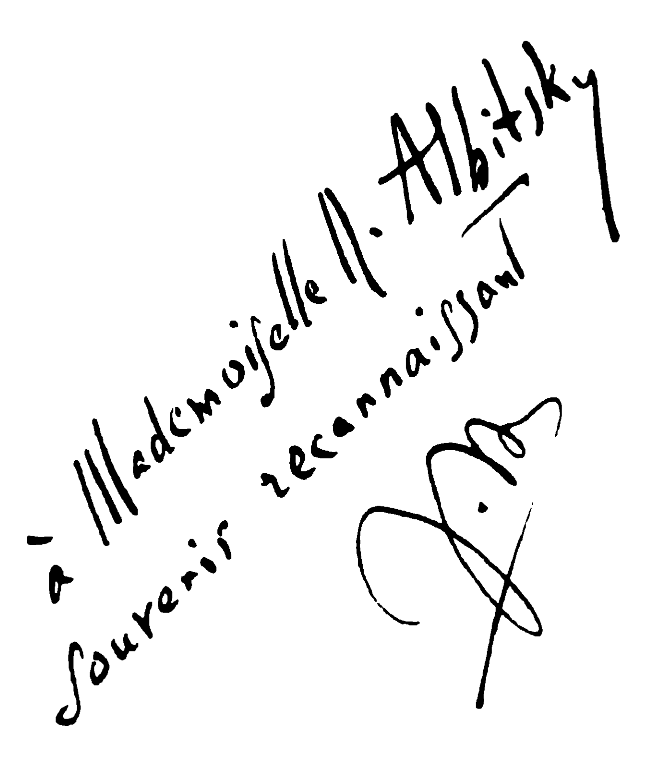
Nombreuses publications scientifiques

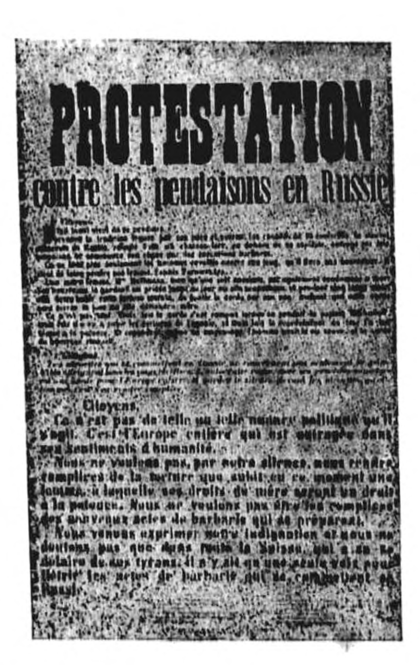
A mes amis P.-V. Berthier, Ricros, Cl. Badin. En souvenir des rêves de notre vie militante, de nos espoirs, de notre action.

F. P.

A André Mercier, salut et fraternité.

J. D.





PROTESTATION
contre les pendaisons en Russie

[illegible]

Citoyens,

Ce n'est pas de telle ou telle nuance politique qu'il s'agit. C'est l'Europe entière qui est outragée dans ses sentiments d'humanité.

Nous ne voulons pas, par notre silence, nous rendre complices de la torture que subit en ce moment une femme, à laquelle ses droits de mère seront un droit à la potence. Nous ne voulons pas être les complices des nouveaux actes de barbarie qui se préparent.

Nous venons exprimer notre indignation et nous ne doutons pas que dans toute la Suisse, qui a su se [illegible] de ses tyrans, il n'y ait qu'une seule voix pour flétrir les actes de barbarie qui se commettent en Russie.

Une affiche du temps de la première internationale.

AVANT-PROPOS

Nous n'avons pas la prétention de présenter un travail d'érudition.

Notre dessein est à la fois plus modeste et plus ambitieux : nous voulons essayer de faire revivre Pierre Kropotkine, pour donner à ceux qui commenceront ainsi à le connaître le désir de le connaître mieux, d'aller à lui en lisant ce qu'il a écrit, en apprenant comment il a vécu, car sa vie domine son œuvre, sa vie est plus grandiose que son œuvre même.

L'ENFANCE

Un peu plus d'un siècle s'est écoulé depuis que Pierre le Grand, ce fou génial, capable du meilleur et du pire, en tout cas inconstestablement le fondateur de la Russie moderne, a rendu l'âme.

Dans la nuit des temps barbares, bien qu'à peine perceptible, une aurore se dessine pour un peuple encore abruti de religion et de servage.

Les yeux ardemment fixés vers l'Occident, où elle sait qu'existe une civilisation policée, des arts libéraux ou mécaniques perfectionnés, des révolutions qui, pour échouer toujours, n'en apportent pas moins des idées bouleversantes, semences fécondes que les futures générations reprendront pour la germination définitive, une jeunesse intellectuelle lit, rêve, pense, réfléchit, espère.

Pouchkine, dont un duel vient, en lui enlevant stupidement la vie, d'éteindre le lyrisme, Gogol,

Tourguenev, Dostoïevski pétrissent les âmes généreuses.

Bientôt le pamphlétaire Alexandre Herzen (1) fera briller les yeux et Tolstoï apportera la foi. L'aristocratie elle-même, se rendant compte de l'infériorité intellectuelle de la Russie, fait de fréquents voyages en Europe occidentale, d'où elle rentre émerveillée, ramenant presque toujours un précepteur français ou une institutrice française.

Il est de bon ton, du reste, dans les salons, de parler la langue de Molière et, d'une manière générale, tout le monde à la Cour connaît le français.

Au contact des autres pays, la Russie se transforme assez rapidement d'une manière heureuse, se rattrapant un peu sur ses longs siècles de retard. Certes, l'urbanisme est loin d'être perfectionné.

Cependant, des trouées ont été faites dans les forêts immenses et si épaisses que le soleil n'y pénétrait jamais. Des routes plus carrossables, aux ornières moins profondes et dangereuses qu'autrefois, conduisent de tous les points aux grandes villes. La pierre, la brique, s'emploient de plus en plus comme matériaux de construction et si l'isba isolée, ou le village rural, conservent immuablement le bois ancestral, la rue, la ville, prennent une physionomie nouvelle.

Bientôt, les chemins de fer viendront tout bou-

(1) On reverra avec beaucoup d'intérêt ce qu'en disent les Goncourt dans leur *Journal* (8 février 1865).

leverser de la vie réglée depuis les temps lointains selon la condition des hommes et selon les saisons.

Moscou, la vieille capitale, a été détrônée par Saint-Pétersbourg. Cette ville fut construite contre tout bon sens. Ceci s'est produit grâce à l'entêtement de Pierre le Grand qui, depuis qu'il a vécu en Hollande, rêve de la mer, de vaisseaux, d'expansion, de gloire; rêves repris par tous ses successeurs et qui constituent à notre époque une lourde menace sur le monde. Saint-Pétersbourg (ville de Saint-Pierre) est la ville la plus moderne de Russie.

Le tsar (1) en a fait d'abord un port, puis une capitale.

C'était une gageure terrible d'élever une pareille ville sur des marais pestilentiels. Cent cinquante mille hommes ont péri pour cette édification. Qu'importe ? Et puis des moujiks sont-ils des hommes ?

La vieille Moscou subit moins, dans sa disgrâce, la fièvre de transformation.

Des quartiers entiers conservent leur figure des temps passés et vivent une vie distincte.

Le Vieux Quartier des Ecuyers — la Staraïa Koniouchennaïa — avec ses ruelles tortueuses et propres, est le modèle de la tranquillité.

C'est là que la vieille noblesse moscovite s'est

(1) Ce mot slave est le même, il n'est pas mauvais de le rappeler, que le germanique kaiser; la forme czar, adoptée par l'Académie française, est polonaise; Voltaire croyait à tort que ce mot n'a aucun rapport d'origine avec le « César » romain, de signification identique.

agglomérée, depuis que Pierre le Grand, assez intelligent pour bien connaître ses propres aptitudes et inaptitudes (ces dernières développées par la routine et la tradition), a fait appel pour les hautes charges de l'Etat aux compétences plutôt qu'aux titres nobiliaires.

Là, les rejetons blasonnés rêvent du temps où leurs ancêtres omnipotents, gorgés de privilèges, dédaigneux de toute innovation heureuse, vivaient sur leurs immenses domaines sans s'occuper de ce qui se passait à l'extérieur.

Ils contemplent, du haut de leur ignorance, eux qui se refusent à évoluer, se considérant d'essence supérieure, ceux qui pour eux sont des parvenus qu'ils méprisent et ils ne manquent pas une occasion d'en médire.

Inutile de dire qu'aucune relation n'est admise entre ces gens d'épée et les intrus aux nouvelles fonctions civiles, roturiers par surcroît.

C'est dans ce vieux quartier que Pierre Kropotkine vient au monde, en 1842.

Il appartient à la plus ancienne aristocratie russe (1). La famille des princes Kropotkine est une de celles qui descendent, en ligne droite, des vieux princes feudataires de l'antique maison féodale de Rurik, qui fonda, au IXe siècle, l'empire

(1) Il est bon d'insister (quoique cela n'ait pas un très grand intérêt au point de vue humain) sur ce fait que la noblesse (au sens d'appartenance à une caste) des Kropotkine n'était pas une plaisanterie; ce n'était pas des princes d'opéra-comique, comme on en a tant vus en France vers 1900, russes et moldo-valaques, dont les titres étaient aussi sérieux que ceux des princes et rois nègres dont les journalistes contemporains nous rebattent les oreilles. La noblesse nobiliaire de Pierre Kropotkine est incontestable. Celle de ses sentiments l'est plus encore.

russe (2). C'est pour cela que, plus tard, dans le cercle de Tchaïkovsky, auquel il appartenait, on lui disait souvent, en plaisantant, qu'il avait plus de droits au trône de Russie que l'Empereur Alexandre II, lequel n'était qu'un Tudesque. Il descendait de Rostilav Mstislavitch le Hardi, grand prince de Kiev, dont le nom est très connu dans l'histoire de la Russie et, par ses ancêtres, des grands princes de Smolensk.

Le père est très fier de l'origine de sa famille et il aime montrer, d'un air solennel, le parchemin encadré fixé au mur de son cabinet et qui représente les armes de la famille, certifiées par le bureau des Armoiries.

Ce parchemin lui a coûté trois cents roubles; aussi le prince, peu versé dans l'histoire de la Russie, estime-t-il davantage ce parchemin pour la somme qu'il lui a coûté que pour les souvenirs historiques qui s'y rattachent.

Bien qu'ancien officier (mais ne différant pas en cela d'un grand nombre de ses confrères), il n'a jamais eu pour lui-même le goût de la bataille. Son idéal semble avoir été de porter un bel uniforme et de commander des soldats évoluant avec un ensemble parfait. Quel honneur incomparable c'est, d'être félicité par un supérieur pour une manœuvre révélant qu'on a su faire des hommes de parfaits automates. Un jour, le grand duc Michel, félicitant un officier dont les hommes venaient de manœuvrer pendant une heure d'une

---

(2) Cela remonte donc bien avant nos fameux croisés ».

façon impeccable, dit : « Très bon, seulement, *ils respirent.* » (1) A cette « anomalie » près il y avait de quoi se rengorger !

Cependant, le père de Kropotkine arbore la croix de Sainte-Anne gagnée « pour acte de bravoure ».

Lors de l'incendie d'un village turc un enfant avait été oublié dans une maison en flammes. Le serviteur Frol sauve l'enfant. Présent, le général donne immédiatement la croix au prince Kropotkine. « Mais, dit le petit Pierre à son père qui vient de lui conter cette histoire, le plus naïvement du monde, c'est Frol qui a sauvé l'enfant. « Eh bien ! rétorque le père, Frol n'était-il pas *mon* homme ? »

En 1846, alors âgé de trois ans et demi, Pierre Kropotkine perd sa mère, qui s'éteint de phtisie à trente-cinq ans. C'était une femme remarquable, nous dit-il, bonne aux serviteurs, nature d'artiste vive et insouciante, dont les nombreux cahiers retrouvés décrivaient avec ravissement les paysages, ses chagrins et sa soif de bonheur. Elle copiait la poésie russe prohibée par la censure, aimait Byron et Lamartine, excellait dans l'aquarelle.

Deux ans plus tard le père se remaria; Pierre Kropotkine et son frère Alexandre (Sacha), qu'il chérissait, eurent un précepteur français, ancien soldat de Napoléon.

Nombreux étaient ces débris de la Grande Armée

(1) KROPOTKINE. *Autour d'une vie.*

qui servaient d'éducateurs aux fils de la noblesse moscovite. Le dimanche, la famille étant invitée chez le général Timoféev, les enfants jouaient avec les domestiques. C'était leurs meilleures heures, les heures défendues... Servantes, cochers, valets, gens de l'office et domestiques de toutes conditions chantaient, dansaient, jouaient du violon en l'absence des maîtres.

Outre des terres immenses dans trois provinces, le prince Kropotkine possédait douze cents âmes, c'est-à-dire douze cents serfs mâles, les femmes ne comptant pas. Cela représentait environ six mille sujets. Fortune peu considérable si on la compare à celles des grands propriétaires fonciers.

Cinquante domestiques à Moscou et vingt-cinq à la campagne, tel était le train de maison.

A part les deux premiers violons, achetés par le prince à ses sœurs, avec leurs nombreuses familles, l'orchestre était composé des domestiques cumulant les emplois.

Fastueux dans les réceptions, avare dans les frais quotidiens, au moral pas plus mauvais homme que la moyenne, le prince Kropotkine était réputé un bon maître, bien qu'il frappât quelquefois ses sujets en des accès de brutalité.

Tous les ans, la belle saison venue, on allait passer l'été dans le domaine situé sur la rivière Siréna, district de Mestchosk, à deux cents soixante kilomètres de Moscou, ou dans les deux autres immenses propriétés.

Ici, le petit Pierre se prit à aimer la nature. La

vie de la campagne dans les années de son enfance marquera une empreinte qui, plus tard, sera décisive pour son aversion du métier militaire et son goût des sciences.

En 1857, il a alors quinze ans, Pierre Kropotkine entre au Corps des Pages à Saint-Pétersbourg, ainsi qu'en avait décidé l'Empereur en personne. Cent cinquante fils de nobles seulement avaient ce privilège. Son frère Alexandre était déjà depuis deux ans au Corps des Cadets.

C'est cependant sans enthousiasme que Pierre accomplit cet acte d'obéissance filiale; il dit lui-même : « Je quittai la maison avec d'autant plus de regret que toute la distance de Moscou à Pétersbourg me séparait d'Alexandre et que je considérais déjà mon entrée dans une école militaire comme un malheur pour moi. »

Dans les nombreuses lettres qu'ils échangent, Alexandre conseille son cadet avec intelligence.

Les deux frères s'aiment passionnément. « Quel bonheur, dit Pierre, d'avoir un tel frère. »

En 1861, étant premier de l'école supérieure, il est nommé sergent du Corps des Pages (fonction cumulée avec celle de page de l'Empereur).

1862. Ses études sont terminées. Il est tenu de choisir un régiment, où il entrera immédiatement comme officier.

Contrairement à ses camarades, qui choisissent les régiments de Cour aux uniformes étincelants, il opte, à l'effarement général, pour un régiment de Cosaques montés de l'Amour.

Les camarades étaient consternés et indignés,

surtout quand l'un d'eux lut dans le Manuel : « Uniforme noir, avec un simple col rouge sans galons; bonnet fourré en peau de chien (ou autre fourrure); pantalon gris (comme celui d'un simple soldat du train). »

Il n'avait pas fait ce choix sans hésiter (non, bien entendu, en considération de l'uniforme, qu'il ne connaissait même pas). Il n'était pas présomptueux et l'appel de la science était puissant sur son esprit. Depuis toujours, l'Université le tentait; mais il lui aurait fallu accepter des subsides offerts par la famille impériale, ce qu'il ne voulait pas. Il avait également envisagé d'entrer à l'Académie (1) d'artillerie; mais tout récemment les officiers des académies avaient été traités comme des écoliers, traitement qu'il n'aurait pu supporter. Restait l'attrait de la Sibérie, du bassin, tout récemment annexé à la Russie, du fleuve Amour, « ce Mississipi d'Orient ». Cet attrait était encore accru par la pensée de trouver « un vaste domaine pour l'application des grandes réformes ».

A la suite de son séjour au Corps des Pages, son aversion pour le métier militaire est devenue plus vive, tandis que les mathématiques, les travaux de levers de plans et de cartes, d'arpentage, de fortification, ont développé, surtout à cause de la manière dont ils étaient exécutés, en pratique et sur le terrain, son amour des sciences.

---

(1) En Russie, ce terme a son sens propre d'*école;* il ne s'agit pas comme en France de « compagnies » gérontocratiques, soi-disant élites; on sait que le célèbre roman d'Alphonse Daudet, *L'Immortel*, est très en-dessous de la vérité; pour complément d'information, on pourra se reporter, par exemple, à la *Revue Générale des Sciences*, t. XLVIII, pages 113 et 281, 1937.

Il a pu faire ses premières lectures révolutionnaires, des textes qui, circulant sous le manteau, sont très prisés, avec les signatures de Tchernychevsky, Bakounine, Nekrasov, Ogarev, Tolstoï, Ostrovsky et surtout Alexandre Herzen. La revue de celui-ci, *L'Etoile Polaire*, publiée à Londres, mais dont de nombreux exemplaires arrivent en Russie en contrebande, fait sensation. Ces lectures ne sont certainement pas étrangères à la détermination de Kropotkine quant au choix de son régiment.

Cependant, sa situation de sergent des Pages et page de l'Empereur, qui non seulement lui permettait mais lui faisait une obligation de voir le tsar personnellement chaque jour, lui eût rendu facile l'obtention de nouvelles faveurs et un avancement rapide.

Mais les descriptions d'Alexandre de Humboldt sur les régions tropicales le passionnent et lui ont donné le désir d'explorer la Sibérie, loin de la discipline des régiments ordinaires.

La Sibérie n'est pas, comme on l'imagine trop volontiers, d'après certains ouvrages, seulement un vaste désert.

Dans ces contrées, avec un peu de thé, de pain, une hachette et une marmite, tantôt en voiture, tantôt en bateau, mais le plus souvent à cheval, Kropotkine va parcourir plus de quatre-vingt mille kilomètres, faisant de multiples études et observations, tout en contrôlant ce qui a été écrit sur les régions parcourues.

L'EXPLORATEUR ET LE SAVANT

En arrivant à Irkouts capitale de la Sibérie orientale, Pierre Kropotkine est fort bien accueilli par le gouverneur général Korsakov, successeur de Mouraviev-Amourski (le conquérant de l'Amour. Il devient l'aide de camp particulier du chef d'état-major, B.K. Koukel. jeune général de moins de trente-cinq ans. chez qui il trouve « avec les meilleures Revues russes, les collections complètes des publications révolutionnaires de Herzen, éditées à Londres ». Ils deviennent bientôt de grands amis.

Koukel occupant alors le poste de gouverneur de Transbaïkalie, son jeune aide de camp de vingt ans, Pierre Kropotkine, l'accompagne naturellement à Tchita, chef-lieu de la province. Tous deux sont pleins d'ardeur au travail, pleins d'enthousiasme pour élaborer des plans de réformes « sur les bases largement libérales posées par l'Empereur dans ses manifestes ».

1863. Soulèvement de la Pologne. Recrudescence de mesures réactionnaires à Pétersbourg.

Rapidement, la « vague » réactionnaire atteint la Sibérie Orientale, jusqu'alors épargnée. Koukel est disgracié, rappelé à Irkoutsk et aurait été incarcéré en la forteresse Pierre-et-Paul, sans l'intervention personnelle de N.-N. Mouraviev.

Tous les projets de réformes sont enterrés avec cette maestria qui est le propre de toutes les Administrations du monde.

Pierre Kropotkine accepte avec empressement

l'offre de profiter d'une occasion pour visiter, pendant l'été de 1363, la vallée de l'Amour. Cette occasion est une expédition de ravitaillement du bas-fleuve, au commandant de laquelle il est adjoint. Il faut lire dans ses *Mémoires* les péripéties dramatiques de cette expédition.

Une tempête ayant causé la perte d'une quarantaine de barques chargées de denrées, Kropotkine remonta d'abord de Blagovechtchensk jusqu'à Kara, sur la Chilka, pour faire remplacer les vivres perdus, afin d'éviter la famine, — puis à Irkoutsk, afin de, suivant la formule consacrée et si commode surtout pour ceux qui ne font rien, de « rendre compte ». Là, le gouverneur général lui demanda d'aller faire lui-même un rapport à Pétersbourg. Il y avait 4.200 kilomètres d'Irkoutsk à Nijni-Novgorod, à faire dans des conditions pénibles. « Mais, dit-il, voir mon frère était une trop grande attraction pour moi, pour que je n'acceptasse pas la proposition. »

A Pétersbourg, il comprit pourquoi on l'avait envoyé faire le rapport lui-même. Ignorance, incompétence, prétention, malveillance, mauvaise foi, telles étaient les qualités essentielles des Bureaux, comme elles sont celles de tous les Bureaux. « Le Ministre de la Guerre, Dmitri Milioutine, fut le seul haut fonctionnaire qui prit la chose sérieusement. » On peut être ministre de la Guerre et ne pas être un imbécile ni une fripouille; on risque seulement d'être impuissant (1).

(1) Cette dernière réflexion n'est pas explicitement dans le texte de Kropotkine. Nous connaissons le cas (en France) d'un Ministre

Sa mission heureusement terminée, Pierre Kropotkine s'empressa de regagner Irkoutsk, où son frère, admis comme officier des Cosaques, devait le rejoindre.

Toute illusion sur la possibilité de réformes devait être abandonnée.

Le premier voyage sibérien de P. Kropotkine l'avait conduit à Blagovéchtchensk, chef-lieu de la province de l'Amour, d'où il était reparti pour Tchita, Irkoutsk et Pétersbourg, à cause de la tempête causée par un typhon.

Ce premier voyage l'avait mis en goût d'exploration. Aussi saisit-il avec empressement l'offre qui lui est faite de prendre la direction d'une expédition organisée pour redécouvrir une vieille route chinoise, jusqu'alors jamais parcourue par un Européen, qui permettrait de parvenir à la région moyenne de l'Amour par Merghen (ou Merken), ville mandchoue sur le Nonni, affluent du Soungari, qui est lui-même un affluent de l'Amour. Cela permettrait d'éviter un long détour, qui double presque la distance à parcourir, le long de l'Argougne et de l'Amour, le premier non navigable, et cette partie du voyage extrêmement difficile. La difficulté principale est de ne pas entrer en conflit avec les autorités chinoises et, pour cela, de ne pas laisser voir le caractère explorateur de l'expédition, mais de feindre que celle-ci est une caravane commerciale. P. Kropotkine sait admirablement tirer parti de ses qualités d'acteur,

de la Guerre qui, Président du Conseil, a été impuissant à protéger quelqu'un contre la haine ignoble d'un grand manitou universitaire.

qu'il avait su développer, et, après avoir convaincu un fonctionnaire chinois qu'un numéro de la *Gazette de Moscou* est un superbe passeport, il conduit toute sa caravane à bon port.

Après de nouveaux essais infructueux (infructueux à cause de l'apathie et de la vénalité bureaucratiques) de réformes possibles, qui lui valurent des félicitations et des récompenses, P. Kropotkine reporte tous ses efforts vers les explorations scientifiques :

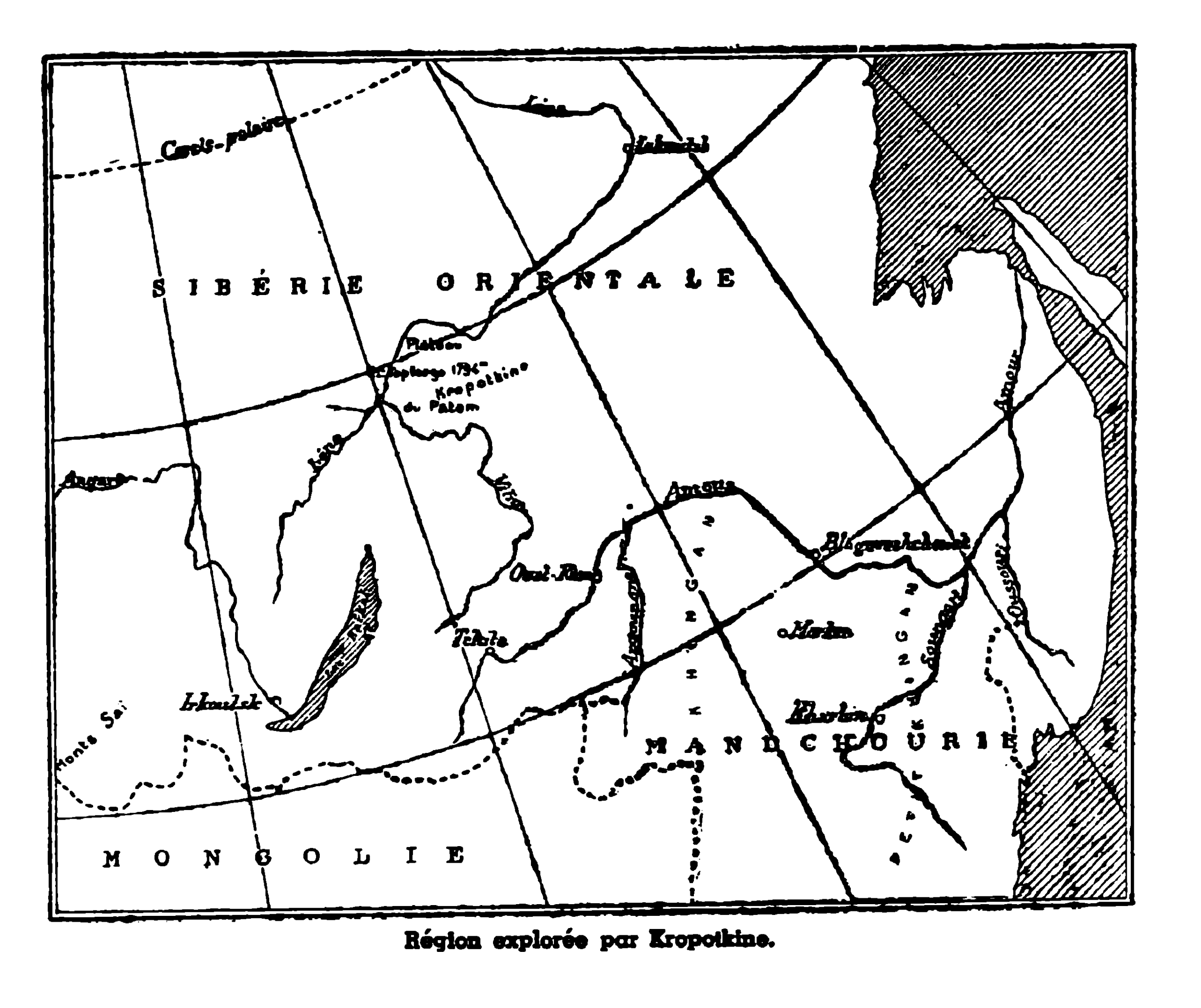
En 1865, du Sayan, région montagneuse située entre Sibérie et Mongolie.

En 1866, recherche d'une communication directe entre Yakoutsk, sur la Léna, et Tchita, pour ravitailler aisément les travailleurs des mines d'or de la province de Yakourtsk. Grâce à « une carte qu'un Toungouse avait tracée avec son couteau sur un morceau d'écorce », à un vieux chasseur akoute comme guide et à trois mois d'efforts, « le passage fut découvert ».

C'est à peu près certainement au cours de cette expédition qu'il parcourut le plateau du Patom, entre la vallée de la Léna et celle de son affluent le Vitim au nord-est du Baïkal, et y découvrit le massif portant un sommet de 1.794 mètres d'altitude, auquel on donne le nom de Kropotkine (1).

« Cependant, dit Pierre Kropotkine, la vie en Sibérie devenait de moins en moins attrayante pour moi, bien que mon frère Alexandre m'eût rejoint en 1864... Nous étions heureux d'être en-

(1) Il y a également une petite ville, à l'extrémité occidentale du Caucase, qui s'appelle Kropotkine et, entre Saratov et Voronej, Kropotkino, domaine de la famille d'après les derniers atlas.



Région explorée par Kropotkine.

semble; nous lisions beaucoup et nous discutions toutes les questions philosophiques, scientifiques et sociologiques à l'ordre du jour; mais nous avions tous deux soif de vie intellectuelle et la Sibérie ne pouvait nous satisfaire sous ce rapport... le retour en Russie était le sujet auquel nous revenions toujours dans nos conversations. Finalement, l'insurrection des déportés polonais, en 1866, nous ouvrit les yeux sur la fausse position que nous occupions tous deux comme officiers de l'armée russe. »

Marcel Guennec a fort bien exprimé (dans la revue *Plus Loin*, numéro de mars 1946) ce que la Géologie et la Géographie doivent à ses recherches : « Géographe de génie, la science lui doit deux des plus grandes découvertes touchant à la structure du globe : d'abord les preuves qu'il a apportées à la théorie de la glaciation quarternaire, alors considérée comme une hérésie. Ensuite, l'intuition, la vision merveilleuse qui lui a permis d'établir la vérité sur la direction des plis montagneux de l'Asie. On croyait alors que, comme l'Oural et les monts Khingan — que les géographes rattachaient alors directement à l'extrémité orientale de l'Himalaya — les plis montagneux de l'Asie s'orientaient du Nord au Sud. Avant d'y avoir pénétré, Kropotkine a « vu » la vérité, a connu l'ivresse de la découverte qui jette brusquement une lueur aveuglante et met un terme à des siècles de tâtonnements et d'erreurs les chaînes de l'Asie, il les a vues intuitivement se dirigeant du sud-ouest au nord-est, et toutes les découvertes ulté-

rieures, y compris celles d'Obroutchev, en 1926, sont venues confirmer l'intuition kropotkinienne. »

Pierre et Alexandre résolurent, malgré les difficultés, plus grandes pour Alexandre, qui s'était marié en Sibérie, de quitter le service militaire et de retourner en Russie.

Au début de 1867, ils se mettent en route pour Pétersbourg.

***

Après un exil volontaire de cinq ans, Kropotkine retrouve une Russie différente de celle qu'il a quittée.

Un souffle de libéralisme avait eu pour point de départ, en novembre 1857, le « rescrit » du Tsar annonçant son *intention* d'abolir le servage. Ce rescrit souleva l'enthousiasme de Herzen lui-même, qui exprima l'impression produite en la résumant dans un article admirable : « Tu as vaincu, Galiléen ! », aux applaudissements de tous les réfugiés russes à l'étranger. Au retour de Kropotkine, ce libéralisme a fait place à une réaction féroce.

Déjà, au cours de sa mission à Pétersbourg, Kropotkine avait appris, d'un haut fonctionnaire, l'arrestation de l'écrivain nihiliste Tchernychevski.

— Pourquoi ? Qu'a-t-il fait ?

— Rien de particulier, rien ! Mais, mon cher, vous savez, l'intérêt de l'Etat ! Un homme si intelligent, si terriblement intelligent ! Et il a une grande influence sur la jeunesse. Vous comprenez qu'un gouvernement ne peut tolérer cela :

c'est impossible ! Intolérable, mon cher, dans un Etat bien ordonné !

Les serfs devaient payer à la noblesse, qui faisait ainsi une excellente affaire, une taxe de rachat pour les terres, tellement élevée que leur émancipation économique était parfaitement illusoire. La misère était aussi grande que toujours pour ces émancipés, nouveaux « propriétaires ».

Quant à l'émancipation politique... si la première partie du règne d'Alexandre II l'avait laissé espérer, la nouvelle politique du Tsar, inspirée par son entourage et ses conseillers, la renvoyait à une date indéterminée.

Aussi, Kropotkine, malgré son amour de la science, où il vient de puiser cinq ans de joies pures, décline-t-il à regret l'offre de la Société de Géographie d'accepter le poste de secrétaire de la Société.

« Un tableau grandiose se dressait devant moi et j'aurais voulu le décrire avec les mille détails que j'y voyais; j'aurais voulu m'en servir comme d'une clef pour expliquer la distribution actuelle des flores et des faunes; j'aurais voulu ouvrir de nouveaux horizons à la Géologie et à la Géographie physique.

« Mais quel droit avais-je à ces nobles jouissances, lorsque tout autour de moi, je ne voyais que la misère, que la lutte pour un morceau de pain moisi ? Tout ce que je dépenserais pour pouvoir m'attarder dans ce monde de délicates émotions, serait infailliblement pris dans la bouche même de ceux qui faisaient venir le blé et

n'avaient pas assez de pain pour leurs enfants. Cela devait être pris sur le nécessaire de quelqu'un, parce que la production totale de l'humanité est encore trop peu élevée.

« Le savoir est une puissance énorme. Il faut que l'homme sache. Mais nous savons déjà beaucoup de choses ! Qu'adviendrait-il si ces connaissances — et rien que ces connaissances — devenaient le bien commun de tous ?

« La science ne progresserait-elle pas à pas de géant dans le domaine de la production, de l'invention et de la création sociale, avec une rapidité que nous pouvons à peine imaginer aujourd'hui ?

« Les masses ont besoin d'apprendre; elles veulent apprendre; elles peuvent apprendre. Là-bas, sur la crête de cette immense moraine qui serpente entre les lacs, comme si des géants en avaient, à la hâte, amoncelé les blocs pour joindre les deux côtes, voilà un paysan finlandais plongé dans la contemplation des lacs admirables semés d'îles qui s'étendent devant lui. Pas un de ces paysans, fût-il le plus pauvre, le plus accablé de tous, ne passerait là sans s'arrêter pour admirer le paysage. Plus loin, sur la rive d'un lac, un autre paysan chante un si beau chant que le meilleur musicien lui envierait sa mélodie pour le sentiment puissant et la profonde rêverie qui s'en dégagent. Tous deux sentent profondément, tous deux méditent, tous deux pensent; ils sont mûrs pour étendre le cercle de leurs connaissances; mais permettez-le leur, mais donnez-

leur les moyens d'avoir des loisirs ! Voilà la direction dans laquelle je dois agir, voilà les hommes pour qui je dois travailler. Tous ces discours sonores où il est question de faire progresser l'humanité, tandis que les auteurs de ces progrès se tiennent à distance de ceux qu'ils prétendent pousser en avant, toutes ces phrases sont de purs sophismes, faits par des esprits désireux d'échapper à une irritante contradiction. »

Cette citation dépeint Kropotkine tout entier.

En effet, tout au cours de sa vie, il ne se contentera jamais, comme le font les révolutionnaires politiciens professionnels, de s'apitoyer sur le sort des malheureux. Ces soi-disants « révolutionnaires » ne sont que des bateleurs, qui prétendent trouver leur chemin de Damas en s'attribuant à eux-mêmes, tout en y trouvant des situations lucratives, le rôle glorieux de porte-paroles des misérables.

Le « révolutionnarisme » est devenu un métier pour des légions d'intrigants qui, en fait, contribuent à retarder l'évolution des hommes et des régimes.

Kropotkine ne se plaira qu'au milieu des ouvriers et des paysans, jamais lassé de les instruire, notant toujours leur bon sens exprimé en des phrases malhabiles et s'en inspirant, heureux de leurs petites joies, souffrant de leurs grandes peines, toujours préoccupé de l'amélioration de leur sort, dans sa bonté inépuisable.

Cependant, Kropotkine n'est pas un rêveur.

A l'encontre des Phalanstériens, ce n'est pas

uniquement la sentimentalité qui le fait agir et il n'y a rien d'utopique dans la société de demain qu'il préconise.

Bien au contraire. Après avoir montré les tares de la société, sa structure inhumaine, désordonnée, incohérente, vénale, c'est avec des données certaines, des chiffres, une argumentation étudiée dans les plus petits détails qu'il prouve la viabilité de la société anarchiste. Tout est précis, logique, coordonné, raisonnable, irréfutable.

C'est l'anarchiste scientifique, militant dans toute la force du terme.

Démissionnaire de l'armée ainsi que son frère, Kropotkine trouvait un Pétersbourg, en 1867, totalement différent de celui qu'il avait connu cinq ans auparavant...

Tous les hommes libéraux, voire même modérés, traités en suspects, parfois exilés vers de lointaines provinces; une politique officielle résolument réactionnaire, toute idée de réforme proscrite, une répression odieuse de toute velléité de pensée libre; dans les basses couches de la population une misère inimaginable.

Parallèlement, les scandales financiers éclataient de tous côtés. Dans toutes les entreprises industrielles, dans les ministères, les chemins de fer, partout, c'était un pillage abominable.

Toute la noblesse, grands-ducs en tête, participait au pillage et dépensait le produit en des orgies ignobles et quotidiennes.

Pendant ce temps, le clergé mettait la main sur les écoles en faisant accepter qu'il n'y en eût pas d'autres que les siennes.

Une paysannerie tellement pressurée d'impôts qu'elle était acculée à la ruine et au désespoir.

Telle était la situation.

Pour lutter contre tout cela, seule la jeunesse se dressait et plus les difficultés devenaient grandes, plus son héroïsme se raidissait.

Une vie intense, malgré le danger, régnait dans les milieux d'étudiants et de féministes.

Des cours privés, souvent clandestins, apportèrent la bienfaisante instruction aux ouvriers assoiffés de savoir.

Les femmes, possédées de la fièvre du jour, ne furent pas les moins courageuses.

Des professeurs, bien souvent étrangers, admirent à leurs cours de droit, d'histoire, d'anatomie, de physique et, en général, de toutes les sciences, cette fiévreuse jeunesse qui, par un contraste étrange, s'élevait moralement à une vitesse vertigineuse, alors que les « grands » de la société sombraient dans la vénalité, l'ignorance et la noce crapuleuse.

Les Universités européennes eurent un nombre grandissant d'inscriptions de jeunes garçons et de jeunes filles russes.

Mais le mouvement, d'abord purement intellectuel, devait rapidement devenir social.

Une cassure que Tourguénev a su très bien décrire dans ses romans, devint effective entre la nouvelle génération et l'ancienne, entre les enfants et les parents.

Ces derniers ne purent bientôt que mépriser et vouer aux gémonies leurs rejetons obstinés, pré-









Kropotkine à quatre ans.
Sergent du corps des Pages de l'Empereur.
Son père. Sa mère.





ЭКСПЕДИЦІЯ

РУССКИХЪ СѢВЕРНЫХЪ МОРЕЙ.

С.-ПЕТЕРБУРГЪ.





Officier de Cosaques sibériens.
Son frère Alexandre (Sacha) officier de Cosaques.
Couverture du rapport de ses explorations à la Sté de Géographie.
Adhémar Schwitzguebel.

disant la ruine prochaine de la Russie devant un pareil état d'esprit, qu'ils étaient incapables de comprendre. Les crinolines furent mises au rancart, les cheveux tombèrent sous les ciseaux, le costume masculin ou féminin devint simple, sobre et démocratique. Les protestations contre le régime autocratique se firent plus vives. Clandestinement, tracts, journaux s'élevèrent de plus en plus violemment contre l'état de choses absurde et affreux.

Les réunions secrètes se multiplièrent.

Le *nihilisme* allait répondre par la terreur au terrorisme gouvernemental qui s'exerçait partout et réduisait la population à l'état de bêtes.

Entré à la section mathématiques de la Faculté des Sciences, Kropotkine est trop absorbé pour participer activement à ce mouvement.

Les études scientifiques, y compris la géographie, à laquelle une grande partie de ses efforts est consacrée, absorbent tout son temps.

PREMIER CONTACT AVEC LA FEDERATION JURASSIENNE

Les études anciennes de ce « vieil » étudiant lui facilitèrent grandement ses nouveaux travaux. Si bien que ses nouvelles acquisitions en mathématique ne lui coûtèrent certainement pas beaucoup d'efforts. Il put consacrer une grande partie de son temps à mettre au point celles qu'il venait de faire en même temps que les observations de maints autres savants, en qualité de secrétaire de la Section de Géographie physique de la Société

de Géographie de Russie. Si bien que ce séjour à l'Université fut en quelque sorte l'occasion de la clarification (dans son esprit, dans ses exposés sommaires et dans les cartes rectifiées d'après lui) de tout ce qui concerne l'orographie de la Sibérie et par suite de l'Eurasie.

Les anciennes cartes, tout à fait fantaisistes, les théories d'Alexandre de Humboldt, « encore qu'elles aient été pour les géographes un excellent stimulant », étaient en complet désaccord avec les faits. Le système proposé par Kropotkine est accepté par les cartographes les plus éminents et, bien entendu, par les autres.

Mais lui, c'est dans les phrases suivantes qu'il exprime le fond de sa pensée *ET C'EST VRAIMENT CE QU'IL NOUS IMPORTE DE CONNAITRE :*

« Celui qui a, une fois dans sa vie, ressenti cette joie de la création scientifique ne l'oubliera jamais; il lui tardera de la renouveler; et il souffrira à la pensée que ce genre de bonheur est le lot d'un bien petit nombre d'entre nous, tandis que tant de gens pourraient prendre leur part, plus ou moins grande, de ce bonheur — si les méthodes scientifiques et les loisirs n'étaient le privilège d'une poignée d'hommes. »

C'est pourquoi quand, en 1871, au cours d'une exploration de la Finlande, il reçut du Conseil de la Société de Géographie un télégramme le priant d'accepter le poste de Secrétaire *de la Société*, il répondit par des regrets et un refus.

Au commencement du printemps de 1872, Kro-

potkine fait son premier voyage en Europe.

Tant que le train roule en territoire russe, à travers les provinces faiblement peuplées du nord-ouest, il contemple, sur des centaines de kilomètres, la végétation si maigre qu'il a l'impression de traverser un désert.

Parfois, un village misérable, enseveli sous la neige. Des routes aux ornières béantes, boueuses, impraticables.

Dès l'entrée en Prusse tout change : fermes, jardins, chemins pavés, végétation abondante, tout respire l'aisance.

C'est un contraste et ce contraste s'accentue au fur et à mesure que le climat devient plus doux.

C'est ensuite le Rhin, puis la Suisse éclatante de soleil.

En trois ou quatre jours, Kropotkine est passé de la rude température hivernale russe au chaud printemps suisse.

Ces jours derniers, il était emmitouflé de fourrures. Il se promène maintenant en veston, parmi les fleurs. Il comprend mieux alors l'influence que les latitudes exercent sur les pays et pourquoi les pays du Sud ont toujours exercé une irrésistible attraction sur les gens des pays du Nord.

Zurich est plein d'étudiants et d'étudiantes russes; cette jeunesse travaille avec une ardeur telle qu'elle stupéfie ses professeurs.

Sobres, enthousiastes, solidaires, simples, discutant sans fin les idées socialistes, frugaux et

modestes, ils font l'admiration de Kropotkine qui, observateur attentif, ne manque pas de se mêler à eux.

Mais ce n'est pas cela qui attire particulièrement Kropotkine. En Russie, il a entendu parler de l'Association Internationale des Travailleurs et il désire la connaître, car il ne sait ni ses buts ni sa doctrine, mais il sent bien que ce doit être un mouvement considérable.

La belle-sœur de son frère Sacha, Mme Lavrof, qui est à Zurich, lui apporte des brassées de livres et de nombreuses collections de journaux. Enfermé dans une petite chambre du quartier de l'Oberstrasse, Pierre Kropotkine, avidement, lit pendant des jours et des nuits :

« Plus je lisais, plus je m'apercevais que j'avais devant moi un monde nouveau, inconnu pour moi, et totalement ignoré des savants faiseurs de théories sociologiques, un monde que je ne pourrais connaître qu'en vivant dans le sein même de l'Internationale et en me mêlant aux ouvriers dans leur vie de tous les jours (1). »

Mais c'est à Genève qu'est le grand centre du mouvement international.

Pierre s'y rend bien vite.

L'Internationale, hélas, là comme en bien d'autres endroits, est divisée en deux fractions qui se combattent âprement.

La fraction Bakouniste reste fidèle à l'esprit antipoliticien qui a présidé à la fondation de l'internationale. La fraction Marxiste, tout en con-

(1) Kropotkine : *Autour d'une vie.*

tinuant à déclarer que son but final est la disparition de l'Etat, veut participer aux élections et pénétrer au sein des institutions bourgeoises régnantes.

— Si vous pénétrez au sein des parlements, non seulement vous ne les conquerrez pas, mais vous serez conquis par eux, dit Bakounine.

— Non, rétorque Marx, nous y serons toujours dans une opposition systématique et, en attendant la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme, nous ferons aboutir d'utiles réformes.

Tel est, en réalité tout le dilemme.

On peut, aujourd'hui, après avoir vu les marxistes au pouvoir dans presque tous les pays d'Europe, constater la justesse des prévisions de Bakounine.

Rien n'est changé la misère et les inégalités sociales sont aussi grandes, les révoltes réprimées, la religion florissante, l'armée taboue, le « colonialisme » féroce. Et... l'Internationale est morte.

Triste épilogue de la plus grande espérance humaine ! Mais tout n'est pas dit encore. Le feu couve sous la cendre. Nos cadets feront jaillir l'étincelle de ce foyer. Ils condenseront nos révoltes et nos martyres et nos colères et nos espérances, pour aboutir à l'avenir radieux qui doit être la transfiguration de notre monde.

Kropotkine est d'abord dirigé vers la section marxiste qui tient ses assises au Temple Unique, siège de la loge maçonnique. C'est à la fois une Université populaire et un forum. Le médecin

suisse Coullery, les russes Outine et « Madame Olga » en sont les animateurs. Quelques réfugiés de la Commune, issus de la classe moyenne, enseignent les ouvriers.

Marxistes et Bakounistes se sont séparés d'une manière définitive depuis le Congrès Romand qui s'est tenu à La Chaux-de-Fonds, le 4 avril 1870. A ce Congrès, la section de l'Alliance (Bakouniste), qui avait été reconnue comme section de l'Internationale par le Conseil Général de Londres, en juillet 1869, demandait son entrée dans la Fédération Romande. Les Marxistes s'y opposaient violemment. Outine (1) déclarait à la tribune que, s'il en avait le pouvoir un jour, il ferait guillotiner les Bakounistes. Au vote, vingt et un délégués se prononcèrent en faveur des Bakounistes contre dix-huit marxistes (encore parmi ces derniers s'en trouvait-il un, Baumann, de La Chaux-de-Fonds, qui trahit le mandat impératif de sa section, laquelle le désavoua par la suite). Les marxistes refusèrent de s'incliner. Le président de séance, Dupleix, déclara ne pouvoir siéger avec des hommes qui professaient l'athéisme et ne « croyaient ni à Dieu ni à la morale ! » Le propriétaire de la salle somma la majorité de l'évacuer, ne voulant la prêter à des *collectivistes*. La majorité alla donc siéger dans une autre salle, pendant que la minorité constituait une autre Fédération (que le Conseil Général marxiste de Londres, au mépris de la Justice, devait soutenir

(1) Qui se *vendit* ensuite à la bourgeoisie, comme du reste Coullery.

par la suite). Depuis, les rapports n'avaient fait que s'envenimer entre les deux Fédérations.

Kropotkine, tout d'abord, est impressionné et émerveillé de voir tous ces ouvriers qui discutent de la société future avec foi et intelligence.

Quelle différence avec les groupes russes, où le nihilisme naissant n'est fait que de révoltés et n'a pas de programme constructif.

Ici, presque tous les internationalistes parisiens s'abstiennent de boire et de fumer. La lecture est énorme : surtout de petites brochures à un sou qui condensent l'essentiel d'un problème. C'est une révélation pour Pierre, habitué aux problèmes ardus, aux longues recherches scientifiques, arides bien souvent.

Mais un événement va révolter la conscience pure de Kropotkine

Un avocat radical, dont le nom n'a aucune importance et ne mérite pas d'être conservé à la postérité, battu aux élections précédentes, était venu offrir ses services au Comité cantonal de l'Internationale, qui les avait acceptés. Un marché avait été conclu l'avocat poserait sa candidature et les comités de la Fédération romande (minoritaire marxiste) feraient voter les ouvriers pour lui. Cependant, à la même époque, les ouvriers du bâtiment songeaient à déclencher la grève pour le relèvement de leurs salaires. Cette grève étant fâcheuse pour l'élection de Monsieur l'avocat, le Comité cantonal marxiste décida qu'elle était inopportune et n'aurait pas lieu.

Au *Journal de Genève*, qui avait annoncé la

probabilité de la grève du bâtiment, l'avocat protestait contre cette « fausse nouvelle » par cette lettre : « J'affirme, d'après des renseignements certains et *en vertu d'une autorisation expresse*, qu'aucune grève n'a été décrétée pour le canton de Genève, que le projet n'en a même pas été conçu et qu'enfin l'Internationale n'arrêtera aucune mesure semblable dans notre canton en 1872. S'il fallait une sanction à cette affirmation absolue, j'ajouterais que je m'impose d'avance une amende de mille francs, à verser à l'hôpital cantonal, si l'Association internationale décrète, cette année, une grève générale ou même partielle à Genève. »

Outine, pour intensifier cet état d'esprit, convoque une assemblée générale, où vinrent plusieurs milliers d'ouvriers. Lui et ses collègues marxistes présentèrent une motion où ils affirmaient que « oser insinuer que les ouvriers voulaient faire grève était une insinuation calomnieuse ». Enfin, par un tour de passe-passe coutumier dans les congrès des politiciens, ils déclaraient la discussion close, ajoutant qu'il n'y avait qu'à envoyer la motion à la presse aux fins d'insertion. Mais des ouvriers demandèrent la parole et vinrent expliquer que leurs salaires, considérablement diminués depuis un an, étaient tout à fait insuffisants et, qu'en effet, ils projetaient une grève générale.

Le lendemain, Kropotkine, approuvant les revendications des ouvriers, demande à Outine des

explications sur son attitude; il en reçoit cette réponse stupéfiante :

— Vous ne voyez donc pas qu'une grève en ce moment serait désastreuse pour l'élection de M. Ambermy ! (l'avocat en question) (1).

Indigné, Kropotkine demande à Outine de lui faire faire la connaissance de l'autre fraction de l'Internationale. Les membres en étaient connus sous le nom de Bakounistes (le nom d'anarchistes était peu usité alors).

Outine lui donne alors un mot d'introduction pour Joukovsky, qui appartenait à cette section, et lui dit avec un soupir : « Je crois que vous ne nous reviendrez pas; vous resterez avec eux. »

« Il avait deviné juste », dit Kropotkine.

De même un certain Judas, dit-on, savait ce qu'il ferait et ce que ferait un certain Jésus.

Ce fut d'abord une semaine parmi les horlogers du Jura, membres de la fameuse Fédération Jurassienne, qui tint la dragée haute au Conseil général de Londres de l'Internationale. Elle défendait farouchement la tendance antigouvernementale d'où allait sortir l'anarchisme.

Arrivé à Neuchâtel, Kropotkine se présente à James Guillaume, « un des hommes, dit-il, les plus intelligents et les plus instruits que j'aie jamais rencontrés » (2).

Celui-ci, correcteur d'imprimerie et co-directeur d'une petite Revue, est en train d'écrire les bandes pour l'expédition. Son temps est pris, il

(1) James Guillaume *L'Internationale*.

(2) Kropotkine, ouvrage cité.

ne peut en disposer pour causer longuement avec le nouveau venu, d'autant plus qu'ensuite il faudra faire le collage. Qu'à cela ne tienne, Kropotkine s'offre à coller les bandes « et vous me consacrerez, dit-il, le temps que je vous aurai épargné ». Ils se comprirent immédiatement et ce fut une amitié qui devait durer jusqu'à la mort.

Avec netteté, précision, avec des profondeurs de vue qui n'ont d'égales que la simplicité du narrateur, Guillaume explique à Kropotkine sa conception du mouvement social. Son auditeur inlassablement écoute, pose des questions, demande des précisions, ceci pendant plusieurs jours.

Benoît Malon, le vannier, tout en ployant les brins d'osier pour confectionner les paniers qu'il fait pour gagner sa vie, parle longuement de la Commune, de Varlin le relieur, la plus grande espérance de l'Internationale, celui de qui la perte fut le plus regrettable pour l'expansion des idées nouvelles.

Kropotkine est comme un enfant à qui l'on fait le récit de contes merveilleux.

Un jour qu'il monte le voir sur sa colline, Malon (1), ivre de joie, lui montre une lettre du charpentier Pindy, son ami de la Commune : « Pindy est vivant », crie-t-il en brandissant la lettre.

Cette fidélité, cette simplicité alliée à l'intelligence sont bien faites pour enthousiasmer Kropotkine.

---

(1) Benoît Malon, plus tard, comme tant d'autres, devait s'associer avec les marxistes, après avoir calomnié les insurgés d'Italie.

A Sonvilliers, il est plus émerveillé encore.

Dans tous les villages de la région, la population vit exclusivement de l'industrie horlogère que l'on pratique chez soi. Tous ces artisans ne subissent donc pas la contrainte de l'ouvrier de la fabrique, tenu à surveiller constamment son langage et ses relations.

Ici, l'on parle librement et, chez tous les ouvriers, Kropotkine note un niveau culturel très élevé.

Lucien Descaves, dans « Philémon, vieux de la vieille » (Chapitre V Feuilles mortes) rend parfaitement l'atmosphère de l'époque chez les Jurassiens :

« L'un des plus enthousiastes et des meilleurs se nommait Adhémar Schwitzguébel. Il avait, alors, 27 ans et travaillait dans l'atelier de son père, petit patron graveur à Sonvilliers. C'était l'atelier de famille dans toute l'acception du mot, le père au milieu de ses enfants. On causait là comme on chante ailleurs. La discussion des problèmes sociaux n'empêchait pas l'ouvrage d'avancer, au contraire. Je revis plus tard Schwitzguébel marié. Elevé dans les bons principes, il restait le même, son atelier et sa maison ouverts à tous.

« Quand le débat s'était prolongé, il faisait préparer par sa jeune femme, pour ses contradicteurs, une soupe au fromage, qu'on mangeait en commun. Un jour de l'année 1872, Kropotkine, que nul ne connaissait, entra dans l'atelier... On lui dit simplement Assieds-toi; il s'assit au bord d'un établi, écouta et revint s'instruire.

« Si l'on n'était pas aveugle on trouverait autant de merveilleux dans la réalité que dans les légendes. »

Chez Adhémar Schwitzguébel, assis au milieu de jeunes gens qui gravent des montres, pendant des jours Kropotkine discute encore.

Un soir, sous une violente tempête de neige qui les aveugle et les glace, il va avec eux à une réunion du bourg. Certains ont fait dix kilomètres pour venir par un temps pareil. Là, Kropotkine se rend compte qu'il n'a pas affaire à une masse, mais que chaque individu a une opinion sur toutes les questions.

Il entend avec le plus grand intérêt les exposés théoriques sur : l'anarchisme, la critique du socialisme d'Etat, la crainte d'un despotisme économique bien plus dangereux encore que le simple despotisme politique (1).

Quelques jours plus tard, lorsque Kropotkine quitte ces montagnes, ses opinions sur le socialisme sont fixées : il est anarchiste.

Ces hommes de claire intelligence, de haute probité d'où *tout* calcul est banni, l'ont conquis. Il remarque la vénération de tous pour Bakounine et souvent, dans la conversation, quelqu'un dit : « Je crois que sur ce sujet, Bakounine penserait ainsi. »

Un jour que des jeunes gens tiennent des propos irrespectueux devant des femmes, l'une d'elles y met fin en s'écriant « Dommage que Michel ne

(1) C'est celui que nous subissons le plus et de plus en plus; on voit que ces craintes n'étaient que trop fondées.

soit pas ici; il vous aurait remis à votre place ! »

Kropotkine ne vit pas le jeune Jules Guesde (1) dont on disait grand bien et qui, *en ce temps-là*, combattait lui aussi le Conseil Général marxiste de Londres.

Revenu à Neuchâtel auprès de James Guillaume, Kropotkine, influencé par ce qu'il venait de voir, demanda à son ami s'il ne serait pas mieux d'apprendre un métier manuel et de se fixer en Suisse pour se consacrer exclusivement à la propagande.

— Non, dit Guillaume, vous êtes prince russe, la propagande que vous pourrez faire sera beaucoup plus efficace dans votre pays. Vous connaissez les besoins de vos compatriotes et vous saurez parler le langage approprié à leurs conditions spéciales. En Occident, nous avons beaucoup de militants. Dans votre pays la moisson à faire est immense et les hommes comme vous sont trop rares.

Kropotkine reconnut que Guillaume avait raison et dit simplement : « Je retournerai donc en Russie. »

Son grand regret fut de n'avoir pu connaître Bakounine. Il ne devait jamais le rencontrer. La lutte et la prison allaient happer Kropotkine pendant que le vieux lutteur terminait sa vie.

---

(1) Il écrivait à cette époque : « Toute intervention électorale de la classe laborieuse tourne fatalement au profit de son ennemie la bourgeoisie » (*Almanach du peuple*, 1873). « Entre le choléra et la peste, on ne choisit pas; on n'élit pas; on dit non à l'un et non à l'autre. On s'abstient, ou l'on jette dans l'urne le mot de Cambronne. »

L'ACTION EN RUSSIE

Emportant avec lui un énorme ballot de revues, brochures, collections de journaux socialistes, comptes rendus ou rapports de congrès, Kropotkine rentre en Russie.

Quelle joie pour son frère Sacha, pour ses amis, pour tous ceux entre les mains de qui ces écrits passeront.

Quels horizons nouveaux pour tous ceux qui soupçonnent à peine les nouvelles idées de l'Occident ou n'en connaissent rien.

Quelles discussions passionnées tout cela ne va-t-il pas susciter ? Quels espoirs cela ne fera-t-il pas naître ? Kropotkine, dans son wagon, éprouve les joies de l'inventeur, de l'explorateur, du découvreur de terres nouvelles; ayant longtemps vécu dans l'incertitude que le but recherché existait bien, il l'a enfin découvert, comme autrefois il a trouvé le passage de Yakoutsk à la Trans-

baïkalie. Une inquiétude cependant : ces écrits passeront-ils heureusement la frontière ?

En Russie, ils sont rigoureusement prohibés. Si la police s'en emparait, ce serait pour elle une bonne aubaine. Des contrebandiers juifs polonais mènent à bien l'entreprise délicate d'introduire ces bagages et, qui mieux est, pour une rétribution extrêmement modeste.

Plus tard, lorsque le cercle auquel appartient Kropotkine importera beaucoup de livres, les mêmes contrebandiers feront toujours preuve de la même dextérité et de la même honnêteté.

Le mouvement « *vers le peuple* » (v narod) se développe toujours.

Le *nihilisme* (1) devenait un mouvement extrêmement puissant.

Des milliers de jeunes gens (beaucoup de filles) de la « meilleure » société, voire même de la haute noblesse, voulaient vivre la vie du peuple, allant jusqu'à s'embaucher dans les usines pour être plus près de lui et gagner sa confiance, afin de lui donner ensuite le maximum possible d'instruction et de connaissances.

C'est au cercle Tchaïkovsky que Kropotkine donna son adhésion peu après son retour. Ce cercle avait pris le nom de l'étudiant qui avait le plus d'influence sur ses camarades grâce à ses multiples connaissances et qui avait aussi une

---

(1) Il ne faut pas le confondre, comme on l'a fait souvent de parti-pris, avec le terrorisme (ce dernier n'apparut que quelques années plus tard, quand il fut avéré que le tsar, non seulement ne s'orientait pas vers le libéralisme, mais était décidé à l'autocratie la plus absolue et faisait arrêter et déporter par milliers tous ces jeunes nihilistes avides de progrès et de réformes).

grande valeur morale, comme l'avenir devait le confirmer.

Le propre de ce cercle — comme généralement de tous ceux qui étaient constitués dans le même esprit — était la fraternité qui unissait ses membres. Le respect entre tous était grand et la solidarité jouait à plein. En outre, il avait des correspondants dans toute la Russie.

A ces jeunes gens qui n'étaient pas révolutionnaires, Kropotkine parla des idées socialistes avancées d'Occident, de l'Internationale, de la Commune.

Peu à peu, un souffle nouveau anima les membres qui ne se contentèrent plus de traduire les ouvrages d'économistes libéraux, de rêver de « constitution » et d'éducation du peuple.

Cependant, le mode de vie simple qu'ils avaient adopté et qu'ils savaient s'imposer allègrement, les garda de tomber dans le travers de devenir de vagues politiciens prétendant parler au nom du peuple et, peu à peu, des professionnels de l'idée révolutionnaire.

Outre Tchaïkovsky lui-même (1), Kropotkine, Sophie Pérovskaïa, Stepniak, Rogatchev, Kelnitz étaient les animateurs du cercle qui, il est inutile de le dire, était clandestin.

Une imprimerie fut installée à l'étranger et par dizaines de milliers, journaux, tracts, manifestes, brochures, franchirent la frontière et furent diri-

---

(1) Rentré d'exil à la chute du tsar, Tchaïkovsky combattit ensuite la dictature bolchéviste.
Echappé de Russie après le triomphe de cette dernière, il se fixa à Londres, où il mourut en 1925.

gés vers les cercles locaux, d'où ils furent distribués aux ouvriers et aux paysans.

Journellement, Kropotkine, habillé comme les ouvriers et sous le nom de Borodine, allait leur parler et des groupes de plus en plus nombreux s'organisaient dans les diverses corporations.

Mais la police était alertée et, à la fin de 1873, un groupe d'amis, dont Pérovskaïa, étaient arrêtés.

Avec les introductions de mouchards, les arrestations devinrent plus fréquentes, les cercles envahis disparurent.

Au printemps de 1874, alors que la veille il avait fait admettre, à la Société de Géographie, sa théorie sur les formations glaciaires en Finlande et en Russie, Kropotkine était arrêté.

Le voici devant la fameuse Troisième Section qui, depuis Pierre le Grand, perquisitionne, arrête, torture, tue sans se soucier d'aucune loi.

Il refuse absolument de répondre à toute question et, quand on lui montre une prétendue déclaration d'un de ses camarades, Polakov, sa confiance est telle en ses camarades, qu'il s'écrie : « Vous mentez, monsieur ! »

Le voici donc enfermé dans une cellule de l'horrible forteresse Pierre-et-Paul, où tant d'êtres ont été torturés effroyablement. C'est là que Pierre le Grand tua son fils Alexis à coups de fouet, là que périrent les adversaires des Catherines, là que Bakounine passa six ans, après en avoir passé deux enchaîné au mur dans une prison autrichienne. Le nom seul de cette prison de

Pierre-et-Paul emplit les gens d'effroi et on ne le prononce qu'à voix basse.

Et ce fut l'éternelle vie du prisonnier, tournant chaque jour dans la cellule pour ne pas se laisser ankyloser, se livrant à une gymnastique du cerveau pour tâcher de conserver son intelligence intacte.

Accouru de Zurich, où il réside depuis qu'il a perdu ses deux enfants, son frère Sacha obtient de voir Pierre une fois par mois et le fait autoriser à avoir de l'encre et des plumes pour écrire.

Il fait, en outre, intervenir l'Académie des Sciences et Kropotkine est autorisé à écrire son livre sur ses explorations en Finlande et les fondements de l'hypothèse glaciaire.



Il y a très longtemps que l'« hypothèse » glaciaire a cessé d'être une hypothèse. Dès la fin du siècle dernier (vers 1890) les géologues les plus qualifiés, parmi lesquels on peut citer De Geer, Gunnar Anderson, William Ramsay, etc..., fournissent abondamment à son appui les preuves les plus probantes et les plus précises, jusque dans les détails. Ce qu'ils oublient seulement de dire et ce qu'oublient à leur suite les professeurs officiels, c'est que cette hypothèse avait été émise et soutenue *une vingtaine d'années auparavant* par Pierre Kropotkine, alors que c'était tenu pour « une grave hérésie ».

Les glaciations successives de la période Quaternaire ou Pléistocène de l'histoire de la Terre,

sont maintenant enseignées dans les ouvrages les plus élémentaires. Il en est de même pour bien d'autres questions et l'on voit le plus souvent que la gloire de les avoir mises en lumière est attribuée aux célébrités en faveur auprès des puissants du jour, oubliant les précurseurs qui ont fait souvent les travaux les plus difficiles et les plus géniaux.

A la fin de 1874, Sacha, qui ne participe à aucune agitation mais conserve son franc-parler et ne cesse de protester contre les dénis de justice, est arrêté, alors que son troisième enfant se meurt.

Il restera douze ans déporté en Sibérie.

P. Kropotkine en conçoit un immense chagrin.

Un jour, le grand duc Nicolas, frère de l'Empereur, vient visiter Kropotkine « Est-ce possible que toi, un page de la chambre impériale, un sergent du Corps des Pages, tu te sois mêlé de ces affaires et que tu sois maintenant ici, dans cette horrible casemate ? »

Kropotkine voit que, sous le masque de la familiarité, le grand-duc voudrait lui arracher des « aveux »; aussi se contente-t-il de répliquer : « J'ai déjà répondu au juge d'instruction. Je n'ai rien à ajouter. »

Au dehors, devant les arrestations multipliées, les nihilistes perdent patience. Sans prendre les précautions qu'ils ont prises jusqu'ici, ils redoublent leur propagande avec plus de violence. Les persécutions deviennent plus féroces, créant chaque jour une exaspération nouvelle.

Le terrorisme va bientôt apparaître.

Dans sa cellule, Kropotkine voit les mois s'écouler, la prison se peuple de plus en plus. Les cellules voisines qui étaient vides sont habitées maintenant. Les coups frappés au mur donnent les nouvelles.

Malheureusement, dans cette humidité constante la santé est ébranlée et bien qu'il soit transporté dans une autre prison, en avril 1876, l' « instruction étant terminée », Kropotkine, sur l'injonction du médecin-chef de l'hôpital militaire, fut transféré le mois suivant à la prison spéciale de cet hôpital. Avec l'appui de nombreux amis du dehors, Pierre s'en évada au début de juillet, dans des conditions romanesques qui font de cette évasion un modèle de précision et qu'il raconte avec un brio inégalable.

Quinze jours plus tard, il était en Finlande, d'où il gagna la Suède, la Norvège puis l'Angleterre, au grand dam du tsar qui avait donné l'ordre : « Il doit être retrouvé » et bien que tous les terminus de chemins de fer fussent étroitement surveillés.

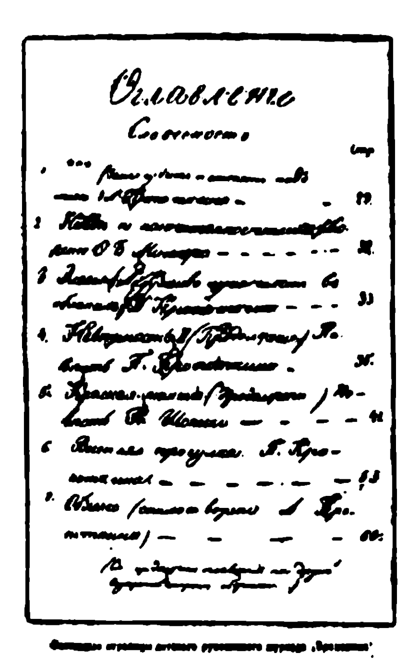


Table des matières de la Revue manuscrite qu'il faisait à l'école

LE MILITANT

AYANT déjà traduit, avec son frère, la *Philosophie de la Géologie*, de Page, professeur anglais, et les *Principes de Biologie*, de Herbert Spencer, il se familiarisa rapidement avec l'anglais parlé.

A Londres, Kropotkine se lia d'une forte amitié avec le révolutionnaire Lavrov, qui adhérait à la Ire Internationale et publiait la revue *En Avant*, mais une correspondance active avec James Guil-

laume le poussait à revenir en Suisse retrouver ses amis de la Fédération Jurassienne.

Déjà il assurait sa collaboration au journal *L'Avant-Garde*, premier journal de l'Internationale, qui devait combattre l'Etat-service-public, théorie soutenue par De Paepe et qui n'était qu'une forme de l'Etat centralisé. *L'Avant-Garde* avait été fondé parce que *Le Bulletin de la Fédération Jurassienne*, hebdomadaire paraissant depuis six ans, ne pouvait contenir ces longues études et aussi pour en faire une arme de propagande en France où aucun journal révolutionnaire n'était autorisé à paraître et où *L'Avant-Garde*, dont le premier numéro, paru sous le nom de *Le Travailleur*, pénétrait en contrebande.

Après un premier voyage à la fin de 1876, Kropotkine, en janvier 1877, venait se fixer à La Chaux-de-Fonds.

Il y trouvait de nombreux amis : Pindy, Théophile Ferré, Dumartheray, Spichiger, l'Espagnol Albarracin, Jeallot.

Dans les villes voisines, Saint-Imier, Berne, Bâle, Genève, Sonvilliers, Bienne, Neuchâtel, Fribourg, Vevey, Lausanne, etc..., de nombreux militants suisses et communards exilés, parmi lesquels Paul Brousse, James Guillaume, Elisée et Elie Reclus, Joukovsky, Schwitzguebel, l'Allemand Werner, le membre de la commune Clémence, Carlo Cafiero, Malatesta et, un peu plus tard,

Paul Robin (1). Lefrançais, que l'on disait être parti de Paris avec des millions, travaillait comme homme d'équipe à la gare de Lausanne.

Avec eux, il parcourt les villes et villages où de nombreuses conférences apportent aux ouvriers les principes de l'Internationale.

De nombreux Congrès attestent la vitalité de celle-ci.

Selon son expression, il se donne corps et âme à la Fédération Jurassienne.

C'est le début de l'époque héroïque du socialisme et de l'anarchisme (on ne prononce pas encore ce mot) et la doctrine n'est pas encore mise au point d'une façon définitive.

Il prend une grande part à la rédaction de l'*Arbeiter Zeitung*, organe pour les travailleurs de langue allemande.

Le 18 mars 1877, il participe à la manifestation de la Fédération Jurassienne qui, pour la première fois, arbore les drapeaux rouges dans les rues de Berne. Manifestation qui, après une fameuse bataille avec la police, se termine devant les tribunaux de Berne, où de nombreux militants, bien que n'étant pas poursuivis, viennent se déclarer solidaires des inculpés.

Cette commémoration de la Commune de Paris et ses suites ne contribue pas peu à la renommée de la Fédération Jurassienne.

L'exemple est suivi. Un mois plus tard, Carlo

(1) Qui devait devenir le plus grand propagandiste des théories néo-malthusiennes et avait déjà milité dans l'Internationale en Suisse, en 1869 et 1870.

Cafiero, Malatesta et Ceccarelli, avec une vingtaine de compagnons, tiennent la campagne une semaine dans la province de Bénévent, brûlant les archives de la propriété dans plusieurs villages et distribuant l'argent du percepteur d'impôts à la population ainsi que le sel et le tabac.

Ces actions pouvant les desservir dans leurs courses aux mandats électoraux, les socialistes marxistes répudient bruyamment leur solidarité avec les anarchistes révolutionnaires.

C'est l'occasion pour Jules Guesde d'insulter ceux-ci dans le journal bourgeois de Paris, *Le Radical*. Le temps coule vite pour ce marxiste de fraîche date, qui a déjà oublié sa fougue d'il y a trois ou quatre ans. Il amorce ainsi son « évolution » qui, d'étape en étape, le fera finir ministre d'un gouvernement d'union patriotique et capitaliste.

Par la plume et par la parole, Kropotkine déploie une activité intense.

Dans son livre *La Russie Souterraine*, ouvrage préfacé par leur ami commun Lavroff et paru en 1882, Stepniak (1) dit de lui :

« C'est un agitateur sans pareil.

« Doué d'une parole facile et pressante, il devient subitement passionné quand il monte à la tribune. Comme tous les véritables orateurs, il a

(1) Kravtschinsky, dit Sergius Stepniak, « courage de lion et cœur d'enfant », né en 1853, donna à vingt ans sa démission d'officier et entra dans la lutte révolutionnaire, exécuta le préfet de police général Mésenzov, déploya une activité extraordinaire en Russie, en Suisse et en Angleterre. Mourut écrasé par un train près de Londres le 23 décembre 1897. Auteur de nombreux livres.

la faculté d'improvisation en face de la foule qui l'écoute.

« Cet homme se transforme à la tribune.

« Il tremble d'émotion, sa voix vibre avec un accent de conviction qui ne peut tromper ni être imité. On sent qu'il ne parle pas des lèvres, mais avec tout son être.

« Ses discours, qui ne sont pas d'un orateur de premier ordre, produisent une impression immense, car la passion, quand elle est poussée à ce point, se communique et électrise l'auditoire.

« Lorsqu'il descend, pâle et tremblant, de la tribune, la salle entière retentit d'applaudissements.

« Il n'est pas moins redoutable dans les discussions privées.

« Sa sincérité absolue fait de lui le meilleur des amis.

« Elle donne un prix particulier à ses louanges et à son blâme. Kropotkine, c'est l'agitateur-type. »

Et ces deux hommes, Lavroff et Stepniak, s'y connaissaient !

Par la plume, il était encore plus redoutable.

Son don d'observation et d'analyse l'amenait à des conclusions qui étaient de véritables prophéties. On reste confondu, aujourd'hui, quand on le relit, de voir avec quelle exactitude il a prévu, soixante ans à l'avance, le développement de la société.

D'une manière générale on peut dire qu'il est encore un auteur actuel et la théorie de l'abon-

dance (1) n'est autre chose que la théorie de Kropotkine adaptée aux chiffres de la production moderne.

Pour mieux faire comprendre sa puissance de raisonnement, donnons un extrait d'une controverse avec les marxistes en 1877, sur le problème électoral (cité par James Guillaume dans *L'Internationale*).

« A quel prix parvient-on à amener le peuple aux urnes ?

« Ayez la franchise de l'avouer, messieurs les politiciens : c'est en lui inculquant cette illusion, qu'en envoyant des députés au Parlement il parviendra à s'affranchir et à améliorer son sort, c'est-à-dire en lui disant ce que l'on sait être un absolu mensonge. Ce n'est certes pas pour le plaisir de faire son éducation que le peuple allemand donne des sous pour l'agitation parlementaire; c'est parce que, à force de l'entendre répéter chaque jour par des centaines « d'agitateurs », il finit par croire que vraiment par ce moyen, il pourra réaliser, en partie du moins, sinon complètement, ses espérances.

« Avouez donc une fois, politiciens d'aujourd'hui, ci-devant socialistes, pour que nous puissions dire tout haut ce que vous pensez tout bas : « Vous êtes des menteurs ! » Oui, des menteurs, je maintiens le mot, puisque vous mentez au peuple lorsque vous dites qu'il améliorera son sort en vous envoyant au Parlement; vous men-

(1) Voir les ouvrages de Jacques Duboin, de Dœrr, de Reybaud, de Tassigny, de Guguenheim, etc.

tez, car vous-mêmes vous avez assez répété, il y a quelques années à peine, absolument le contraire.

« Réussirez-vous comme tactique ? Nous le saurons bientôt, lorsque le peuple, après s'être battu pour améliorer sa position économique, ne verra se produire qu'un changement de gouvernement; lorsqu'il verra, au gouvernement nouveau, *vous-mêmes*, qui, par la force même des conditions dans lesquelles vous vous placez d'avance, serez forcément à votre tour traîtres à la cause du peuple. »

Nous sommes maintenant à l'époque prophétisée par P. Kropotkine. Sa seule erreur est de l'avoir vue, dans son optimisme naturel, pour un temps plus rapproché.

Sa grande thèse est que chacun doit jouir intégralement du produit de son travail.

En quelques mots, il condense une idée.

Défendant la propagande par le fait, il définit une thèse en prenant en même temps la défense de la manifestation du 18 mars :

« La bourgeoisie suisse entretient dans l'esprit de l'ouvrier ce préjugé qu'il jouit de toutes les libertés. Nous, nous lui répétons à satiété : « Pas de liberté publique sérieuse, sans égalité économique; et qu'est-ce qui maintient l'inégalité ? C'est l'Etat ! » Le peuple comprend peu ces abstractions, mais donnez-lui un fait palpable, il le saisit. Montrez-lui l'article de la Constitution qui lui permet de sortir un drapeau rouge, et sortez ce drapeau l'Etat, la police l'attaqueront; défen-

dez-le; au meeting qui suivra, la foule accourra : quelques mots bien clairs et le peuple a compris. Le 18 mars 1877 a été la démonstration pratique faite au peuple ouvrier suisse, en pleine place publique, qu'il n'a pas, comme il le croyait, la liberté. »

Et, à propos de l'équipée de Cafiero et Malatesta :

« Nos amis de Bénévent ont fait mieux. Ils ne se sont pas bornés à démontrer au peuple une seule chose. Ils ont pris deux petites communes, et là, brûlant les archives, ils ont montré au peuple le respect qu'il faut avoir de la propriété. Ils ont rendu au peuple l'argent des impôts, les armes qu'on lui avait confisquées; en faisant cela, ils ont montré au peuple le mépris qu'il faut faire du gouvernement. Il n'est pas possible que ce peuple n'ait pas dit : « Nous serions bien plus heureux si ce que ces braves jeunes gens veulent s'accomplissait un jour ! » De là à les aider il n'y a qu'un pas facile à franchir.

« On peut faire plus.

« Que l'on s'empare une fois d'une commune, que l'on y réalise la propriété collective, que l'on y organise les corps de métiers et la production, les groupes de quartiers et la consommation; que les instruments de travail soient dans les mains ouvrières, les ouvriers et leurs familles dans les logements salubres, les fainéants dans la rue; attaqués, que l'on lutte, que l'on se défende, que l'on soit vaincu, peu importe ! L'idée sera jetée, non sur le papier, non sur un journal, non sur

un tableau, elle ne sera plus sculptée en marbre, ni taillée en pierre, ni coulée en bronze; elle marchera, en chair et en os, vivante, devant le peuple.

« Le peuple la saluera au passage. »



Au milieu de l'année 1878, Kropotkine lie sa vie avec celle de Sophie. Elle, née en 1856, à Kiev, est étudiante à Genève. Elle suit le courant qui entraîne la jeunesse russe vers les sources du savoir.

Elle a passé son enfance auprès de son père qui, à cause de ses idées libérales, était exilé à Tomsk. Exil douloureux pour ces êtres dont les pensées vont vers un avenir radieux. Leurs entretiens sont remplis d'amertume à l'évocation de ces souvenirs. Mais Kropotkine rayonne de bonheur en envisageant le futur. Il annonce ainsi cet événement à son ami Robin, alors à Londres (1) « J'ai rencontré à Genève une jeune fille douce, bonne, un de ces caractères magnifiques qui, après une jeunesse sans joie, devient riant à la vie.

« Je l'ai aimée, elle m'a aimé. Elle fait ses études à Berne... »

Cette union fut parfaite et heureuse. Sophie fut le bon génie du géant. Collaboratrice intelligente, elle ne fit jamais rien pour freiner son action. Dévouée et accueillante à tous, se chargeant des travaux obscurs, sa personnalité est estompée par le renom du célèbre philosophe, et dans un certain sens c'est dommage. Cependant sa simplicité, sa

(1) Gabriel Giroud : *Paul Robin.*

modestie, sa vénération pour Pierre font qu'elle ne soupçonne même pas le rôle important qu'elle joue dans les travaux de son mari.

Délégué par plusieurs groupes russes, Kropotkine, sous le nom de Levachoff, pseudonyme qu'il a pris depuis son arrivée en Suisse, après son évasion, assiste au neuvième Congrès Général de l'Internationale des Travailleurs, à Verviers, les 6, 7 et 8 septembre 1877. La Suisse, l'Italie, l'Espagne, la France, l'Allemagne, la Russie, la Belgique, la Grèce, l'Egypte, l'Angleterre y sont représentées, l'Uruguay excusé.

Kropotkine fut secrétaire de ces débats où d'importantes résolutions furent prises.

Le 9 septembre commençait le Congrès socialiste international de Gand, où celui de Verviers devait envoyer des délégués. Ceux-ci devaient y apporter les réponses suivantes aux six questions posées :

Première question. — Le Congrès de l'Association Internationale des Travailleurs de Verviers considère la réalisation de la propriété collective, c'est-à-dire la prise de possession du capital social par les groupes de travailleurs, comme une nécessité et qu'un parti socialiste digne de ce nom devrait faire figurer ce principe dans ses programmes et manifestations de chaque jour.

Deuxième question. — Le Congrès déclare qu'il ne fait aucune différence entre les divers partis politiques, qu'ils se disent socialistes ou non. Il espère que les ouvriers ouvriront les yeux et

abandonneront la voie politique pour adopter celle du socialisme révolutionnaire.

Troisième question. — Le Congrès, tout en reconnaissant l'importance des corps de métiers et en en recommandant la formation sur le terrain international, déclare que le corps de métier, s'il n'a d'autre but que l'amélioration de la situation de l'ouvrier, soit par la diminution des heures de travail, soit par l'augmentation du taux du salaire, n'amènera jamais l'émancipation du prolétariat ; et que le corps de métier doit se proposer comme but principal, l'abolition du salariat, c'est-à-dire l'abolition du patronat, et la prise de possession des instruments de travail par l'expropriation de leurs détenteurs.

Quatrième question. — Le Congrès, reconnaissant qu'un pacte de solidarité ne peut être conclu entre l'Internationale et des organisations dont les principes et les moyens d'action diffèrent des siens sur des points essentiels, passe à l'ordre du jour.

Cinquième question (relative à la fondation d'un bureau central de correspondance et de statistique ouvrière). — Le Congrès émet l'opinion que le Bureau fédéral de l'Internationale pourrait se charger de la mission énoncée dans la question ci-dessus, sans qu'il soit besoin de créer un nouveau bureau spécial.

Sixième question (De la valeur et de la portée sociale des colonies communistes, etc...). — Le

Congrès, tout en exprimant sa sympathie envers les hommes qui ont cherché à réaliser le socialisme au moyen de ces tentatives, considère les colonies communistes comme incapables de généraliser leur action, étant donné le milieu dans lequel elles se meuvent et, par suite, de réaliser la révolution sociale.

Le Congrès n'approuve donc pas ces expériences, qui peuvent éloigner de l'action révolutionnaire les meilleurs éléments (1).

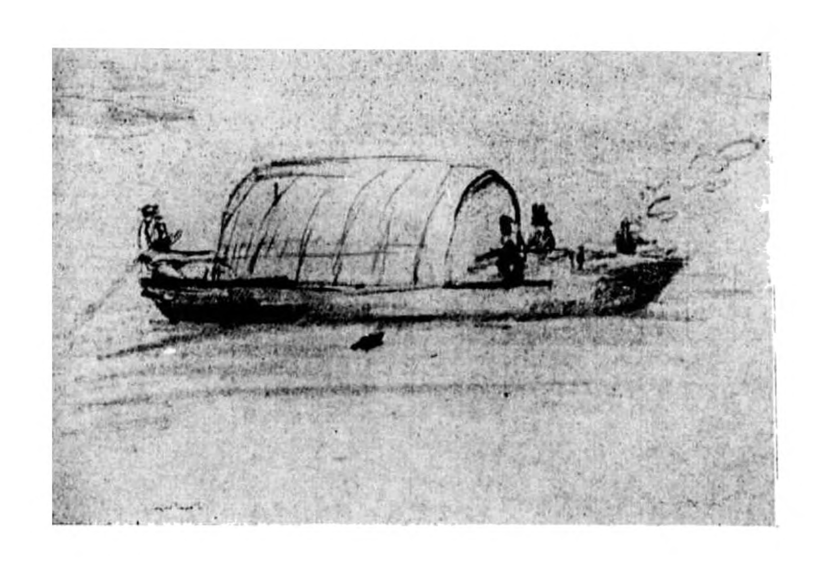
C'est imprégnés de cet esprit que les délégués de Verviers partirent au Congrès socialiste international de Gand.

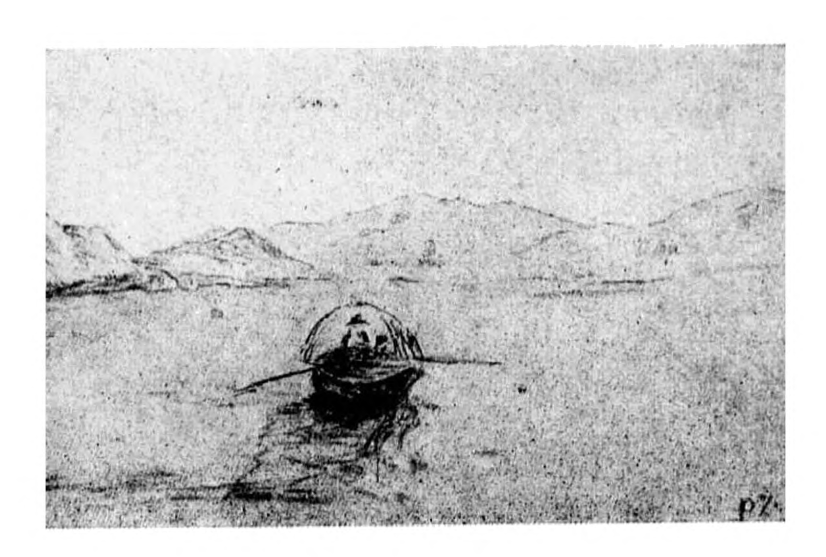
« Nous savions, nous dit Kropotkine, qu'une tentative y serait faite par les social-démocrates allemands pour organiser le mouvement prolétarien dans toute l'Europe en un seul faisceau, soumis à un Comité central qui ne serait autre que l'ancien Conseil général de l'Internationale, sous un autre nom.

« Il était donc nécessaire de défendre l'autonomie des organisations ouvrières dans les contrées de race latine et, quoique nous ne fussions à Gand que neuf anarchistes, nous réussîmes à déjouer le plan de centralisation. »

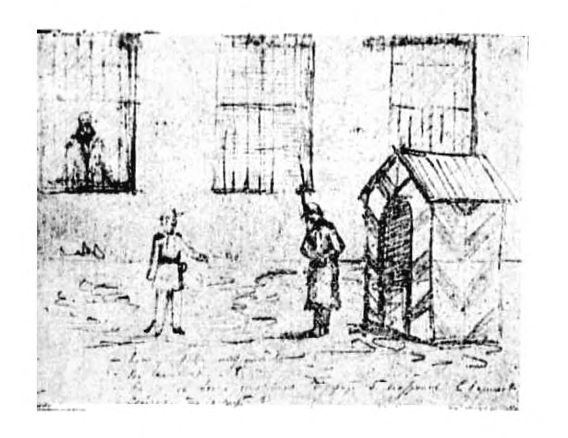
Vingt-deux ans se sont écoulés depuis; on a tenu un grand nombre de congrès socialistes internationaux et à chacun d'eux la même lutte a recommencé — les social-démocrates essayant d'enrôler tout le mouvement prolétaire de l'Europe sous leur

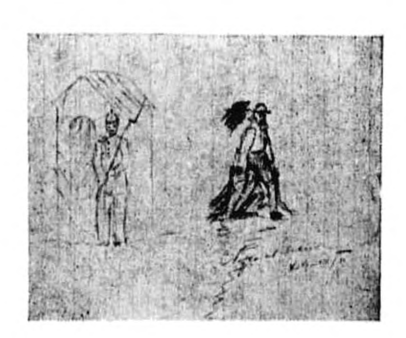
(1) Il va de soi que nous résumons ces travaux. Cependant nous en donnons parfaitement l'esprit.

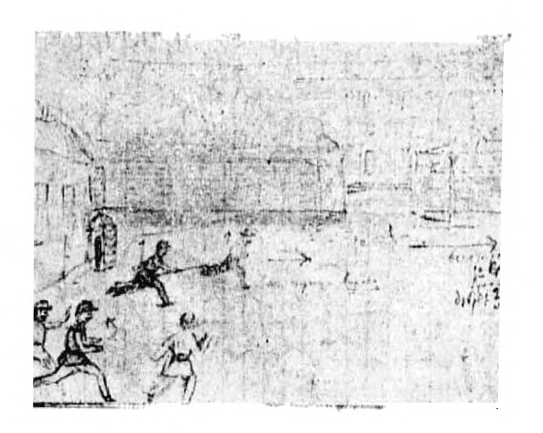


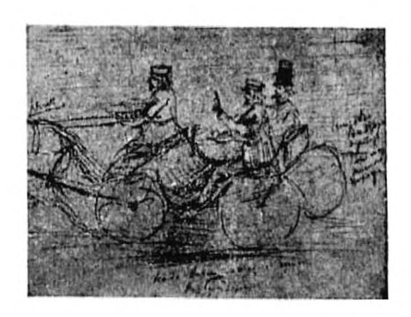


**Le modeste bateau qui servit à Kropotkine
pour la partie fluviale de son expédition de Mandchourie.**



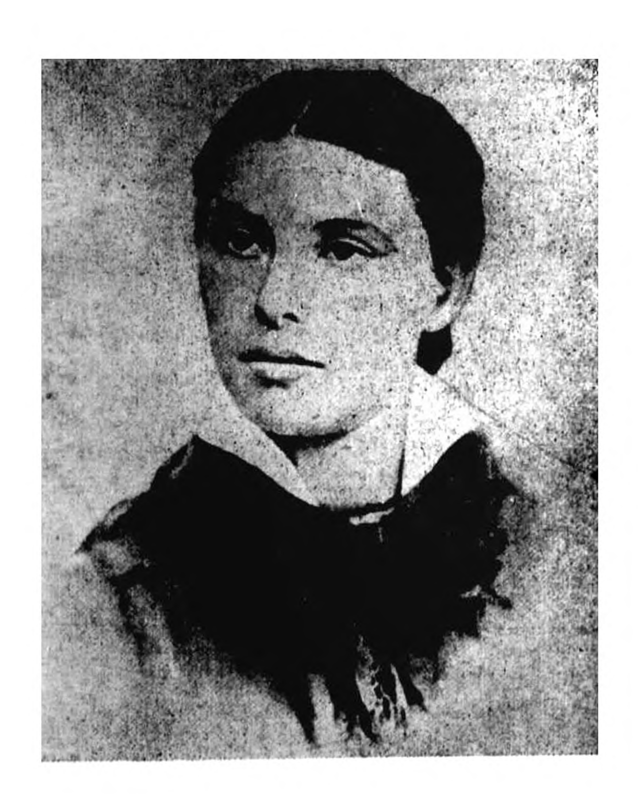






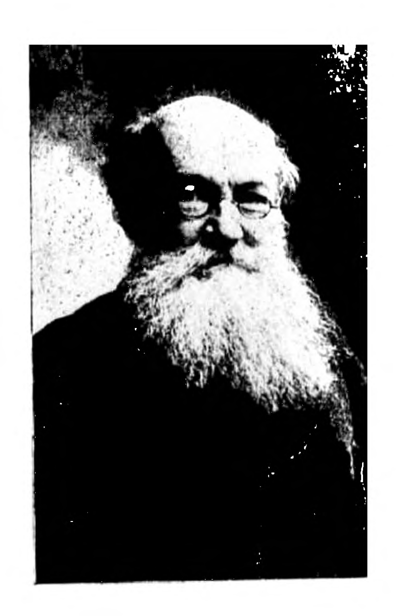
Quatre croquis de Kropotkine montrant les phases de son évasion de l'infirmerie de la prison :

1. Il attend derrière la fenêtre l'heure de la promenade et le signal des amis du dehors. 2. Il quitte sa capote derrière le factionnaire. 3. La course à travers la cour. 4. La fuite en voiture.





Sophie et Pierre à l'époque de leur rencontre.



Kropotkine à 70 ans.
Le Musée Kropotkine à Moscou.
Deux aquarelles de Kropotkine.

bannière et de le soumettre à leur contrôle — et les anarchistes s'opposant à ces tentatives et les faisant échouer.

Que d'énergie dépensée en pure perte, dira-t-il plus tard amèrement, que d'efforts dispersés et perdus !

On imagine combien passionnées furent les discussions du Congrès de Gand, dont Kropotkine fut à nouveau secrétaire.

Il ne put, cependant, assister aux débats jusqu'à la fin. La police belge ayant appris qui était Levachoff décida d'arrêter Kropotkine pour « infraction commise en donnant un nom d'emprunt à l'hôtel ». Sous le prétexte d'une inculpation aussi anodine résidait le danger que le ministère clérical belge livrât Kropotkine à la Russie.

Quant à lui, il prenait la chose avec insouciance, se refusant à croire à une pareille éventualité, mais tous les congressistes, amis ou adversaires, réussirent à le convaincre et, après avoir passé la nuit dans une retraite sûre, Kropotkine s'embarquait le lendemain à Ostende pour l'Angleterre, où il descendait chez son ami Robin, à Londres.



Pendant quelques semaines, Kropotkine étudie les collections du British Museum et l'histoire de la Révolution française; mais bientôt il quitte Londres pour Paris, où le mouvement révolutionnaire renaît, après les années sombres qui avaient suivi l'écrasement de la Commune. Les élections du 14 octobre,

francs, eut tout de suite un grand succès. Son premier tirage fut de deux mille exemplaires, épuisés en quelques jours. Cela peut faire sourire aujourd'hui. A cette époque, aucun de nos journaux n'avait obtenu ce résultat.

Dumartheray et Herzig étaient deux camarades au dévouement absolu. Tous deux n'avaient pas dépassé comme instruction les premiers rudiments de l'école primaire. Kropotkine les montre comme prodigieusement intelligents et sensés et il n'imprimait rien sans leurs avis.

« Quand Herzig fronçait le sourcil et murmurait : « Oui, cela peut aller », je savais que cela n'irait pas ! Et quand Dumartheray interrompait sa lecture pour s'écrier : « Non, ça ne va pas ! » je comprenais aussitôt que quelque chose ne marchait pas et je cherchais à découvrir la pensée ou l'expression qui avait provoqué ce mouvement de désapprobation. Je savais qu'il était inutile de lui demander : « Qu'est-ce qui ne va pas ? » Il m'aurait répondu : « Eh ! ce n'est pas mon affaire; c'est la vôtre. Ça ne va pas; c'est tout ce que je vous dis. » Mais je sentais qu'il avait raison. »

Kropotkine, alors, faisait une autre rédaction.

Bel exemple de modestie et de conscience chez l'intellectuel sachant qu'un « manuel » intelligent percevra des choses que lui-même ne peut ressentir.

Quelle différence avec le cassant et orgueilleux Karl Marx qui, écrivant à son fidèle Sorge et parlant de John Most, dit de ce dernier : « Les ouvriers eux-mêmes, lorsque, comme M. Most et ses pareils,

ils abandonnent l'outil pour devenir des écrivains professionnels, créent toujours du gâchis au point de vue théorique et sont toujours prêts à se faire les suivants de quelques brouillons de la caste soi-disant « savante ». Or, l'ouvrier Most, après avoir été député au Reichstag, reconnaissant l'erreur et l'impuissance du parti socialiste, abandonna ce parti et ses collègues avides de parvenir. Il joua un rôle énorme dans la fraction bakouniste de l'Internationale, puis dans le mouvement anarchiste d'Autriche, d'Allemagne, de Suisse et d'Angleterre. En 1890, il émigra aux Etats-Unis et fut l'incomparable rédacteur du journal *Freiheit* (Liberté) et l'auteur de nombreux ouvrages traduits à peu près dans toutes les langues. Rudolf Rocker, dans un livre magnifique, *La vie d'un rebelle,* dont il est regrettable que nous n'ayons pas une traduction française, a retracé la vie prodigieuse du petit ouvrier d'Augsbourg qui, jusqu'à sa mort, survenue en 1906, fut une lumière du mouvement révolutionnaire et anarchiste international.

Au cinquième numéro du *Révolté,* l'imprimeur se récuse. Comme tous ses confrères, il travaillait pour le gouvernement. Celui-ci l'a avisé que s'il continue à imprimer le brûlot anarchiste c'en est fini des commandes officielles.

Chez tous les imprimeurs où Kropotkine s'adresse, c'est la même réponse. Il est complètement découragé.

Il prend avis de Dumartheray.

— Bien, dit celui-ci. Achetons une imprimerie avec trois mois de crédit.

— Mais comment la payer ? Nous n'avons pas d'argent.

— Quelle sottise ! Nous en aurons ! Commandons les machines, publions le journal, expliquons notre situation et l'argent viendra.

Confiant dans ses amis, Kropotkine tente l'expérience. Et l'argent vint.

Un nombre prodigieux de brochures à un sou — outre le journal — devait sortir de la petite imprimerie fondée aussi audacieusement.

Tout le monde mettait la main au travail, gratuitement, cela va sans dire.

Seul le compositeur, un camarade Petit-Russien, était appointé. Il touchait soixante francs par mois pour composer le journal, les manifestes et les brochures. Avec un salaire aussi modeste, ce camarade ne pouvait qu'être d'une frugalité exemplaire. Il ne possédait absolument rien et ne s'en souciait aucunement.

Un jour, Kropotkine le rencontre dans la rue avec un tout petit paquet sous le bras.

— Vous allez au bain, Jean ? lui demande-t-il.

— Non, je déménage ! répondit l'interpellé.

Il est nécessaire de faire savoir cependant, que les frères Reclus, Elisée particulièrement, aidèrent fortement la petite équipe.

Le besoin de condenser de grandes idées dans un format réduit (pour la vente à un sou) fit écrire à Kropotkine de véritables chefs-d'œuvre.

La plupart de ses articles de fond furent réunis plus tard et édités par Elisée Reclus, alors que Kropotkine était à la prison de Clairvaux, et don-

nèrent ce livre magnifique : *Paroles d'un Révolté.*

Ce qui explique sa concision et sa clarté, c'est que, outre son érudition énorme, il n'était jamais satisfait de son travail, raturant, retouchant, puis recommençant jusqu'à cinq ou six fois jusqu'à ce qu'enfin il ne trouvât rien d'imparfait. Encore était-il inquiet et ne négligeait pas de prendre l'avis des amis de son entourage, surtout les plus humbles.

Par contre, ses propres avis étaient reçus — ce serait trop peu de dire avec déférence (cette déférence si souvent fausse et hypocrite dans les milieux « intellectuels ») — avec une simple et sincère gratitude.

Le plus bel exemple qu'on en puisse donner est la part qu'il a prise ainsi à l'élaboration du sixième tome de la *Géographie Universelle,* d'Elisée Reclus. Son nom y revient en de très nombreuses pages, en référence soit à des publications, soit plus souvent à des notes manuscrites. Il serait fastidieux de les compter et pour donner une bonne idée de leur importance, il faudrait raconter presque tout ce que renferme ce gros ouvrage de 900 grandes pages.

Qu'il suffise ici de rappeler les propres paroles d'Elisée Reclus : « Ce volume... appartient, pour une bonne part, à des collaborateurs, que je tiens à remercier de leur précieux concours. M. Kropotkine surtout peut revendiquer bien des pages de ce livre. Faisant revivre pour moi le souvenir de ses explorations géologiques dans la Sibérie orientale et dans la Mandchourie, il m'a commu-

niqué ses notes et ses observations et m'a indiqué, ce qu'il pouvait mieux que personne, la valeur relative des mémoires insérés dans les publications scientifiques russes. »

***

A cette époque, le terrorisme prend en Russie une allure plus vive.

Aux demandes de Constitution des révolutionnaires qui, contre toute raison, veulent croire qu'Alexandre II a un fond libéral et que son entourage seul l'empêche d'apporter des réformes importantes, le tsar répond par des mesures draconiennes.

Une vague de répression inouïe déferle sur la Russie. Pendaisons (alors que le code russe n'admet même pas la peine capitale pour crimes de droit commun), condamnations par milliers pour des délits anodins, se succèdent comme on ne l'a jamais vu.

La distribution d'une brochure est punie de dix ou quinze ans de prison.

Les détenus sont torturés, on les fouette, on les mutile. Désespérés, ils recourent par centaines à leur ultime protestation : la grève de la faim.

Leur mortalité atteint jusqu'à vingt pour cent dans certaines prisons.

Par dizaines de milliers les condamnés politiques sont expédiés en Sibérie Orientale.

On les emploie dans les mines d'argent, de cuivre et de plomb du district de Nertchinsk, dans les salines d'Usolie et d'Ustkut; d'autres aux mines de fer de Petrovsk ou aux mines d'or de Kara pour

y extraire les « cent pouds » d'or du « cabinet de Sa Majesté », c'est-à-dire destinés à la bourse particulière de l'Empereur.

Parqués souvent dans des baraquements en bois vermoulu, construits sur des terrains marécageux, le scorbut et autres épidémies font parmi eux des ravages effrayants. En un seul été, 1.000 condamnés sur 1.700 moururent, aux mines de Kara, selon les rapports officiels de M. Maxemoff.

Volés par la chiourme sur leurs rations alimentaires, fouettés de verges, sous le moindre prétexte, ou punis de cachot, couchant par terre sans matelas ni paillasse, dans leurs vêtements constamment imprégnés d'humidité, respirant l'odeur pestilentielle des ordures accumulées, dont personne ne se soucie, comment la mortalité ne serait-elle pas terrible ?

Aux salines, où les hommes travaillent durant des heures entièrement nus pour remuer le sel dans les chaudières, ces malheureux sont des fantômes blêmes et livides, presque tous phtisiques.

Un exemple illustrera la cruauté abominable des directeurs des mines d'or de Kara. En 1871, le directeur Demidoff, pour obtenir des aveux d'un détenu coupable d'un délit, fit mettre sa femme à la torture et flageller sa fille de onze ans suspendue en l'air.

On comprend qu'aussitôt le printemps venu des centaines de condamnés profitent de la première occasion pour s'enfuir.

Pendant des mois, les fuyards errent dans ces contrées désertiques, se cachant dans les bois où

ils se nourrissent de groseilles et de champignons. Guidés par l'étoile polaire ou la mousse des arbres, utilisant les renseignements recueillis, ils tournent le lac Baïkal et marchent, marchent sans cesse dans l'espoir d'atteindre un jour quelque village de l'autre côté de l'Oural, où ils trouveront enfin des parents aimés, une compagne chérie et l'espoir d'une autre vie, de la liberté.

Parfois, sur la fenêtre de quelque maison de village, ils trouvent un morceau de pain, un bol de lait, que des âmes charitables ont mis là intentionnellement pour « les pauvres évadés ».

Parfois aussi, quelques-uns de ces vingt mille marcheurs permanents, tenaillés par la faim et la misère, se laissent aller à voler quelque victuaille ou des vêtements.

Les paysans sibériens entrent alors en fureur et les chasseurs buriates ou karyms traquent les fuyards et les exterminent dans les bois à coups de fusil, quelquefois avec des raffinements de cruauté.

Enfin, voici le plus lamentable : le sort de ceux qui, ayant surmonté toutes ces misères surhumaines, sont repris par la police quelques jours après avoir atteint leur but et, arrachés à leurs affections, sont réembarqués pour l'enfer sibérien, où leur équipée héroïque leur vaudra un surcroît de vexations et de punitions cruelles.

L'exaspération au dehors, où toutes ces choses finissent par se savoir, est à son comble.

La terreur répond à la terreur.

En février 1878, Véra Zassoulitch avait blessé

grièvement le général Trépov, qui avait fait passer par les verges le détenu Bogoloubov.

Kovalsky, qui s'était défendu contre la police, ayant été pendu, bien que n'ayant tué personne, le général Mézentzov, chef de la « troisième section », était poignardé deux jours plus tard en représailles, le 16 août.

Dès lors, les attentats se succèdent contre les procureurs impériaux, les officiers de gendarmerie, les juges d'instruction, les directeurs de prison.

Le 14 avril 1879, l'instituteur Soloviev tire quatre balles sur le tsar et le manque. Il est exécuté. Mais pendant ce temps le scandale est à la Cour, où l'Empereur a introduit sa maîtresse, la princesse Dolgorouky, dont il a eu quatre enfants, alors que l'Impératrice est mourante.

Les accusés sont condamnés sans enquête préalable, sans l'audition d'aucun témoin, sans la garantie suprême d'un pourvoi en cassation.

Le 1er décembre, une bombe éclate sous le train apportant les bagages de l'Empereur, une demi-heure après l'arrivée de celui-ci et alors que normalement il eut dû se trouver dans ce train.

Le 17 février 1880, la salle à manger du Palais d'Hiver saute dix minutes avant que le tsar se mette à table.

Le tyran et ses séides tremblent; la peur est le sentiment qui domine tous leurs instants.

Le prince Dmitri Kropotkine, gouverneur de Kharkow, cousin de Pierre, tombe à son tour, pour avoir laissé exercer des sévices sur les prisonniers.

Le tsar investit le comte Loris Mélikov de fonctions dictatoriales.

Quelques jours après, Molodetskt ayant tiré trois coups de feu sur lui sans l'atteindre, est pendu le surlendemain sur la place publique et meurt avec « une insolente intrépidité ».

Des listes impressionnantes de révolutionnaires morts dans les prisons et dans les bagnes circulent dans le public.

Enfin, le dimanche 13 mars 1881, les révolutionnaires atteignent leur but, Ryssakoff et Grinevetsky tuent le tsar à coups de bombes alors qu'il revenait de la parade. Les historiens officiels prétendent que le lendemain, Alexandre II devait promulguer une charte constitutionnelle, ce qui est faux.

Il avait été question, à maintes reprises déjà, surtout chaque fois que les affaires du pays allaient mal, d'élargir le Conseil de l'Empire, mais il était bien entendu qu'il n'aurait jamais qu'*un rôle consultatif*. Même pour cette réforme minime, Alexandre II avait toujours repris sa parole et ne s'était jamais décidé à signer cet ukase qui l'eût rendu populaire.

Ryssakoff, Sophie Pérovskaia, Jéliaboff, Mikaïloff et Kilbatchiche payaient de leur vie, sur l'échafaud, la mort du tyran (Grinevetsky avait été tué sur place par la bombe qu'il avait lancée).



Avec l'avènement d'Alexandre III, autocrate pire encore que son père, fut fondée la Ligue secrète

pour la protection du tsar, et la Sainte Ligue, dont le but était de combattre les révolutionnaires exilés et, si possible, de les tuer.

Les officiers membres de ces ligues, reçurent triple traitement et furent largement défrayés de leurs frais de voyage.

Aussi inventèrent-ils un grand nombre de dangers imaginaires pour pouvoir exploiter au mieux un pareil « filon ».

Ils prétendaient que les terroristes étaient dirigés de l'extérieur par les révolutionnaires exilés.

Des listes de ceux-ci furent dressées.

Kropotkine y figurait comme homme à exécuter.

Souventes fois des espions, par différents moyens absurdes pour la plupart, tentèrent de l'approcher, mais il flairait aussitôt cette faune spéciale !

Le célèbre provocateur, préfet de police de Paris, Andrieux, dressa tout un plan, avec le comte Ignatiev, pour faire tomber les révolutionnaires russes dans des pièges et paralyser leur action.

La diplomatie russe fit une forte pression sur les gouvernements des pays où des révolutionnaires renommés avaient trouvé asile. La Suisse n'y échappa pas et, au milieu de l'année 1881, le Conseil fédéral signifiait à Pierre Kropotkine son arrêté d'expulsion.

Sa femme, Sophie, devant passer ses examens de bachelier ès-sciences à l'Université de Genève, le couple, pour quelques mois, s'établit sur les rives du Léman, dans la petite ville de Thonon.

Ces examens passés, la publication du *Révolté*

assurée, Kropotkine part pour Londres, où il restera un an.

En traversant la France, où le mouvement anarchiste se répand rapidement, depuis que l'amnistie de 1880 a permis la rentrée des exilés et des déportés de la Nouvelle-Calédonie, Kropotkine donne des conférences à Lyon, Saint-Etienne et Vienne.

Louise Michel, dont la popularité est énorme, fait des conférences presque quotidiennes, où se pressent des auditoires nombreux.

Ces réunions sont souvent houleuses, ce qui démontre l'intérêt que prennent amis ou adversaires aux théories anarchistes.

Kropotkine s'intéresse beaucoup à la tentative de Paul Robin; celui-ci vient de prendre la direction de l'orphelinat de Cempuis (Oise) où il va, pendant quatorze ans, expérimenter de nouvelles méthodes d'éducation. Des difficultés de toutes sortes lui seront suscitées constamment par les réactionnaires, adversaires de cette tentative hardie. L'épilogue en sera, malgré de magnifiques résultats obtenus et après des débats orageux à la Chambre des Députés en 1894, la révocation de Paul Robin par le ministre Leygues (l'héritier des millions de Chauchard).

Kropotkine a souvent controversé avec Paul Robin, au temps où celui-ci voulait faire admettre et inclure dans le programme de la Fédération Jurassienne ses théories sur le malthusianisme. Tout en admettant certaines thèses secondaires, en particulier sur l'eugénisme, science qui a pour but d'employer les conditions les plus favorables à la repro-

duction humaine (1) et à l'amélioration de la race. Kropotkine s'est toujours montré adversaire de la thèse principale, c'est-à-dire la limitation volontaire des naissances. Il considère, en effet, que des continents quasiment désertiques peuvent nourrir des centaines de millions d'hommes futurs et que, par conséquent, si le problème de la limitation des naissances doit se poser un jour, cela n'est pas urgent, sinon pour quelques nations particulièrement prolifiques et à l'espace vital réduit, qui peuvent trouver dans l'émigration un remède à ce mal et surtout dans de meilleures distribution et culture des terres.

Les frères Reclus, James Guillaume et, en général, les militants de la Fédération Jurassienne, avaient partagé cette manière de voir.

Cela n'avait pas été sans provoquer quelques froissements avec Robin au tempérament bouillant à qui certains reprochaient « de ridiculiser la révolution ! » Une entrevue organisée par James Guillaume au passage de Kropotkine à Paris laissa les adversaires sur leurs positions, dont ni les uns ni les autres, par la suite, ne devaient se départir.

C'est certainement sous l'influence de cette question que Kropotkine développa plus tard ses idées sur la culture intensive.

---

(1) En réalité, l'eugénisme n'est qu'une application d'une vaste science en cours de développement, la Génétique, sur laquelle les vulgarisateurs ont dit et écrit bien des erreurs grossières. Contrairement à ce que donnent à penser les définitions trop élémentaires (*Petit Larousse*, par exemple), l'eugénisme n'est pas et ne peut pas être une « science » spécifiquement humaine, ses règles dérivant de l'étude, non seulement de tout le règne animal, mais de tous les être vivants; le meilleur ouvrage à consulter sur ce sujet est celui du R.P. Louis-Marie : *L'Hérédité*, Québec, 1938.

Disons, cependant, que si la plupart des militants ou doctrinaires anarchistes et syndicalistes se rallièrent au point de vue de Kropotkine, quelques-uns, tels Sébastien Faure, Nelly Roussel, Eugène Humbert, Devaldès, G. Giroud, Yvetot, Laurent Tailhade adoptèrent les vues de Paul Robin.

Avec des médecins, des littérateurs, des hommes politiques, un mouvement assez puissant fut créé qui subsiste encore et subsistera probablement toujours avec des fortunes diverses tant que ce problème ne sera pas arrivé à son point culminant (1).

Certains disciples de Paul Robin ont voulu voir une attitude malveillante de Kropotkine à son égard. Il n'en est rien. Certes, dans le feu des controverses, il arrive que l'on manie parfois l'ironie et Robin put être blessé, étant assez susceptible, de certaines phrases où Kropotkine développait sa pensée par la plume.

En réalité, si l'intimité des deux militants de la Fédération Jurassienne (Robin y commit des bévues rédactionnelles qui handicapèrent fort ses amis) ne s'affirma pas comme elle s'affirma en général entre tous les militants de la première heure, cela tint surtout à la dissemblance des caractères. Bien qu'il eût des moments de douceur et de grande sensibilité, Robin affirmait fougueusement et ne tolérait que difficilement la contradiction, tant il était imprégné de *sa* vérité

(1) On peut dire que, au point de vue purement libertaire, il n'y a lieu ni de proscrire ni de préconiser le malthusianisme (néo- n'y ajoute rien). Par contre, l'antimalthusianisme est une forme de tyrannie.

Son caractère éloigna pas mal de personnes qui l'eussent peut-être compris et aidé.

Dans ses papiers posthumes (1) on trouve des notes répondant à « Champs, usines et ateliers » et à « La Conquête du pain » :

« Je regrette que tu persistes à négliger le facteur démographique dans la question sociale. Son rôle y est prépondérant. Le mir communiste de ton pays n'a-t-il pas son prolétariat ?

« La superficie du nadiel n'a-t-elle pas en moyenne diminué avec la progression de la population, en dépit des tentatives faites pour l'augmentation ? Et si même l'exploitation des nadiels se faisait d'un seul tenant, crois-tu vraiment que le prolétariat rural en existerait moins, avec la progression de la population russe au taux actuel ?

« ... Te voilà perdu dans les données, d'ailleurs remarquables, de Georges Ville. Tu cultives intensément des terrains de très petite superficie où tu obtiens, ce qui n'a rien de surprenant, des récoltes aussi merveilleuses que celles de l'Aar égyptien. Ta grande erreur est de multiplier le rendement obtenu sur un mètre carré par le nombre de mètres carrés de terres utilisables.

« Les conditions de culture restent-elles bien les mêmes sur les grands espaces ? La matière fertilisante est-elle aussi abondante pour amender la surface entière de terre utilisable ? Quelle portion, en tout cas, de cette surface le stock de matières

(1) *Paul Robin*, par Gabriel GIROUD (Mignolet et Storz), Paris, 1937.

fertilisantes te permettrait-il de traiter selon tes vues et celles de Georges Ville ?

« C'est là un point d'une extrême importance et dont l'examen peut détruire tout ton échafaudage des possibilités d'abondance. William Croockes a là-dessus des idées fort différentes des tiennes. Je me rallie à ses démonstrations. Au reste tu ne parais pas te douter que la plupart des produits merveilleux dont tu fais état, n'ont qu'une valeur nutritive insignifiante (1). Tomates, melons, raisins, poires, etc..., tout cela c'est de l'eau. Je serais heureux de te voir traiter ces questions d'alimentation non plus en valeur argent, mais en valeur-nutrition, en albuminoïdes, en graisse, en calories, etc... Je reste convaincu que la matière vivante, que la vie humaine est tenue en échec constant par la somme insuffisante de matières vitales nécessaires à son entretien, et qu'elle ne peut s'accroître que dans la mesure où ces dernières elles-mêmes s'accroissent. Les progrès les plus merveilleux ne permettant jamais les accroissements de population devant lesquels tu n'éprouves aucun vertige... »

Le séjour de Kropotkine en Angleterre devait durer presque toute l'année 1882. Il retrouve à Londres son ami Tchaïkovsky, quelques réfugiés, mais le mouvement révolutionnaire est en sommeil.

Bien qu'il donne des conférences à Newcastle, à Glasgow, à Edimbourg, à Durham et de nombreuses petites réunions où l'auditoire comprend

(1) Nous faisons remarquer qu'à cette époque on ignorait encore le rôle capital des vitamines.

rarement plus de dix personnes, il ne réussit pas à secouer l'apathie générale.

C'est un contraste avec la France, qui est en plein réveil.

Cependant, les mouchards pullulent. Il faut les déjouer à chaque instant. Leur récolte doit être maigre et ils doivent avoir du mal à justifier auprès du gouvernement tsariste leurs fonctions et surtout leurs émoluments.

Que de rapports mensongers ne doivent-ils pas faire ?

Ah ! les gouvernants ont des sources sérieuses de renseignements confidentiels !

A l'automne 1882, Kropotkine et Sophie reviennent se fixer à Thonon, où ils retrouvent leur même bonne hôtesse. « Nous étions sûrs qu'en France je ne tarderais pas à être arrêté; mais nous nous disions souvent : Mieux vaut la prison en France que ce tombeau. »

Il retrouve également les espions, plus nombreux que jamais; ce sont de véritables troupeaux, dit-il.

Comme il y a deux ou trois corps de police, ils deviennent férocement rivaux, au point de dénoncer aux révolutionnaires les membres de l'organisation adverse. Ils vont même jusqu'à se tuer entre eux.

C'est très amusant !

L'ex-Préfet de Police Andrieux est dans la danse. Il y a tant de roubles à gagner !

C'est lui qui, traîtreusement, alors qu'il était en fonctions, avait envoyé à Louise Michel et Emile Gautier un faux bourgeois converti aux idées révo-

lutionnaires et qui offrait de fournir les fonds pour faire revivre un hebdomadaire anarchiste.

La bonne Louise tomba naïvement du premier coup dans le piège.

Elle demanda aussitôt à Kropotkine de collaborer à *La Révolution Sociale.*

Mais lui flaira tout de suite la machination. Sa prudence dans les choses délicates, son habitude de dépister les espions, lui firent faire une enquête discrète qui confirma ses soupçons sans, toutefois, trouver des preuves formelles. Comme, d'autre part, il avait pour principe de vouloir connaître l'origine de tous les fonds des journaux auxquels il collaborait, ainsi que tous les rédacteurs de ces journaux, il refusa sa collaboration et, avec insistance, mit Louise Michel en garde.

L'affaire se termina heureusement, malgré le danger couru. Revenu à Thonon, Kropotkine est prié, par des militants de diverses villes, de donner son avis sur les mouvements et les grèves qui éclatent un peu partout.

La misère est affreuse. La colère gagne. Guidés par les propagandistes, les ouvriers s'organisent. Le mouvement révolutionnaire a pris au cours de la dernière année une ampleur incroyable.

Kropotkine, avec sa logique et sa lucidité coutumières, dégage les leçons de ces événements.

A la fin de 1882, on publie à Lyon, où l'agitation est particulièrement intense, seize journaux anarchistes.

Une soixantaine de militants anarchistes sont arrêtés par la bourgeoisie prise de panique.

La police perquisitionne chez Kropotkine, mais elle ne trouve rien qui soit matière à poursuites.

Malgré cela ses meilleurs amis lui conseillent de fuir. Il refuse, estimant que sa place est auprès de ses amis ouvriers, comme il refusera après son arrestation l'offre d'un libéral anglais de le faire remettre en liberté sous caution d'une somme considérable.

Une semaine plus tard Kropotkine est arrêté à son tour. En janvier 1883, cinquante-deux prévenus, parmi lesquels Kropotkine, Emile Gautier, Pierre Martin, Joseph Bernard, Bordat, Alexandre Tressaut, Victor Fager, Jacques Peillon, Michel Sala, Jean Ricard, Régis et Etienne Faure, tous militants admirables, comparaissent devant le tribunal correctionnel de Lyon.

On eut bien voulu les inculper à propos de l'éclatement de quelques bombes qui, sans faire de victimes (il y en eût une par pur accident) avaient fort effrayé les bourgeois. Mais il eut fallu pour cela traduire les prévenus en Cour d'Assise et le jury les aurait probablement acquittés.

En correctionnelle la condamnation était certaine.

C'est devant cette juridiction funeste qu'ils comparurent sous l'inculpation ridicule d'être... membres de l'Association Internationale des Travailleurs ! Ce qui, du reste, était faux pour la plupart d'entre eux. Au cours de débats qui durèrent quinze jours, tous firent preuve d'une crânerie remarquable, faisant le procès de la société. Des professions de foi anarchistes telles que celles de

Martin, Bordat, Bernard, simples ouvriers, furent reproduites par toute la presse.

La déclaration suivante, rédigée par Kropotkine, fut lue devant le tribunal, au nom de tous les prévenus :

« Ce qu'est l'anarchie, ce que sont les anarchistes, nous allons le dire : Les anarchistes, messieurs, sont des citoyens qui, dans un siècle où l'on prêche partout la liberté des opinions, ont cru de leur devoir de se recommander de la liberté illimitée.

« Oui, messieurs, nous sommes de par le monde quelques milliers, quelques millions peut-être — car nous n'avons d'autre mérite que de dire tout haut ce que la foule pense tout bas — nous sommes quelques milliers de travailleurs qui revendiquons la liberté absolue, rien que la liberté, toute la liberté !

« Nous voulons la liberté, c'est-à-dire que nous réclamons pour tout être humain le droit et le moyen de faire tout ce qui lui plaît et de ne faire que ce qui lui plaît; de satisfaire intégralement tous ses besoins, sans autre limite que les impossibilités naturelles et les besoins de ses voisins, également respectables.

« Nous voulons la liberté et nous croyons son existence incompatible avec l'existence d'un pouvoir quelconque, quelles que soient son origine et sa forme, qu'il soit élu ou imposé, monarchique ou républicain, qu'il s'inspire du droit divin ou du droit populaire, de la Sainte Ampoule ou du suffrage universel.

« C'est que l'Histoire est là pour nous apprendre que, tous les gouvernements se ressemblent et se valent. Les meilleurs sont les pires. Plus de cynisme chez les uns, plus d'hypocrisie chez les autres ! Au fond, toujours les mêmes procédés, toujours la même intolérance. Il n'est pas jusqu'aux plus libéraux en apparence qui n'aient en réserve, sous la poussière des arsenaux législatifs, quelque bonne petite loi sur l'Internationale, à l'usage des oppositions gênantes.

« Le mal, en d'autres termes, aux yeux des anarchistes, ne réside pas dans telle forme de gouvernement plutôt que dans telle autre. Il est dans l'idée gouvernementale elle-même; il est dans le principe d'autorité.

« La substitution en un mot dans les rapports humains, du libre contact, perpétuellement révisable et résoluble, à la tutelle administrative et légale, à la discipline imposée; tel est notre idéal.

« Les anarchistes se proposent donc d'apprendre au peuple à se passer de gouvernement, comme il commence à apprendre à se passer de Dieu.

« Il apprendra également à se passer de propriétaires.

« Le pire des tyrans, en effet, ce n'est pas celui qui nous embastille, c'est celui qui nous affame; ce n'est pas celui qui nous prend au collet, c'est celui qui nous prend au ventre.

« Pas de liberté sans égalité ! Pas de liberté dans une société où le capital est monopolisé entre les mains d'une minorité qui va se réduisant tous les jours et où rien n'est également réparti, pas même

l'éducation publique payée cependant des deniers de tous.

« Nous croyons, nous, que le capital, patrimoine commun de l'humanité, puisqu'il est le fruit de la collaboration des générations passées et des générations contemporaines, doit être mis à la disposition de tous, de telle sorte que nul ne puisse en être exclu; que personne, en revanche, ne puisse en accaparer une part au détriment du reste.

« Nous voulons, en un mot, l'égalité; *l'égalité de fait*, comme corollaire ou plutôt comme condition primordiale de la liberté. *De chacun selon ses facultés, à chacun selon ses besoins;* voilà ce que nous voulons sincèrement, énergiquement, voilà ce qui sera, car il n'est point de prescription qui puisse prévaloir contre des revendications à la fois légitimes et nécessaires. Voilà pourquoi on veut nous vouer à toutes les flétrissures.

« Scélérats que nous sommes ! Nous réclamons le pain pour tous, la science pour tous, le travail pour tous; pour tous aussi l'indépendance et la justice. »

Il ne fait pas bon avoir de telles idées. Les cinquante prévenus furent condamnés à des peines de un à cinq ans de prison. Kropotkine et trois de ses camarades furent honorés du maximum.

Un magistrat et le procureur se virent décorés par le Gouvernement russe, avec l'autorisation du Gouvernement français, de la Croix de Sainte-Anne !

Le procès eut un grand retentissement et contri-

bua beaucoup à la propagation des idées anarchistes.

La plupart des journaux protestèrent contre cette parodie de justice.

Avant et pendant le procès, Louise Michel, chaque soir, assemblait le peuple en des conférences qui avaient un grand succès et passionnaient la foule.

Pendant les deux mois que Kropotkine passe à la prison de Lyon, avant son transfert à Clairvaux, il étudie minutieusement le régime de la prison et prend des notes nombreuses pour le futur livre qu'il écrira sur ce sujet.

Lorsque ce livre paraîtra, l'auteur démontrera que les prisons ne sont pas moralisatrices, mais que quiconque, d'une manière générale, y entre pour un délit de droit commun, en sort gangrené à jamais, malgré, bien souvent, de bonnes dispositions naturelles. Les exceptions à cette règle générale sont en nombre infime. Elle est totale pour les enfants. « Quiconque est mis en prison dans sa jeunesse, devient gibier de prison pour la vie. » Et il se demande : « Lequel des deux est le plus criminel, de cet enfant ou du juge qui condamne tous les ans des centaines d'enfants à cette destinée ? »

Il étudie longuement les répercussions qu'a la condamnation du chef de famille sur la famille elle-même, vouée à la misère et à l'opprobre général.

Au milieu de mars 1883, Kropotkine et vingt et un de ses camarades du procès de Lyon sont trans-

férés à la prison centrale de Clairvaux, où ils sont reçus par un directeur affable et prévenant (cela était dû certainement à la personnalité de Kropotkine) et où des facilités très grandes de travail intellectuel furent accordées à Kropotkine et à Emile Gautier; de nombreux savants anglais avaient adressé au Président de la République une pétition, qui avait été signée par Herbert Spencer, par Swinburne, par Victor Hugo, demandant la libération de Kropotkine. Ernest Renan lui offrit sa bibliothèque personnelle et même celle de l'Académie des Sciences fut mise à sa disposition.

La petite troupe, fraternellement unie, organise sa nouvelle existence.

Kropotkine donne à ses camarades, presque tous ouvriers et artisans, des leçons variées pour, profitant de ce séjour forcé, les aider à élever leur niveau culturel. Un curieux dessin nous le montre au tableau noir comme un maître d'école faisant la classe. Le chat, lui-même, assis sur son derrière, regarde attentivement cette scène nouvelle pour lui !

Cours de français, de physique, de géométrie, de géographie, de sciences naturelles, de cosmographie, etc..., sont enseignés aux camarades qui « piochent » avec ardeur.

Emile Gautier, dont les convictions ne devaient pas survivre à l'épreuve de cette longue détention, aide Kropotkine dans cet enseignement.

A leur sortie de prison, presque tous ces ouvriers parlaient une langue étrangère : anglais, allemand, italien ou espagnol (Kropotkine était polyglotte; il

connaissait aussi même les langues scandinaves). Quelques-uns en apprirent deux.

Il obtint du directeur de cultiver un petit jardin, une étroite plate-bande de quatre-vingts mètres carrès, le long du mur, où il fait la démonstration de ses théories sur la culture intensive « Nous obtînmes une quantité presque incroyable de laitues et de radis. »

A l'aide d'un manuel de l'excellente Encyclopédie Roret, les camarades apprennent aussi la reliure.

Malheureusement, la santé physique de Kropotkine n'est plus aussi robuste que par le passé; le climat de Clairvaux ne lui est pas favorable; il est atteint à la fois de la malaria et du scorbut, cette maladie des prisonniers, d'autant plus grave à cette époque qu'on en ignorait l'étiologie (la cause véritable étant un manque de vitamines C dans l'alimentation). Alors, sa compagne, abandonnant des études pour le doctorat ès-sciences commencées à Paris, vient s'installer à Clairvaux, obtient de le voir, d'abord une fois tous les deux mois, puis tous les jours, et de lui faire apporter la nourriture de l'auberge. Elle l'y attendit jusqu'à sa libération.

Kropotkine constate que les détenus sont traités d'une manière plus humaine qu'en Angleterre.

Dans ce pays, on les oblige à faire un travail dégradant, avilissant, comme par exemple faire tourner une roue à la façon d'un écureuil.

A Clairvaux, les détenus de droit commun travaillent dans des ateliers à une besogne utile et

reçoivent un salaire qui, bien que faible, leur permet d'acheter à la cantine de la prison de quoi améliorer leur ordinaire.

Cependant, s'il admet une légère supériorité du régime des prisons françaises sur les prisons anglaises, russes ou allemandes, Kropotkine, dans son livre sur les prisons, paru en Angleterre dès sa sortie de Clairvaux, en 1886, se prononce formellement pour la suppression des prisons. Il démontre, chiffres en mains, que la détention, loin d'amender l'individu, le corrompt complètement et que presque tous les condamnés de droit commun deviennent des récidivistes, pour des motifs généralement plus graves que ceux qui entraînèrent leur première condamnation.

Avec son don prodigieux d'observation, Kropotkine nous initie à la vie d'une prison, vie qui en apparence paraît être suspendue, mais qui, en réalité, est intense, les détenus s'ingéniant à trouver un moyen de tourner les défenses faites par le règlement et y réussissant toujours. La prison développe les défauts de l'individu; le manque d'affection et les brimades le rejettent dans la haine, tuent en lui toute velléité de s'amender. Les longues réflexions sur la structure de la société lui démontrent que les grands voleurs sont non seulement impunis, mais honorés, l'humanité lui apparaît avec une laideur qu'il n'avait jamais soupçonnée.

« Lombroso a fait beaucoup de bruit autour du *type du criminel* qu'il croit avoir découvert parmi

les pensionnaires des geôles. S'il avait observé avec la même attention, dit Kropotkine, les gens qui gravitent autour d'un tribunal : agents secrets, espions, avocats marrons, délateurs, attrape-nigauds, etc..., il serait probablement arrivé à cette conclusion que son *type du criminel* n'est pas confiné entre les murs des prisons et que sa répartition est beaucoup plus vaste. Je n'ai jamais vu une collection de visages d'une humanité plus ignoble et plus inférieure à la moyenne du type humain, que celle que je vis autour et à l'intérieur du Palais de Justice de Lyon, où ces gens rôdaient par douzaines. Je n'ai certainement rien rencontré de pareil dans l'enceinte de Clairvaux. Dickens et Cruikshank ont immortalisé quelques-uns de ces types; mais ils représentent tout un monde qui gravite autour des tribunaux et contamine tout ce qui se trouve autour de lui.

« Et cela est vrai de toutes les maisons centrales, comme celle de Clairvaux. Toute une atmosphère de menus vols, de petites escroqueries, d'espionnage et de corruption de tous genres se répand de tous côtés, pareille à une tache d'huile, autour de chaque prison. J'ai vu tout cela et si je savais déjà avant ma condamnation que le système actuel de répression est mauvais, j'avais appris en quittant Clairvaux, que ce système est non seulement mauvais et injuste, mais que c'est une pure folie de la part de la société d'entretenir à ses frais, inconsciemment ou dans une feinte ignorance de la réalité, ces « Universités du crime » et ces sentines de corruption, sous ce prétexte qu'elles lui sont

nécessaires pour refréner les instincts criminels de quelques hommes. »

Ainsi, les années coulèrent à la prison de Clairvaux dans l'affectueuse camaraderie de tous groupés autour de Kropotkine et dans l'atmosphère studieuse que celui-ci avait su créer. Le régime politique, adouci encore par la compréhension d'un directeur intelligent, était parfaitement supportable.

Kropotkine ne manquera, de même qu'il le fit sur d'autres sujets, de penser que les institutions françaises sont supérieures à la plupart de celles d'autres pays.

Pour un homme qui a connu la prison Pierre-et-Paul à Pétersbourg, cela, il est vrai, peut paraître une villégiature.

Cependant l'on doit tenir compte que la personnalité du principal condamné n'était pas étrangère à cette mansuétude.

On doit dire aussi que la condamnation des accusés au procès de Lyon avait soulevé une vague de protestations dans le pays. Un si grand nombre d'années de prison distribué par des juges aussi serviles était propre à révolter les consciences.

Quelques jours après l'énoncé du verdict, une proposition d'aministie déposée à la Chambre des Députés avait recueilli une centaine de voix.

L'année suivante, elle fut reprise et le nombre de voix devint plus important. Plus important encore l'année suivante.

Si bien qu'en 1885, alors que la plupart des camarades ayant été élargis, leur peine étant terminée,

les autres (sauf quatre dont Kropotkine) furent remis en liberté par décret présidentiel.

Les quatre autres, devant les campagnes de presse de plus en plus pressantes, furent définitivement amnistiés en 1886, ainsi que Louise Michel et Pouget, détenus depuis trois ans pour la manifestation des chômeurs aux Invalides.

Kropotkine passe quelques semaines à Paris chez Elie Reclus. Il assiste aux conférences quotidiennes que Louise Michel, aussitôt libérée, avait reprises et qui se font dans un enthousiasme indescriptible (1).

De là, Kropotkine revient à Londres où, à part ses nombreux voyages, il résidera pendant trente et un ans jusqu'à son départ pour la Russie au printemps de 1917...

Il s'installe dans un petit cottage à Harrow, fabrique lui-même ses meubles et, dans le jardin qui fait sa joie, se livre à la culture potagère, étudiant toujours la culture intensive, car il veut contrôler la justesse des affirmations qu'il a émises à son sujet.

Il ne manque pas, pour cela, d'avoir de nombreuses conversations avec les maraîchers. Lors de son passage à Paris, il avait vu ceux de la banlieue et étudié leurs modes de travail.

Pour vivre, il reprend sa collaboration au *Newcastle Chronicle*, au *Times*, au *Nineteenth Century* où ses études scientifiques si consciencieuses sont extrêmement prisées. Plus tard, ces journaux pu-

---

(1) Voir : *La vie ardente et intrépide de Louise Michel*,

blieront des articles de leur illustre collaborateur, expliquant les idées anarchistes, non seulement parfaitement compatibles avec la science véritable, mais seules vraiment compatibles avec elle, sans subterfuges et sans hypocrisie.

Sa collaboration à *La Révolte*, qui a remplacé *Le Révolté*, depuis l'interdiction de ce dernier et dont la publication est assurée à Paris par le cordonnier Jean Grave, est régulière.

A l'automne de 1886, il fonde, avec quelques amis anglais, le journal anarchiste *Freedom* (Liberté), qui existe toujours à l'heure où nous écrivons ces lignes et mène le bon combat après diverses vicissitudes. A cette époque Kropotkine est frappé par un affreux malheur.

Son frère Alexandre, qu'il chérissait tant et qui pour son franc-parler et pour avoir correspondu avec Lavrov avait été exilé en Sibérie, vient de se suicider à Tomsk.

Une partie importante de la correspondance échangée entre Alexandre et Pierre a été éditée à Moscou, après la mort de ce dernier.

Ces lettres sont superbes et forcent l'admiration. Elles montrent les nobles pensées qui animaient leurs auteurs et les problèmes supérieurs qui les préoccupaient.

Tout au long de ces lettres également on sent l'amour profond qui unissait les deux frères.



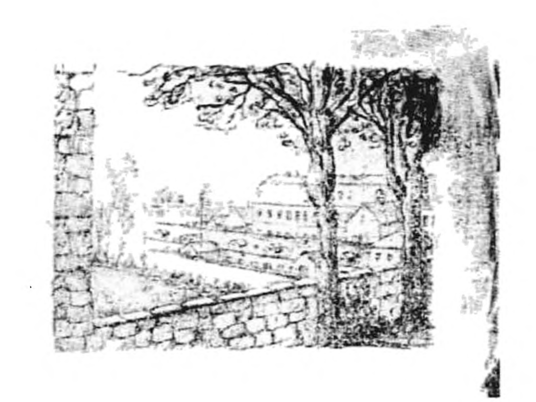
Dessin de Kropotkine le représentant faisant des exercices physiques dans sa cellule de Pierre-et-Paul.

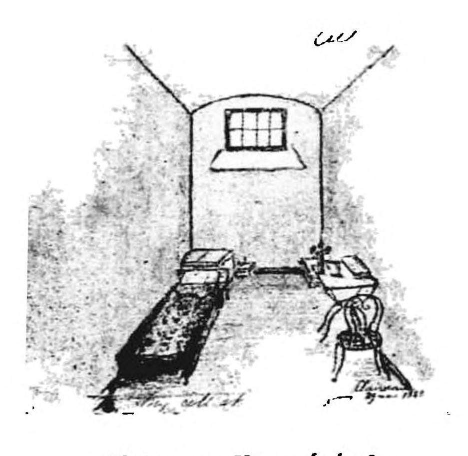




La cellule du dépôt de la prison Pierre-et-Paul où fut incarcéré Kropotkine.

Paul Robin.





Clairvaux. Vue générale.
La cellule de Kropotkine à Clairvaux.

Louise Michel.

LA VIE EN ANGLETERRE. L'ŒUVRE ET L'ACTION DU SAVANT ET DE L'ANARCHISTE. LES VOYAGES. LA RENOMMEE UNIVERSELLE.

Sur le bateau qui l'emporte en Angleterre, après son évasion de la forteresse Pierre-et-Paul, Kropotkine fait la connaissance d'un professeur norvégien avec lequel il converse en allemand. Il lui fait savoir qu'autrefois il a étudié la langue suédoise et voudrait parler en cette langue pour voir jusqu'à quel point il la possède.

Il parle alors en ce qu'il croit être du suédois.

— Mais vous parlez norvégien, s'exclame le professeur.

Croyant apprendre le suédois, Kropotkine avait appris le norvégien, langue fort différente.

Le professeur donne à Pierre un journal de

Christiania contenant le rapport de l'expédition norvégienne, qui venait de rentrer après avoir étudié les grands fonds de l'Océan Atlantique Nord.

Aussitôt arrivé à Edimbourg, Kropotkine écrit un article sur ces explorations et l'envoie à la grande revue *Nature,* qu'avec son frère Alexandre il lisait régulièrement à Pétersbourg.

Il écrit également quelques articles sur les explorations géographiques des Russes en Asie centrale, auxquelles l'Angleterre s'intéressait fort, et les envoie au *Times.* Cependant, il faut vivre et l'argent de Kropotkine s'épuisant rapidement, il part pour Londres dans l'espoir d'y trouver une occupation régulière qui lui assurera l'existence.

Le journal *En Avant,* de Lavrov, étant étroitement surveillé par des espions et Kropotkine espérant alors retourner en Russie, il décide de ne pas aller voir le vieux révolutionnaire et va offrir ses services à la Revue *Nature,* où il reçoit un cordial accueil du sous-directeur, J. Scott Keltie.

— Venez tous les lundis, monsieur Levachov, vous parcourrez les revues et, si vous trouvez un article qui vous paraisse intéressant, écrivez un compte rendu.

Avec des difficultés inouïes pour Kropotkine qui connaît imparfaitement l'anglais et doit écrire trois ou quatre fois ses articles après de multiples corrections, sa collaboration à *Nature* et au *Times* commence.

On le paye régulièrement tous les jeudis. Toutefois, il y a des semaines où il n'a aucune nouvelle intéressante, où aucune relation de l'explorateur

Prjevalski n'est parvenue. Comme Kropotkine n'est pas un homme à écrire des choses quelconques, pour le seul but de gagner de quoi vivre, ces semaines-là sont pour lui sans salaire.

« Ces semaines-là, je me contentais de boire du thé et de manger du pain. »

Un jour, Mr. Keltie lui donne quelques livres russes et le prie d'en faire un compte rendu pour *Nature*.

Stupéfaction de Kropotkine et grand embarras pour lui ! Ces livres sont ses propres ouvrages sur la période glaciaire et l'orographie de l'Asie.

Perplexe, il rentre chez lui pour réfléchir.

« Que vais-je faire ? me demandais-je. Je ne puis pas en faire l'éloge, puisqu'ils sont de moi; je ne puis pas non plus être sévère envers l'auteur, puisque je partage les vues qu'il exprime dans ces livres.

« Je décidais de les rapporter le lendemain et d'expliquer à Mr. Keltie que je m'étais introduit chez lui sous le nom de Levachov, mais que j'étais, en réalité, l'auteur de ces livres et que je ne pouvais en faire la critique. »

M. Keltie fut stupéfait, mais enchanté.

Il connaissait la fameuse histoire du prince Kropotkine, dont tous les journaux avaient raconté la sensationnelle évasion.

A partir de ce jour commença entre les deux hommes une amitié qui devait durer toujours.

Cependant, la jeunesse et le besoin d'action de Kropotkine se faisaient mal à cette vie de savant austère.

Son besoin d'action lui faisait désirer ardemment d'aller retrouver ses camarades de la Fédération Jurassienne. Au début de 1877, il réalise ce désir. Le voici en Suisse, où Elisée Reclus lui offre une collaboration à sa monumentale *Géographie Universelle.*

Il jouera, jusqu'en 1880, le rôle important que l'on a vu par ailleurs au sein de l'Internationale anarchiste. C'est ensuite la fondation du *Révolté,* le procès de Lyon, les trois ans à Clairvaux, *La Révolte.*

En 1886, Kropotkine se fixe définitivement en Angleterre, où il avait déjà fait, nous l'avons vu, plusieurs séjours, notamment après sa fuite lors du Congrès de Gand et durant les années 1881 et 1882 après son expulsion de Suisse. Il avait assisté à un Congrès révolutionnaire international vers la fin de 1881, à Londres.

En octobre 1886, il fonde le journal *Freedom,* tout en continuant sa collaboration régulière à *La Révolte,* dont la publication est assurée par Jean Grave.

A Harrow, où il demeura six ans, puis à Bromley, à Kent et enfin à Brighton, où il se fixe définitivement, Kropotkine travailla avec un acharnement rarement égalé.

Le « British Museum » où il entassa les notes et les résumés, fut le domaine de ses fouilles dans des ouvrages poussiéreux et rarement consultés.

Ses articles d'une documentation extraordinaire lui obtinrent bientôt une réputation mondiale.

Ses brochures de propagande, véritables chefs-

d'œuvre, ont été traduites et éditées dans toutes les langues de la terre.

Il n'en délaissait pas l'action pour cela : ses conférences étaient nombreuses, si le public était souvent restreint. Un thème qui lui était cher, c'était *la Commune.* Il aimait s'en entretenir avec Louise Michel qui, pendant son exil de 1890 à 1895 et au cours de ses autres séjours à Londres, venait souvent travailler à la table même du savant, lui demandant des conseils, des précisions sur des problèmes complexes.

La bonne Louise était émerveillée et écrasée du savoir de son ami.

En revanche, lorsqu'elle lui contait des traits de sa vie et de son action, les larmes venaient aux yeux de Kropotkine devant la pureté et la grandeur d'âme de son amie.

« Il était, dit celle-ci, respecté à Londres à l'égal d'un dieu. »

La moindre infortune lui tirait des pleurs. Il était la bonté même et des gens qui ne partageaient pas cependant ses idées étaient obligés de s'incliner devant cet apôtre de l'humanité.

Sa phobie était celle des espions. (Il dit dans ses Mémoires : « J'en ai rencontré ma bonne part. ») Il l'eût toujours. Il avait un flair spécial pour les déceler, quelquefois sans preuve, ce qui était gênant. Une histoire de ce genre est restée célèbre : A une conférence qu'il donnait à Londres, de nombreuses personnes avaient posé des questions; parmi elles se trouvait un certain Yano-

viski. Kropotkine répondit à tous, sauf à ce dernier, puis quitta la salle.

— Pourquoi partez-vous ? lui demanda-t-on.

— Je ne peux rester sous le même toit qu'un espion.

Dix ans plus tard celui-ci était démasqué comme tel.

Souvent Kropotkine recevait des lettres de provocateurs suggérant des actions délicates, sollicitant des entrevues ou des rendez-vous. Il décelait immédiatement de quels personnages elles émanaient; il notait alors en marge : « Police internationale » et les classait dans un dossier. Il raconte dans ses mémoires de nombreuses histoires d'espions. L'une des plus amusantes est celle où l'on en voit un s'informer, auprès de la logeuse de Sophie, à Clairvaux, alors que Kropotkine était emprisonné, de leur fils dont il précisait même l'âge : six ans.

Cela ne manqua pas d'intriguer fortement Sophie et Pierre qui, en réfléchissant, eurent la clé de l'énigme :

Alors que Kropotkine était à la prison de Lyon, Sophie lui avait écrit de Suisse que « le gamin » (*Le Révolté*) se portait bien pour son cinquième anniversaire.

Cela leur démontra que leurs lettres non seulement étaient lues par l'administration de la prison, mais encore communiquées à l'ambassade russe.

Ces incidents et les conférences à part, ainsi que

les voyages, la vie de Kropotkine est celle de l'homme de cabinet travaillant sans relâche.

Pour vivre, il a sa collaboration au *Times*, au *Newcastle Chronicle*, au *Nineteenth Century*, à la revue *Nature*.

Ses études sont très prisées et sa renommée est bientôt telle qu'il peut, avec ses études scientifiques et historiques publier des articles purement anarchistes dans ces journaux bourgeois.

L'anarchie, sous la plume de Kropotkine, n'est plus une doctrine purement négative comme la plupart des profanes se l'imaginent. Elle devient, au contraire, une doctrine claire et éminemment constructive.

Ceux qui veulent connaître l'homme et discuter avec lui sont généralement conquis.

La bonté est son trait dominant. Si sa foi est profonde, il n'y a nul sectarisme en lui. Son érudition étonne toujours, ainsi que sa simplicité. Si la malice pétille derrière ses lunettes, il reste l'obligeance même et, bien que souvent des bavards ou des « raseurs » l'ennuient, il n'en laisse rien paraître.

L'hospitalité est large, ouverte, avenante. Quand on a connu Kropotkine, on l'aime ou on le respecte.

Il lit consciencieusement les livres qu'il reçoit, contrôle minutieusement ce qu'il écrit : une date, un nom, un fait. Il rature, il condense, s'inquiète de la forme, jamais satisfait de son labeur.

Sa capacité de travail et la rapidité du fonctionnement de son cerveau furent énormes, dit Nettlau.

Il le fallait pour pouvoir écrire sur des sujets aussi variés, mais toujours supérieurs, traduire des ouvrages de science, converser avec d'innombrables visiteurs, préparer ses conférences, lire des montagnes de revues, journaux, brochures ou livres.

Nous ne pouvons tenter d'analyser son œuvre entière. Ce sera, nous en sommes certains, le travail d'écrivains futurs qui, sachant allier la patience et l'enthousiasme, y trouveront la matière d'une biographie monumentale.

Disons seulement, pour en donner une idée, qu'en 1922, Nicolas Lebedeff et le professeur Alexandre Borovoï, voulant dresser un recueil des titres de livres, brochures, articles principaux ou longues études sociologiques, scientifiques, historiques, naturalistes, etc..., établirent un catalogue qui, bien qu'incomplet, ne comptait pas moins de 48 pages de 44 lignes.

Kropotkine exerça une influence énorme sur le poète anglais William Morris, l'auteur de *Nouvelles de nulle part, Pourquoi je suis devenu communiste* (1), *Comment nous vivons et comment nous pourrions vivre !*

William Morris, riche, finança le fameux journal anarchiste *Commonwealth* et créa l'usine modèle de Merton-Abbey. C'est une des figures les plus curieuses de cette époque : architecte, peintre, musicien, imprimeur, conférencier, journaliste,

---

(1) Il s'agit, évidemment, de communisme libertaire. Le mot communisme a été usurpé par un parti politique où l'on trouve de tout, sauf de vrais communistes.

dessinateur, fabricant de tapisserie, sociologue, artiste, propagandiste, il fut tout cela avec un grand talent. Chansonnier, ses chansons disent ses rêves : *Pas de maître, La voix du Travail, Tous pour la cause, Le jour vient, Le Premier Mai, etc.* On le classe comme l'un des cinq ou six plus grands poètes dont s'honore l'Angleterre du XIXe siècle. Ses livres, *Le Paradis perdu, Le Jour vient, Les Signes de changement* et *Sigurd* eurent aussi un grand retentissement.

Ce n'était pas une mince conquête pour Kropotkine que d'avoir fait celle de l'ancien brillant élève de l'Université d'Oxford.

En 1886, la chaire de géographie de la célèbre Université de Cambridge est offerte à Kropotkine.

L'Angleterre serait très désireuse de s'attacher le savant. Malheureusement l'anarchiste est gênant. Aussi l'offre est faite sous la condition que Kropotkine renoncera à la propagation des idées anarchistes.

C'était mal connaître l'homme, qui fait la seule réponse compatible avec sa dignité la chaire de Cambridge est refusée.

L'année suivante, Kropotkine assiste au Congrès scientifique de Toronto, où il présente son rapport sur les périodes glaciaires. Le congrès terminé, il parcourt le Canada en mission géologique jusqu'au Pacifique.

Le *Nineteenth Century* publie longuement le résultat de ses observations au cours de ce long voyage.

Dans celles-ci, il compare le Canada à la Sibé-

rie Occidentale et exprime la pensée que le Canada conviendrait mieux pour l'émigration russe que les Etats-Unis.

A la suite de cette publication, Tolstoï, qui cherche un endroit propice pour l'émigration des Doukhobors, persécutés pour leurs idées religieuses et surtout pour leur pacifisme, se renseigne longuement auprès de Kropotkine. Tous deux entreprirent les démarches et les Doukhobors essaimèrent au Canada, aux Etats-Unis et même en Amérique du Sud. Leurs tourments, quoique moins cruels, ne cessèrent pas pour cela.

Il est difficile de vivre lorsqu'on n'est pas conformiste et que l'on refuse d'être soldat et de tuer.

Kropotkine profita de sa délégation à Toronto pour visiter les Etats-Unis, où il comptait de nombreux amis et où le mouvement anarchiste naissant se développait assez heureusement.

Il était désireux aussi d'étudier l'évolution industrielle et sociale des Etats-Unis, qui avançait à une vitesse vertigineuse dans ce conglomérat réunissant toutes les races de la terre. Précédé de sa renommée, il dût accepter certaines invitations de sociétés scientifiques, répondre à des interviews, etc...

Invité par l'Institut Carnegie, dans le Palaïs de Carnegie, de la 5e Avenue, à New-York, Kropotkine décline l'invitation; motif : « Mon ami, Alexandre Berkmann, a été condamné à vingt-deux ans de prison, dans l'état de Pensylvanie, où un acte semblable à celui qu'il a commis ne peut être puni que de sept ans de prison. Je ne peux

accepter l'hospitalité d'un homme (Carnegie) qui, en approuvant cette condamnation, faite au mépris de la loi en vigueur, a, en quelque sorte, aidé à la condamnation de mon ami. »

C'est que Kropotkine n'était pas de ces communistes qui, ayant atteint d'une manière quelconque une certaine renommée, s'imaginent naïvement, dans leur présomption stupide, être sortis, comme on dit proverbialement, de la cuisse de Jupiter.

De nos jours, cette vanité s'est développée à l'extrême et la moindre élection est prétexte à une inondation d'affiches qui couvrent tous les murs, reproduisant les portraits plus ou moins avantageux de ces imbéciles prétentieux, dont le monde oublie jusqu'au nom, en moins de trois mois, lorsqu'ils disparaissent de la scène, où ils jouaient le rôle de figurants.

Et que dire du niveau culturel des grandes foules admirant pour la millième fois dans leur journal favori, le faciès de ces sinistres farceurs parvenus, ou transportant leurs « gueules » sur les pancartes des manifestations si ce n'est : ce niveau culturel est tombé bien bas, pour faire place à l'idolâtrie.

Kropotkine, bien qu'admiré par la société bourgeoise et scientifique, qui lui aurait décerné les plus grands honneurs si elle avait pu l'accaparer, n'oublia jamais qu'il était avant tout anarchiste.

Cela devait lui valoir maintes aventures dont, pour y avoir affirmé ses convictions, un souvenir un peu pénible lui restait. C'est pourquoi, autant que faire se pouvait, il refusait sous un prétexte

quelconque les invitations aux manifestations officielles où sa présence, pourtant, eût été, à divers titres, normale.

Donnons encore ceci pour illustrer son état d'âme :

En 1901, à Chicago, miss Potters Palmers, dame de réputation considérable, décide, avec diverses femmes du monde, de profiter de la présence de Kropotkine en cette ville pour donner une grande réception organisée en son honneur.

Or, le jour choisi (11 novembre) était précisément celui où les militants anarchistes et syndicalistes devaient commémorer les martyrs de Chicago assassinés par le capitalisme américain (yankee) (1).

Poliment, Kropotkine déclina l'invitation.

— Quel dommage, dit miss Palmers, nous qui étions si heureuses de fêter un prince !

— Les princes ne manquent pas, dit Kropotkine excédé de tant de snobisme, je crois que vous pouvez facilement avoir votre prince. Quant à moi, j'irai honorer Parsons et ses amis suppliciés.

On a fait passer en proverbe le vers célèbre : « L'homme absurde est celui qui ne change

---

(1) On sait que le 11 novembre 1887, les anarchistes Parsons, Spies, Lingg, Engel, Fischer, des ouvriers de Chicago, furent pendus (Lingg se suicida quelques instants avant l'exécution).

La police ayant tiré, le 1er mai 1886, au cours d'une manifestation où les ouvriers réclamaient la loi de huit heures, et fait de nombreuses victimes, ils avaient organisé une réunion de protestation, qui réunit vingt-cinq mille travailleurs.

Au cours de cette réunion, une bombe explosa, faisant sept morts parmi les gendarmes qui chargeaient la foule. Tenus pour responsables, Parsons, Spies, Lingg, Engel, Fischer furent, après des débats dramatiques, condamnés à mort. C'est depuis cette exécution que la classe ouvrière mondiale fait chaque année la grève du 1er mai.

Revendicatrice autrefois, la grève du 1er mai n'est plus, depuis

jamais. » Dans tous les partis, il y a des hommes qui, pour certaines raisons, changent d'idéal ou deviennent plus simplement des renégats. Ces derniers sont particulièrement nombreux dans les partis politiques, où l'on accède aux « honneurs » et aux prébendes.

Au cours de sa vie, Kropotkine voit un certain nombre de ceux qui disaient partager ses idées se faire les défenseurs d'une cause différente. Il ne les accable pas d'injures, comme cela se fait si couramment, mais, malgré sa bonté et sa douleur de se séparer d'amis qu'il aimait, il rompt définitivement avec eux :

« Adieu Brousse, adieu Merlino (1), adieu Barrucand, adieu Costa, faites ce que vous voulez, nous continuons notre action et le jour de la bataille nous serons dans deux camps opposés. Nous portons fièrement le beau drapeau rouge. » (1897)

Le drapeau rouge est son emblème. Il s'en explique dans une lettre à Marie Goldsmith.

Pour lui le drapeau noir symbolise la misère. C'est dans cet esprit que le portaient les canuts de Lyon ou Louise Michel aux Invalides. Il faut un drapeau d'espérance. Le rouge est celui-ci. Au surplus, le drapeau noir n'a une signification que pour les anarchistes et le peuple français. Le dra-

---

la « libération », sous l'influence des staliniens, qu'un cortège grotesque et carnavalesque.

Ajoutons que le procès des martyrs, révisé en 1893, conclut à leur complète innocence et qu'ils furent réhabilités; Fielden, Neebe et Schwab, condamnés à la prison, furent aussitôt remis en liberté.

(1) Notons que Merlino se ressaisit par la suite et que nos camarades italiens le revendiquent.

peau rouge, au contraire, est connu des révolutionnaires du monde entier et est susceptible de les rallier tous. Il est probable qu'aujourd'hui Kropotkine se rangerait derrière les drapeaux noirs ou noirs et rouges, qui portèrent l'espoir d'émancipation en Espagne, alors que trop de parvenus, bénéficiaires des privilèges de la classe bourgeoise, bien qu'ils s'intitulent marxistes, brandissent le drapeau rouge, qu'ils ont souillé, ne serait-ce qu'en le revendiquant.

C'est derrière le drapeau rouge que les Noske ou les Staline ont fusillé le peuple. Les révolutionnaires n'ont donc plus rien à faire derrière cet emblème, du moins tant que ceux qui l'ont rougi du sang du peuple se réclameront de lui et n'auront pas été chassés du sein de la grande famille révolutionnaire.

« En 1906, écrit le célèbre critique danois, Georges Brandès, les Danois de Londres désiraient mon arrivée en Angleterre, pour leur faire un discours à la fête annuelle de notre Constitution, et ils me prièrent de leur indiquer quelques amis dont la présence à cette occasion me serait agréable. Je ne nommai qu'un seul ami.

« Puisque Kropotkine comprenait tout (même un peu les langues scandinaves) je le fis inviter au banquet. Il envoya au comité un refus poli, motivé par un prétexte quelconque. Comme je lui en demandais la vraie raison, il me répondit :

« Je ne puis venir. Sans doute on portera les toasts du roi du Danemark et du roi d'Angleterre. D'après mes convictions, je ne pourrais pas me

lever et je scandaliserais l'assemblée. Il y a un mois, on m'avait invité à un banquet de la Société Géographique de Londres. Le *chairman* dit : « The King ! » Tout le monde se leva; moi seul restai assis. C'était pénible. Et je fus confondu quand immédiatement après, le même *chairman* cria : « Vive le prince Kropotkine ! » et tout le monde sans exception se leva. »

Les membres de la Société Géographique étaient des hommes d'esprit et de cœur. Ils ont donné l'exemple.

Dans la bonne société, n'importe où sur cette terre, on n'a besoin que de dire : Pierre Kropotkine ! et sans égards aux convictions politiques ni sociales, tout le monde se lève ému.

Kropotkine, comme de nombreux savants, était, dans sa simplicité et son absence de calcul, d'une naïveté souvent charmante et désarmante.

Lorsque de vrais amis venaient le voir, il insistait pour qu'ils restent à déjeuner ou à dîner et, si l'offre était acceptée, tout joyeux et se frottant les mains, il criait de son bureau à sa femme : « Sophie, nos amis restent à dîner avec nous, tu ajouteras de l'eau dans la soupe ! »

Cette addition d'eau dans la soupe, pour les invités, faisait rire aux larmes les amis lorsqu'ils parlaient entre eux des petits travers dus à sa distraction. Le cœur y était. N'était-ce pas le principal ?

Les considérations d'argent importaient peu à Kropotkine. Il avait. semble-t-il, fait siennes les audaces de Herzig et de Dumartheray, du temps

de la Fédération Jurassienne, et qui avaient si bien réussi pour *Le Révolté.*

Lors d'une visite à Londres, en 1907, Emma Goldmann lui fit savoir qu'un chef du parti social-démocrate allemand (Bébel, probablement) venait de recevoir un important héritage pour le Parti. Il était question d'une très forte somme. Emma ajouta, avec une certaine amertume :

— Personne ne teste pour nous, hélas !

— Il est très bien que cela n'arrive pas, répondit Kropotkine, nous sommes sûrs, au moins, que personne chez nous ne professe nos idées pour des raisons d'argent.

On peut lire dans les *Souvenirs et aventures de ma vie,* de Louise Michel (Fayart, 1906) :

« Je voyais quelquefois le prince Kropotkine, qui habitait une petite villa dans un des faubourg nord de Londres.

« Chacun connaît la belle figure de ce grand révolutionnaire russe, qui paya si souvent de sa personne et de sa liberté ses chères convictions. »

« Généralement, il se rendait l'après-midi au British Museum, et rentrait chez lui vers sept heures.

« Un soir qu'il était allé chez un de ses amis, il fut attaqué dans Caledonian road par deux malfaiteurs qui lui demandèrent la bourse ou la vie.

« — Ma bourse... je n'en ai pas, répondit Kropotkine, quant à ma vie, prenez-la, j'en ai fait le sacrifice depuis longtemps.

« Intimidés, les apaches londoniens lâchèrent leur proie, étonnés par tant de courage.

« — Comment t'appelles-tu ? demandèrent-ils.

« — Je me nomme Kropotkine.

« A ces mots les deux malandrins se jetèrent aux pieds de celui qu'ils voulaient assassiner quelques instants auparavant et lui demandèrent pardon.

« Kropotkine les releva et leur dit :

« — Tâchez, mes amis, d'employer mieux votre courage à l'avenir. Ce n'est pas à l'individu qu'il faut s'attaquer mais au système.

« Puis il s'en alla, très calme, laissant les deux misérables interloqués.

« On raconte encore une anecdote fort curieuse sur ce prince devenu un ami du peuple.

« Dans les premiers temps qu'il était à Londres, un haut personnage anglais, dont je tairai le nom, l'invita à dîner.

« Kropotkine déclina l'invitation en ces termes :

« — Depuis bien des années je ne vis plus dans le voisinage des grands et je dois avoir pris des façons tellement plébéiennes que vos laquais ne manqueraient pas de se rire de moi.

« Kropotkine prenait part à toutes les manifestations qui se produisaient en Angleterre et parlait dans presque toutes les réunions importantes. A la tribune, cet homme d'apparence si simple, à l'air timide, faisait preuve d'une fougue et d'une vigueur extraordinaires.

« Je l'ai vu souvent visiter les quartiers pauvres et encourager ceux que la misère avait quelque peu déprimés.

« Lui seul savait parler à ceux qui souffraient.

« On l'avait surnommé le « Bon génie ».

« Inutile de dire qu'il recevait avec une égale affabilité tous les réfugiés qui se présentaient chez lui.

« Je ne puis résister au désir de conter une aventure qui lui arriva lorsque j'étais à Londres.

« La police française lui avait dépêché un de ses plus fins limiers dans le but de savoir quels étaient les projets du grand révolutionnaire.

« Le bruit avait couru qu'il se préparait à rentrer en France incognito. C'était stupide et je ne sais quel était celui qui avait bien pu colporter cette nouvelle.

« Toujours est-il qu'un matin un policier se présenta chez Kropotkine avec l'aplomb qui caractérise ces tristes individus et demanda à parler à l'apôtre de l'anarchie.

« Kropotkine le reçut presque aussitôt.

« Dès qu'il fut en présence du grand apôtre de l'anarchie, le mouchard perdit de son assurance.

« — Que désirez-vous ? lui demanda Kropotkine.

« — Mon cher maître...

« — Je ne suis pas votre maître... Votre maître est, si je ne me trompe, le Préfet de Police.

« — Mais...

« — Il n'y a pas de mais... Je sais ce que je dis...

Vous venez chez moi pour m'espionner. Je vais répondre à vos questions, car je n'ai aucune raison pour me cacher.

« Le policier était abasourdi.

« Il bredouilla, s'excusa et sortit.

« On n'en entendit plus jamais parler.

« Il est probable qu'il quitta Londres le jour même. »



On sait que les socialistes révolutionnaires russes, pendant un temps assez long, pratiquèrent l'expropriation, attaquant les banques ou les administrations pour se procurer les sommes qui étaient nécessaires à leur action. A un petit congrès d'anarchistes russes, tenu à Londres en 1904, certains proposèrent de reprendre ces méthodes. La plupart des partis russes, y compris les anarchistes, admettaient cette tactique. Kropotkine se prononça énergiquement contre. Il craignait et le faisait remarquer avec force l'abaissement de la morale que ces procédés ne manqueraient pas d'apporter dans les milieux révolutionnaires et anarchistes: il craignait de voir des vies précieuses de jeunes gens qui seraient, ainsi, sacrifiées à l'argent; il montrait surtout la contradiction entre cette tactique et le grand principe du travail, seule base de la vie sociale.

« Notre propagande n'a pas besoin de cet argent. Nos journaux doivent être soutenus par leurs lecteurs, par les ouvriers, par ceux qui sympathi-

sent avec nous; nous n'avons que faire de l'argent des bourgeois, qu'il soit donné ou volé. »

Et il adjurait la jeunesse de ne pas s'engager dans cette voie dangereuse.

Malgré ces adjurations, beaucoup employèrent ce moyen et beaucoup aussi tombèrent entre les mains de la police et de la justice. Jamais Kropotkine, dans ce cas, ne se livra à aucune polémique. Ne jamais attaquer ceux qu'on persécute était sa règle de conduite.

Aujourd'hui, les marxistes des différentes formations n'ont pas besoin d'héritage ou d'expropriation. Les prébendes, les enveloppes ministérielles ou les fonds secrets ou les tripotages de toutes sortes leur assurent des centaines de millions annuels comme budget. C'est du marxisme alimentaire !

Il aimait passionnément les enfants et était aimé d'eux. Lors de ses promenades quotidiennes, il était rare qu'il ne soit pas entouré de nombre d'entre eux. Il conversait gaiement, donnait des conseils, jouait même, à leur grande joie.

Au cours d'un voyage à Londres, dit Yanowski, qui fut pendant plus de vingt ans directeur du quotidien anarchiste de langue juive de New-York, *l'Arbeiter Stimme*, j'attendais Kropotkine qui était sorti. Je le vis arriver entouré d'un grand nombre d'enfants qui s'adressaient à lui comme on s'adresse à un père.

Révolutionnaire, il n'aimait pas, cependant, les phrases révolutionnaires démagogiques.

A ceux qui en faisaient, il avait coutume de dire : « Vous voulez des histoires de héros, très bien, je n'ai pas besoin d'aller chercher bien loin. Je vais vous parler de Carlo Cafiero, de James Guillaume, de Malatesta, d'Adhémar Schwitzguébel, d'Elisée Reclus. Ceux-là sont des héros authentiques. »

Il faisait des recherches incroyables et méticuleuses dans les doctrines contraires et si un jour on lui opposait un argument sérieux ou paraissant l'être, loin de se dérober à la discussion, il n'avait de cesse de rechercher et trouver les preuves qui étayaient son raisonnement.

Un jour qu'il faisait une conférence sur l'Entr'aide chez les animaux, un contradicteur lui demanda s'il croyait que l'entr'aide était pratiquée chez toutes les espèces animales.

Kropotkine répondit qu'il le croyait, en effet, lorsque celles-ci étaient à l'état naturel.

— Alors, rétorqua son adversaire, montrez-moi, hors la famille, l'entr'aide pratiquée chez les tigres, qui cependant vivent à l'état naturel.

L'argument (qui, en vérité, ne valait rien) paraissait puissant et Kropotkine dut convenir qu'il ne pouvait, pour l'instant, fournir la réponse demandée, mais il était persuadé qu'il la trouverait, tant il était convaincu que sa thèse était exacte totalement.

Pendant des semaines, il fouilla le « British Museum » où, tout en accumulant les notes pour son ouvrage, il trouva enfin la « preuve » qu'autrefois, avant d'être chassés par l'homme, les tigres

vivaient en bandes. Ce fut pour lui une victoire et, quand il en remportait une de cette sorte, il était transfiguré de bonheur (1).

A l'époque où les attentats anarchistes furent si nombreux et eurent un si grand retentissement, Kropotkine prit résolument parti pour les anarchistes terroristes.

De nombreux penseurs bourgeois firent de même du reste. Les exactions commises contre les anarchistes, leur mise hors la loi, pour tout dire, justifiaient cette position comme elles justifiaient la défense par le terrorisme de ceux qui propageaient l'ultime doctrine de bonté et de raison, mais aussi la seule doctrine qui fût vraiment révolutionnaire et menaçât les privilégiés.

Cependant, si le terrorisme se justifie par ses résultats, il a aussi ses inconvénients.

Le principal consiste, pour peu que cela dure, à fatiguer les foules, d'abord, et, ensuite, à leur faire haïr ceux qui, en sacrifiant toujours leur propre vie, mettent ce moyen en pratique. Des victimes innocentes sont fatalement immolées et la classe dirigeante sait tirer de ces sacrifices, par des détails émouvants et longuement commentés, des effets qui font vibrer la corde sensible des honnêtes gens.

C'est dans ce sens que certains théoriciens anarchistes désapprouvèrent, dans une certaine mesure, la pratique exagérée du terrorisme (mais où commence l'exagération ?).

---

(1) Nous rapportons sans commentaire cette anecdote que nous avons trouvée dans l'ouvrage, en russe de Nicolas Lebedeff sur Pierre Kropotkine.

Lorsque Alexandre Berkmann commit son attentat sur l'industriel Frick, qu'il blessa grièvement à la suite de l'attitude inhumaine que celui-ci avait eue pendant la grève de ses ouvriers, John Most, dans son journal *Freiheit*, publié aux Etats-Unis, sans désapprouver totalement l'acte, le qualifia d'acte d'un enfant terrible.

Après les attentats de Vaillant, d'Emile Henry, de Ravachol, etc..., d'autres furent gagnés à cette position.

Quelque temps après que Santiago Salvador et French eurent lancé leurs deux bombes au Liceo de Madrid, le 7 novembre 1893, attentat qui fit de nombreuses victimes, Yanovski, le directeur de la *Freie Arbeiter Stimme,* au cours d'une réunion critiquait cette tactique, qu'il considérait comme dangereuse et funeste pour la propagande de l'idéal dans l'avenir.

Kropotkine, soutenant la thèse contraire, maintenait sa position malgré les solides arguments développés par Yanovski.

Finalement, Kropotkine déclara que ceux qui se sentaient vieillir feraient mieux de s'en aller et laisser la jeunesse aller de l'avant dans la voie révolutionnaire.

Plus tard, cependant, devant les résultats obtenus, Kropotkine convint que, dans une certaine mesure, la propagande par le fait n'était pas une tactique spécifiquement anarchiste.

Il n'est pas besoin de développer les arguments contre le terrorisme.

Mais les pires terroristes ne sont-ils pas tous

ceux qui, froidement et lâchement, préparent et déclenchent ces grandes ignominies qu'on appelle les guerres ? Ceux qui, s'embusquant eux-mêmes autant que possible à l'abri, envoient des dizaines de millions d'hommes à la mort plus ou moins atroce, sèment le ruine et la misère et font, au besoin par des moyens extrêmement perfectionnés, régresser l'Humanité jusqu'à la plus brutale barbarie ?



Franchissant les mers, les écrits de Kropotkine pénètrent en Asie, notamment au Japon et en Chine.

Dès 1901, un journal, *Sim Siki* (*Les Temps Nouveaux*), paraissait en Chine.

Les adeptes, peu nombreux encore, n'étaient pas appelés les anarchistes, mais les kropotkiniens.

L'un des plus zélés propagandistes et des plus doués s'appelait Li-Chi-Fou.

Il commença la traduction et la publication des œuvres de Kropotkine en 1905, au prix de difficultés inouïes, recherché par la police qu'il déjouait grâce à des ruses renouvelées. En 1913, elle réussit enfin à l'arrêter. Il fut condamné à avoir les dix doigts coupés et subit cette horrible mutilation avec le courage et l'abnégation d'un martyr. Libéré, il reprit son pinceau avec ses moignons et recommença son action généreuse.

Repris en 1916, il fut condamné à être écartelé. Ainsi mourut notre malheureux et bon camarade Li-Chi-Fou.

La plupart des livres de Kropotkine furent écrits en articles de journaux.

Comme ils procédaient d'un même plan, ils furent ensuite réunis. Ainsi en fut-il pour ses articles de critique de la société qui formèrent ce beau livre, *Paroles d'un Révolté*, comme plus tard ses autres articles formèrent *La conquête du pain*, ses articles d'argumentation économique, *Champs, usines et ateliers*, ses études de la nature et de la vie animale, l'*Entr'aide*, et une grande partie de ses études historiques, *La Grande Révolution*. Kropotkine donna une importante collaboration au journal russe des exilés, *Pain et Liberté*, de 1903 à 1905

En 1905, année de la révolution russe avortée, il donna un nombre considérable d'articles, dans de multiples journaux, amenant ainsi les populations à s'intéresser aux gigantesques événements qui se déroulaient en Russie, en expliquant les causes réelles et profondes, ce dont le monde n'avait, autant dire, aucune idée claire et précise. Par là, il contribua énormément à rendre la révolution populaire.

La révolution vaincue, le flot des réfugiés ayant réussi à s'échapper arrivait sans cesse.

Un comité d'aide aux exilés fut fondé, où Kropotkine se dépensa sans compter. Pendant trois ans, il accepta de faire toutes les conférences qu'on lui demandait dans le but de procurer des subsides au comité. Celles-ci furent nombreuses et substantielles, grâce à la notoriété dont il jouissait.

Maxime Gorki, dès 1906, commença d'éditer les

œuvres de Kropotkine. Si ce projet avait été mené à bien, les répercussions eussent été considérables sur les masses russes, naturellement bien disposées pour assimiler les idées libertaires.

Le gouvernement russe le comprit. Aussi fit-il confisquer tout ce que Gorki avait édité et le mit-il dans l'obligation de ne pouvoir poursuivre son projet. La terreur qui suivit, lorsque le gouvernement eut bien repris les choses en mains, eut pour conséquence qu'il fut absolument impossible de concevoir que ce projet puisse être repris, ni par lui ni par d'autres. Tous les pays du monde purent donc lire la prose géniale de l'illustre Russe sauf, ou à peu près, la Russie elle-même.

Notons que Kropotkine rédigea une part très importante de l'*Encyclopédie Britannique*, ce qui dénote de la part des Anglais, une absence de préjugés peu commune, pour confier à un anarchiste réputé mondialement comme tel, une part de rédaction dans un ouvrage officiel et unique.

En 1912, pour son soixante-dixième anniversaire, eut lieu le Jubilé de Kropotkine.

Il serait fastidieux d'énumérer ici, où notre place est mesurée, le nombre d'hommes éminents ou de journaux qui célébrèrent l'homme et l'œuvre.

On peut dire, d'une manière générale, que tous les journaux, en toutes langues, et tout ce qui avait un nom dans les diverses branches de l'activité intellectuelle rendit hommage au savant et à l'anarchiste.

Extrayons un nom, cependant, qui mérite de ne pas tomber dans l'oubli, celui du poète allemand Eric Musham qui, à cette occasion, publia un long et vibrant poème.

Musham, le 7 avril 1919, avec l'anarchiste Gustave Landauer et Kurt Eisner, établirent la République bavaroise. Moins d'un mois plus tard, Landauer et Eisner furent assassinés et la République ouvrière abolie. Quant à Musham, il passa sept ans en prison puis, à l'avènement d'Hitler, celui-ci le mit au camp de concentration où il mourut, assassiné aussi par les hordes nazies. Sa femme crut trouver un refuge en Russie, où elle emporta les manuscrits du poète anarchiste. Nul ne la revit, n'eut de ses nouvelles.

Comme Kropotkine venait, en 1913, de terminer son livre *La Science moderne et l'Anarchie*, les démarches de la politique internationale le convainquirent définitivement que la guerre était inévitable et prochaine. Bien qu'il eût mis au point son travail *La Théorie de la Révolution* et préfacé le livre de Pataud et Pouget : *Comment nous ferons la Révolution*, il s'entretenait avec ses amis de la guerre imminente. Ses amis ne voulaient pas y croire ou bien soutenaient que les mouvements ouvriers et socialistes étaient assez puissants pour y faire échec.

Bien qu'optimiste, il hochait la tête. Sentait-il que la puissance ouvrière était factice, que les socialistes parlementaires capituleraient sans lutte ?

Il est probable que son intuition devinait tout cela. Quelques mois se traînèrent encore, les événements se précipitèrent, puis le sort fut jeté. Ce fut la GUERRE.

MANIFESTE DES SEIZE

Si grands qu'ils soient, les hommes ne sont que des hommes, ils peuvent avoir des périodes de faiblesse, de manque ou d'absence de clairvoyance sur un problème capital, ou particulièrement ardu. Alors semble s'écrouler l'échafaudage qu'au prix de mille difficultés et sacrifices ils avaient ingénieusement construit.

On pourrait en citer, certes, et parmi les plus grands, qui paraissent résister parfaitement aux tempêtes causées par les luttes de la vie.

C'est que, d'une manière générale, devant des problèmes capitaux entrevus par l'optique de l'hypothèse, mais soudainement devenus réalités, ils eurent la suprême habileté de se « défiler par la tangente » ou, se réfugiant dans un silence prudent, d'attendre que certains résultats leur per-

mettent enfin de prendre une position nette et claire.

Nous abordons ici le chapitre le plus douloureux de la vie de l'homme dont, malgré ce que nous considérons comme une erreur capitale, nous ne cesserons d'honorer la mémoire et vénérer les vertus. Comment l'auteur des *Paroles d'un Révolté*, de *La conquête du pain*, de *l'Entr'aide* et surtout de *La Science moderne et l'Anarchie*, put-il commettre une erreur aussi grave ?

Comment le Kropotkine du chapitre « La Guerre » (dans *La Science moderne et l'Anarchie*) ne réfuta-t-il pas victorieusement les arguments du Kropotkine du « Manifeste des Seize » ?

C'est une constatation qui nous plonge dans une perplexité dont nul psychologue, si subtil soit-il, ne saurait nous tirer.

Dans son chapitre *La Guerre*, Kropotkine démontre que ce sont toujours des rivalités pour des marchés et pour le droit à l'exploitation des nations « arriérées » qui sont la cause des guerres modernes.

Etudiant toutes les guerres qui se sont produites depuis cent cinquante ans, que ce soit les guerres entre la France de Napoléon et l'Angleterre, la France et l'Angleterre contre la Russie, la Russie contre le Japon puis contre la Perse, la Turquie contre la Grèce, la France contre l'Allemagne, etc., il s'agit toujours des rivalités pour des marchés.

Que le brigandage s'exerce en Chine, au Maroc, au Transvaal, en Tripolitaine, en Algérie, aux Indes, au Congo, en Arabie ou en toute autre contrée,

c'est toujours le droit à l'exploitation des nations « arriérées » et le triomphe de la haute finance.

Kropotkine le démontre lumineusement, sans faire aucune restriction.

Il reprend la thèse de Proudhon, confirmée de nos jours par les faits : « L'industriel ne parvient à sérieusement s'enrichir que si une bonne partie de ses produits est exportée dans des pays où ils peuvent être vendus à des prix, auxquels ils ne pourraient jamais arriver dans le pays d'origine. » Il montre comment les gros banquiers ruinent un pays par les emprunts où 20 % (souvent 30 %) se volatilisent en intérêts, commissions ou publicité. Les guerres entre groupes financiers rivaux préludent aux guerres réelles que subissent des millions de malheureux et d'imbéciles.

« Et c'est pour cela que meurent des centaines de milliers d'humains (aujourd'hui on compte par millions), pour cela que le tir de cent canons concentrant leurs feux détruit avec précision un carré d'un kilomètre. » (Que dirait Kropotkine aujourd'hui ?)

Kropotkine montre la folie s'emparant des soldats qui, comme des bêtes féroces, se battent corps à corps avec des grenades, des couteaux, même avec leurs dents. Tout cela pour le Crédit Lyonnais, le Comptoir National d'Escompte, la Royal Deutch, ou la Standard, ou toute autre organisation semblable !

Et quand il n'y a « plus de guerre à courte échéance » à envisager, « les usines d'acier, les mines de cuivre, les haut fourneaux, les chantiers

de navires, les tanneries, les spéculateurs sur les denrées, tous ralentissent leurs opérations, leurs commandes, leurs achats ».

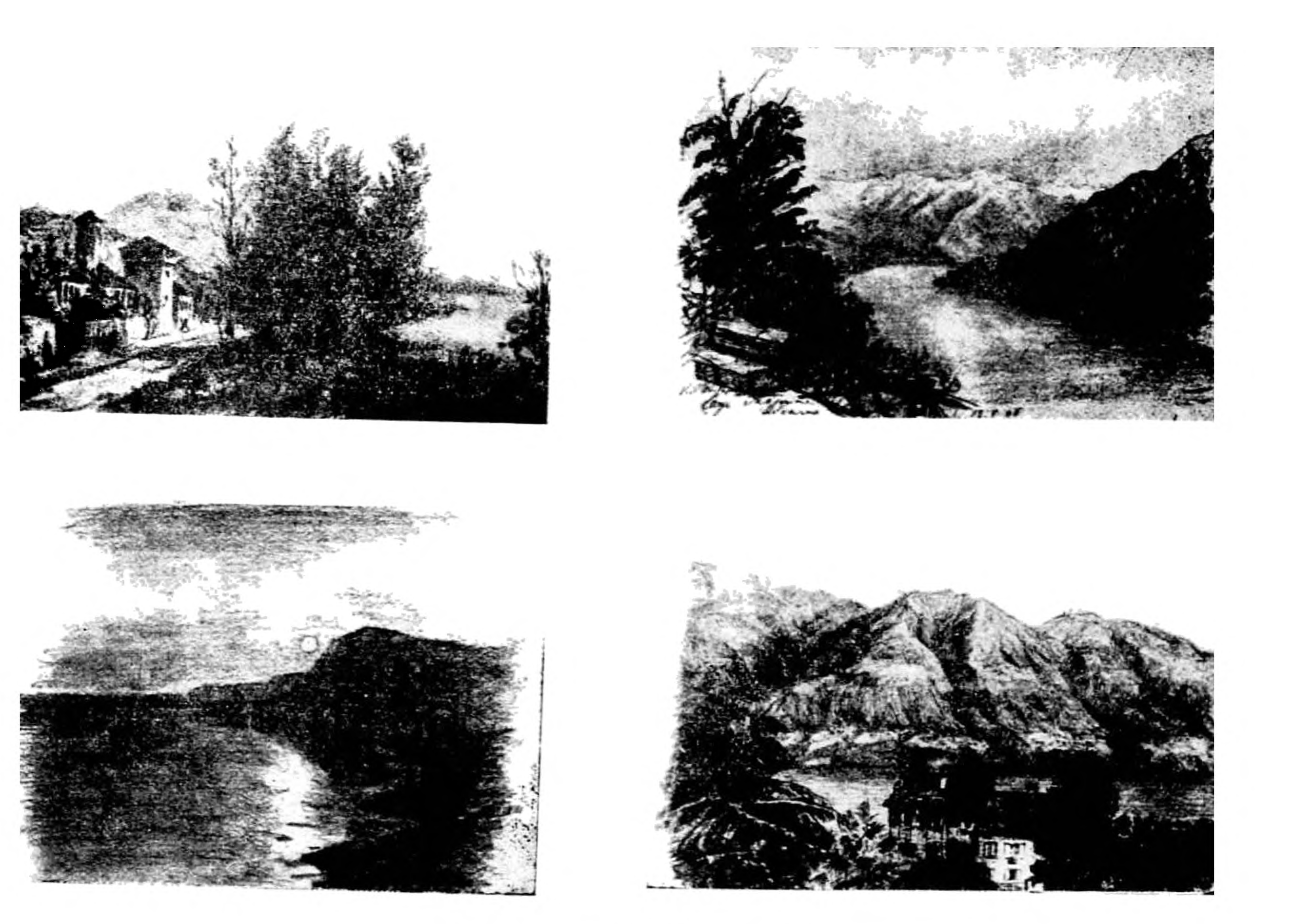
C'est alors la crise, le chômage qui jette des millions d'ouvriers sur le pavé, dans la plus affreuse misère. Voilà ce qu'est la guerre, dit Kropotkine, voilà comment l'Etat tient les pauvres dans la misère et les rend d'année en année plus asservis aux riches. Il n'y a nulle restriction, nulle exception, Kropotkine est formel. On ne trouve rien qui puisse donner prétexte à se ranger d'un côté des belligérants, en quelque circonstance que ce soit, hors la guerre insurrectionnelle révolutionnaire. Kropotkine est donc catégorique.

Certes, depuis la publication de *La Science moderne et l'Anarchie*, Kropotkine avait eu, à maintes reprises, l'occasion de déclarer, ce qui était son intime conviction, que le régime démocratique français était supérieur à tous les régimes des puissances européennes.

Admirateur passionné de la Grande Révolution, qu'il avait étudiée en détail et dont il avait proclamé la grandeur dans son livre magnifique, il considérait comme un cauchemar le péril que le « centralisme » allemand faisait courir à l'esprit fédéraliste des pays latins.

Cet état d'esprit, cependant, pouvait-il suffire pour qu'il se range du côté des capitalistes bourgeois dont il avait prononcé la condamnation d'une manière irréfutable ?

Quoi qu'il en soit, après être resté dix-neuf mois officiellement dans l'expectative, bien que corres-



Quatre aquarelles de Kropotkine.



Sophie et Pierre en 1914.

pondant sur ce sujet avec ses amis, Kropotkine, le 28 février 1916, signait le Manifeste dit des Seize, dont Jean Grave était le promoteur (1).

Signaient avec eux : Cornélissen, H. Fusse, J. Guérin, A. Laisant, F. Le Lève (Lorient), Ch. Malato, Jules Moineau (Liége), Ant. Orfila (Hussein-dey (2) Algérie), Dr Pierrot, P. Reclus, Richard (Algérie), Ichikava (Japon), V. Tcherkesoff.

A Paris, le Manifeste fut publié par le quotidien *La Bataille Syndicaliste*, le 14 mars 1916.

Dans une pareille tourmente, chacun cherchait à se situer, qu'il approuvât ou désapprouvât le fléau de la guerre.

Les uns pour démontrer qu'ils ne variaient pas, les autres pour tenter de justifier une volte-face équivalant au reniement de leurs idées premières.

C'est ainsi que l'on connût le Manifeste des 93 intellectuels allemands.

Ce Manifeste présente une analogie intime avec le Manifeste des Seize, en ce sens qu'un mouvement intellectuel avait, jusque là, tenté, au nom de la Science, de faire planer les savants au-dessus des contingences nationales et des intérêts particuliers plus ou moins sordides.

Par ce Manifeste, les savants, que l'on était tenté de croire d'une essence vraiment supérieure, se

---

(1) Grave raconte lui-même, dans son livre sur « Le mouvement libertaire sous la IIIe République » (Paris, 1930), comment il obtint, *à force d'insistance*, la signature de Kropotkine; la première objection de celui-ci, la plus naturelle, était, dit-il, que « trop vieux pour aller combattre, il ne nous convenait pas d'avoir l'air d'y pousser les autres ».

(2) Husseindey, nom de localité, fut pris pour un nom de personne, ce qui fit croire qu'il y avait seize signatures. Par la suite, une centaine de camarades de divers pays donnèrent leur adhésion.

révélaient tout aussi stupides que le commun des mortels, malgré les vastes connaissances qu'ils peuvent avoir (ou être sensés avoir) sur des points particuliers. Ils adoptaient, en se rangeant dans un camp, des slogans qu'ils savaient être contraires au bon sens, à l'équité, à la raison, à la justice, à la liberté (1).

Dans le journal londonien *Freedom* (Liberté), qui avait été fondé en 1886 par Kropotkine, après sa sortie de la prison de Clairvaux (où il venait de passer trois ans), les anarchistes, dans les cinq mois qui suivirent la déclaration de guerre en 1914, avaient poursuivi une controverse passionnée.

Presque tous se rangeaient résolument contre la guerre.

Kropotkine exprimait clairement un point de vue jadis exposé à ses amis : en cas de conflit, il prendrait position pour la France, craignant que sa défaite entraînât une réaction internationale. Jean Grave et Tcherkesoff partageaient ce point de vue.

Nulle troupe, si l'on peut dire, ne suivit cet état-major !

Les anarchistes, fidèles à leur idéal et pour leur honneur, restaient inébranlables.

En février 1915, édité en français, anglais et allemand, avait paru le Manifeste *L'Internationale Anarchiste et la Guerrè* dont, malgré sa longueur, nous croyons devoir publier le texte.

« L'Europe est en feu, une dizaine de millions

(1) Seize seulement des quatre-vingt-treize signataires du manifeste allemand persévérèrent dans leur attitude.

d'hommes aux prises dans la plus effroyable boucherie qu'ait jamais enregistrée l'Histoire, des millions de femmes et d'enfants en larmes, la vie économique, intellectuelle et morale de sept grands peuples brutalement suspendue, la menace, chaque jour plus grave, de complications nouvelles, tel est, depuis sept mois, le pénible, angoissant et odieux spectacle que nous offre le monde civilisé. Mais, spectacle attendu, au moins par les anarchistes, car pour eux il n'a jamais fait et il ne fait aucun doute — les terribles événements d'aujourd'hui fortifient cette assurance — que la guerre est en permanente gestation dans l'organisme social actuel et que le conflit armé, restreint ou généralisé, colonial ou européen, est la conséquence naturelle et l'aboutissement nécessaire et fatal d'un régime qui a pour base l'inégalité économique des citoyens, repose sur l'antagonisme sauvage des intérêts et place le monde du travail sous l'étroite et douloureuse dépendance d'une minorité de parasites, détenteurs à la fois du pouvoir politique et de la puissance économique.

« La guerre était inévitable, d'où qu'elle vînt; elle devait éclater. Ce n'est pas en vain que depuis un demi-siècle, on prépare fiévreusement les plus formidables armements et que l'on accroît tous les jours davantage les budgets de la mort. A perfectionner constamment le matériel de guerre, à tendre continûment tous les esprits et toutes les volontés vers la meilleure organisation de la machine militaire, on ne travaille pas à la paix. Aussi est-il naïf et puéril, après avoir multiplié les causes et

les occasions de conflit, de chercher à établir les responsabilités de tel ou tel gouvernement. Il n'y a pas de distinction possible entre les guerres offensives et les guerres défensives. Dans le conflit actuel, les gouvernements de Berlin et de Vienne se sont justifiés avec des documents non moins authentiques que les gouvernements de Paris, de Londres, de St-Pétersbourg; c'est à qui de ceux-ci ou de ceux-là produira les documents les plus indiscutables et les plus décisifs pour établir sa bonne foi et se présenter comme l'immaculé défenseur du droit et de la liberté, le champion de la civilisation.

« La civilisation ? Qui donc la représente, en ce moment ? Est-ce l'Etat allemand, avec son militarisme formidable et si puissant, qu'il a étouffé toute velléité de révolte ? Est-ce l'Etat russe, dont le knout, le gibet et la Sibérie sont les seuls moyens de persuasion ?

« Est-ce l'Etat français, avec Biribi, les sanglantes conquêtes du Tonkin, de Madagascar, du Maroc, avec le recrutement forcé des troupes noires ? La France qui retient dans ses prisons, depuis des années, des camarades coupables seulement d'avoir parlé et écrit contre la guerre ? Est-ce l'Angleterre qui exploite, divise, affame et opprime les populations de son immense empire colonial ? Non. Aucun des belligérants n'a le droit de se réclamer de la civilisation, comme aucun n'a le droit de se déclarer en état de légitime défense.

« La vérité, c'est que la cause des guerres, de celles qui ensanglantent actuellement les plaines

de l'Europe, comme de toutes celles qui l'ont précédée, réside uniquement dans l'existence de l'Etat, qui est la forme politique du privilège. L'Etat est né de la force militaire sur laquelle il doit logiquement s'appuyer pour maintenir sa toute puissance. Quelle que soit la forme qu'il revête, l'Etat n'est que l'oppression organisée au profit d'une minorité de privilégiés. Le conflit actuel illustre cela de façon frappante, toutes les formes de l'Etat se trouvent engagées dans la guerre présente : l'absolutisme avec la Russie, l'absolutisme mitigé de parlementarisme avec l'Allemagne, l'Etat régnant sur des peuples de races bien différentes avec l'Autriche, le régime démocratique constitutionnel avec l'Angleterre et le régime démocratique républicain avec la France.

« Le malheur des peuples qui, pourtant, étaient tous profondément attachés à la paix, est d'avoir eu confiance en l'Etat, avec ses diplomates intrigants, en la démocratie et les partis politiques (même d'opposition, comme le socialisme parlementaire) pour éviter la guerre. Cette confiance a été trompée à dessein et elle continue à l'être, lorsque les gouvernements, avec l'aide de toute leur presse, persuadent leurs peuples respectifs que cette guerre est une guerre de libération.

« Nous sommes résolument contre toute guerre entre peuples; et, dans les pays neutres, comme l'Italie, où les gouvernants prétendent jeter encore de nouveaux peuples dans la fournaise guerrière, nos camarades se sont opposés, s'opposent et s'opposeront toujours à la guerre, avec la dernière

énergie. Le rôle des anarchistes, quels que soient l'endroit ou la situation dans laquelle ils se trouvent, dans la tragédie actuelle, est de continuer à proclamer qu'il n'y a qu'une seule guerre de libération celle qui, dans tous les pays, est menée par les opprimés contre les oppresseurs, par les exploités contre les exploiteurs. Notre rôle, c'est d'appeler les esclaves à la révolte contre leurs maîtres. La propagande et l'action anarchistes doivent s'appliquer avec persévérance à affaiblir et à désagréger les divers Etats, à cultiver l'esprit de révolte et à faire naître le mécontentement dans les peuples et dans les armées.

« A tous les soldats de tous les pays, qui ont la foi de combattre pour la justice et la liberté, nous devons expliquer que leur héroïsme et leur vaillance ne serviront qu'à perpétuer la haine, la tyrannie et la misère.

« Aux ouvriers de l'usine, il faut rappeler que les fusils, qu'ils ont maintenant entre les mains, ont été employés contre eux dans les jours de grève et de légitime révolte et qu'ensuite, ils serviront encore contre eux, pour les obliger à subir l'exploitation patronale. Aux paysans, montrer qu'après la guerre, il faudra encore une fois se courber sous le joug, continuer à cultiver la terre de leurs seigneurs et nourrir les riches. A tous les parias, qu'ils ne doivent pas lâcher leurs armes avant d'avoir réglé leurs comptes avec leurs oppresseurs, avant d'avoir pris la terre et l'usine pour eux. Aux mères, compagnes et filles, victimes d'un surcroît de misères et de privations,

montrons quels sont les vrais responsables de leurs douleurs et du massacre de leurs pères, fils et maris.

« Nous devons profiter de tous les mouvements de révolte, de tous les mécontentements, pour fomenter l'insurrection, pour organiser la révolution, de laquelle nous attendons la fin de toutes les iniquités sociales.

« Pas de découragements — même devant une calamité comme la guerre actuelle. C'est dans des périodes aussi troublées, où des milliers d'hommes donnent héroïquement leur vie pour une idée, qu'il faut que nous montrions à ces hommes la générosité, la grandeur et la beauté de l'idéal anarchiste; la justice sociale réalisée par l'organisation libre des producteurs; la guerre et le militarisme à jamais supprimés; la liberté entière conquise par la destruction totale de l'Etat et de ses organisations de coercition.

« Vive l'Anarchie ! »

Londres, février 1915. — Léonard d'Abbot, Alexandre Berckmann, L. Bertoni, L. Bersani, G. Bernard, A. Bernado, G. Barrett, E. Boudot, A. Gazitta, Joseph-J. Cohen, Henri Combes, Nestor Ciek Van Diepen, F.-W. Dunn, Ch. Frigerio, Emma Goldmann, V. Garcia, Hyppolyte Havel, T.-H. Kell, Harry Kelly, J. Lemarie, E. Malatesta, A. Marquez, F. Domela-Nieuwenhuis, Noël Paravich, E. Recchioni, G. Rijnders, I. Rochtchine, A. Savioli, A. Schapiro, William Shatoff, V.-J.-C. Schermerhorn, C. Trombetti, P. Vallina, G. Vignati, L.-G. Wolf, S. Yanovsky.

Un an plus tard, alors que les événements survenus depuis démontraient de plus en plus la vérité de ces affirmations, alors que l'on commençait à parler timidement de paix, alors que des militants résolus se réunissaient à Zimmerwald et créaient un mouvement riche de promesses, paraissait le *Manifeste des Seize.*

Avec le recul du temps on peut mesurer combien les arguments des « Seize » avaient peu de valeur, malgré la valeur indéniable des signataires.

Le Manifeste prétend que l'Allemagne est le pays le plus militariste (il y a toujours un pays plus militariste que les autres; au cours de l'Histoire, chaque nation le fut à son tour), que l'Allemagne fait une guerre de conquêtes (toutes les nations font des guerres de conquêtes), que, en échange des départements envahis, l'Allemagne exigera les dix-huits milliards d'emprunts russes que la France possède (or, la révolution étant survenue, la Russie ne restitua jamais lesdits dix-huit milliards). Le Manifeste laisse entendre qu'il se pourrait que l'Allemagne veuille le Congo (comme quoi il s'agit de savoir en vertu de quel droit réel la Belgique possède *son* Congo), — que les dix-huit milliards serviront à accroître les armements de l'Allemagne afin d'attaquer la France quand bon lui semblera, lui enlever ses colonies, ainsi que d'autres provinces et de ne plus avoir à craindre sa résistance (même vainqueur l'Allemagne n'aurait pas touché les milliards; elle vaincue, ce fut au contraire la France qui en toucha,

ce qui n'empêcha pas l'Allemagne de réarmer, de cultiver le militarisme et l'absolutisme comme on ne l'avait jamais fait, d'écraser la France en 1940, pour finir par être occupée par elle après 1944, en subissant une misère et un avilissement comme jamais puissance n'en connut).

« Parler de paix tant que le parti qui, pendant quarante-cinq ans, a fait de l'Europe un vaste camp retranché, est à même de dicter ses conditions, serait l'erreur la plus désastreuse que l'on puisse commettre.

« Résister et faire échouer ses plans, c'est préparer la voie à la population allemande restée saine et lui donner les moyens de se débarrasser de ce parti », termine le Manifeste.

On sait ce qu'il advint de cette prophétie avec l'abject Nazisme (1).

Combien était plus dans le vrai le groupe Anarchiste International de Londres qui, quelques semaines plus tard (avril 1916), publiait un nouveau long Manifeste pour protester véhémentement contre celui des « Seize » et dans lequel on trouve: « Toutes les niaiseries nationalistes que nous lisons, depuis près de deux années, dans une presse prostituée, toutes les naïvetés patriotiques dont ils se gaussaient jadis, tous les clichés de politique extérieure avec lesquels les gouvernements endorment les peuples. »

A cette longue protestation, d'autres protestations surgissaient un peu partout, démontrant que

---

(1) Au moins toléré, sinon encouragé, comme le Fascisme et encore aujourd'hui le Franquisme, par *tous* les Etats du Monde.

les anarchistes restaient eux-mêmes et que le cas des « Seize » était un cas isolé.

Malatesta, avec la douleur d'attaquer des amis de toujours, voire vénérés comme Kropotkine, leur disait leur fait sans réticences. Avec une logique implacable il démolissait l'argumentation de ces guerriers inattendus et concluait : « On dit que ces choses prendront fin, quand le peuple allemand se sera débarrassé de ses tyrans et aura cessé d'être une menace pour l'Europe, par la destruction du militarisme dans sa patrie. Mais si cela est, les Allemands qui pensent, à bon droit, que la domination anglaise et française (pour ne pas parler de la Russie tsariste) ne sera pas plus agréable aux Allemands que la domination germanique aux Français et aux Anglais, désireront d'abord attentre que les Russes et les autres détruisent leur propre militarisme et voudront, entre temps, continuer à accroître leur armée. Et alors ? Pendant combien de temps faudra-t-il ajourner la Révolution ? Et l'Anarchie ? Devons-nous attendre éternellement que les autres commencent ?

« La ligne de conduite des anarchistes est clairement indiquée par l'implacable logique de leurs aspirations.

« La guerre aurait dû être empêchée par la Révolution, ou, du moins, en la faisant craindre par les gouvernements. La force ou l'habileté nécessaire ont fait défaut. La paix doit être imposée par la Révolution, ou, du moins, en essayant de la faire.

« Actuellement, la force et l'habileté manquent...

« Eh bien ! Il n'y a qu'un remède : faire mieux à l'avenir. Plus que jamais nous devons éviter tout compromis, approfondir l'abîme entre les capitalistes et les esclaves salariés, entre les gouvernants et les gouvernés; prêcher l'expropriation de la propriété privée et la destruction de l'Etat, qui sont les seuls moyens pour garantir la fraternité entre les peuples et la Justice et la liberté pour tous. Et nous devons nous préparer à accomplir ces choses. Entre temps, il me semble criminel de faire quoi que ce soit qui tende à prolonger la guerre qui assassine des hommes, détruit les richesses et empêche la résurrection de la lutte pour l'émancipation. Il me semble que prêcher « la guerre jusqu'au bout » c'est faire, en vérité, le jeu des gouvernants allemands qui trompent leurs sujets et enflamment leur ardeur à la lutte en les persuadant que leurs adversaires désirent écraser et asservir le peuple germanique.

« Actuellement, comme toujours, que ceci soit notre devise « A bas les capitalismes et les gouvernements, tous les capitalismes et tous les gouvernements ! Et vivent les peuples, tous les peuples !... »

A ces fortes paroles de Malatesta, les anarchistes de tous les pays venaient apporter la contribution de leurs efforts.

En France, Sébastien Faure, dans *Ce qu'il faut dire,* outrageusement censuré, mais dont les campagnes avec les manifestes distribués largement jusqu'aux tranchées et dans la flotte, déclenchèrent

des débats orageux à la Chambre des Députés, bataillait courageusement.

L'équipe du *Libertaire* (clandestin) avec Pierre Martin, Ruff, Content, Le Meillour, Lepetit, Barbé, Lecoin, d'autres, faisait de même.

Les individualistes même, avec E. Armand, Pierre Chardon, prenaient part à l'action.

Les « Seize » restèrent néanmoins sur leur position et lorsque, la guerre finie, ils entreprirent de justifier leur attitude, leurs déclarations montrèrent et surtout montrent aujourd'hui, combien leur erreur fut grossière.

Grave, qui avait écrit dans sa *Société mourante et l'Anarchie* : « Il n'y a pas de patrie pour l'homme vraiment digne de ce nom », croyait que « la dernière guerre a été assez atroce pour que les peuples en soient purgés une bonne fois pour toutes et que, malgré l'imbécillité des gouvernants, elle soit impossible ! » Paul Reclus déclare : « de 1914 à 1928, je vois un changement heureux dans la situation générale ».

« Pourrai-je dire que je respire mieux, dit le Docteur Pierrot, depuis la guerre, que j'ai davantage confiance dans une évolution pacifique des peuples, depuis que l'Europe ne traîne plus, comme un boulet, les empires d'Allemagne, d'Autriche et de Russie ? Il y a bien le fascisme et quelques autres dictatures. Ils sont d'importance secondaire, ils sont surtout désagréables pour leurs propres peuples. Le plus fort, le fascisme italien, n'a pas d'argent et il ne peut donc rien faire. Il va à la faillite financière... »

Ichikava (Japon) déclare : « Je trouve surtout la mentalité du militarisme japonais tout à fait changée depuis la guerre européenne, c'est-à-dire depuis la débâcle du militarisme allemand. Oui, le Japon militariste est démocratisé, parce qu'il a senti que le militarisme ancien ne peut plus résister contre le grand mouvement populaire démocratique... »

Pour Cornelissen, « vingt-six dynasties balayées d'un seul coup en Allemagne, l'Autriche délivrée de son empereur, de même que la Russie de son régime autocratique, constituent autant de progrès indéniables pour l'humanité... »

Devant le monde de 1948, rappelant tous les arguments produits par les uns et les autres, il y a de quoi rêver !

Et cependant si l'Allemagne avait vaincu les Alliés, les « Seize » auraient pu s'écrier : « Ah ! si les Alliés eussent vaincu, aujourd'hui, nous ne serions pas dans une telle situation, nous serions heureux et libres. »

C'est ainsi que de tragiques erreurs peuvent sembler, pour peu que la situation s'y prête, des prophéties géniales et conduire un mouvement dans une voie où il ne trouvera pas d'issue.

C'est ainsi que Luigi Fabbri précisait le problème en concluant : « Gardons-nous de nous laisser abuser par le mirage du moindre mal, de nous laisser entraîner par les contingences, pour nous souvenir uniquement que le moindre mal sera toujours aussi néfaste pour les peuples, pour le prolétariat, pour la liberté, et gros des mêmes horribles conséquences pour l'avenir; et aussi pour laisser

toute leur responsabilité aux gouvernants et aux classes dominantes, évitant tout acte de complicité, avec ceux-là ou celles-ci, et tâchant, au contraire, de nous préparer et d'être en situation de tirer le meilleur parti des événements pour notre cause révolutionnaire. »

Cependant, Kropotkine ne renia jamais sa position du Manifeste des Seize.

Lui qui avait toujours professé que reconnaître une erreur n'est pas se diminuer, mais au contraire se grandir, ne reconnut jamais celle-ci. Pour quelles raisons vraiment justifiables en fit-il une vérité ?

Lorsqu'en août 1917, au grand Théâtre de Moscou (donc avant octobre qui devait donner le pouvoir aux Bolcheviks) Kropotkine, en hommage pour son passé (ainsi qu'il fut fait pour Catherine Brechkovskaïa et pour Plekhanov) fut admis, sous une tempête d'acclamations, à siéger sans mandat, il déclara : « Avant toute chose, je veux dénoncer Zimmerwald ! »

Toutefois, pas un des signataires du Manifeste, bien que cette position leur eût ouvert toutes les portes, ne renia son passé. Le Manifeste des Seize fut, selon nous, une erreur psychologique, ce ne fut pas une trahison. Reconstitué, le mouvement anarchiste, bien que cette séparation fut au plus haut point douloureuse, ne réadmit pas ces camarades dans le sein de son organisation.

Ce qui eût pu être un schisme redoutable, une division mortelle de la doctrine et du mouvement, s'éteignit comme une flamme légère qui n'a pas d'aliment et meurt aussitôt née.

Pas un des signataires non plus n'accepta une situation dans une organisation plus ou moins officielle de l'Etat bourgeois, ce que leur eut permis leur prise de position et où ils eussent été reçus à bras ouverts; ils continuèrent, la guerre finie, à écrire ou parler sur tous les autres problèmes comme ils l'avaient toujours fait.

Disons, pour terminer ce chapitre, qu'à la déclaration de guerre de 1939, les survivants du Manifeste des Seize et ceux qui le signèrent après sa publication, ne crurent pas devoir prendre position à nouveau : Paul Reclus, Cornélissen, Le Levé, Bertrand, Pierrot se turent.

Nous avons cru nécessaire, en écrivant ce travail, d'avoir avec Pierrot, qui est l'obligeance même, une conversation que nous pouvons résumer ainsi:

— Considérez-vous que le fascisme, en 1939, faisait courir les mêmes dangers aux nations plus « évoluées » et aux principes démocratiques et de liberté, qu'en 1914 ?

— Certainement, oui.

— En ce cas, la victoire des Alliés en 1918, telle que l'espéraient les « Seize », n'a rien résolu. Le problème restait entier ?

— Ce n'est pas de notre faute si les gouvernants capitalistes mais démocrates n'ont pas su organiser le monde comme ils en avaient le pouvoir et les moyens.

— Pourquoi ne pas avoir pris position à nouveau en 1939 ?

— D'abord, nous n'avions pas à nous répéter; d'autre part, la plupart d'entre nous étaient morts

et, ensuite, l'ignoble gouvernement Daladier avec ses non moins ignobles lois d'exception rendait toute liberté d'expression impossible.

— Ne croyez-vous pas que dans toute guerre il se trouverait toujours un camp plus démocratique que l'autre et qu'en vertu des arguments fournis par les « Seize », l'on serait obligé, à chaque guerre, de se ranger du côté de celui-ci ?

— Si je suis pour l'intervention du côté qui représente le maximum de liberté, contre l'autre qui jugule celle-ci, il ne s'ensuit pas que je fasse une règle de m'intégrer dans le camp des belligérants. Je préférerais, par exemple, lutter dans un maquis anarchiste si la chose est possible (et elle l'est, puisque le maquis a vécu dans cette dernière guerre). Ou encore lutter à la façon de Makhno.

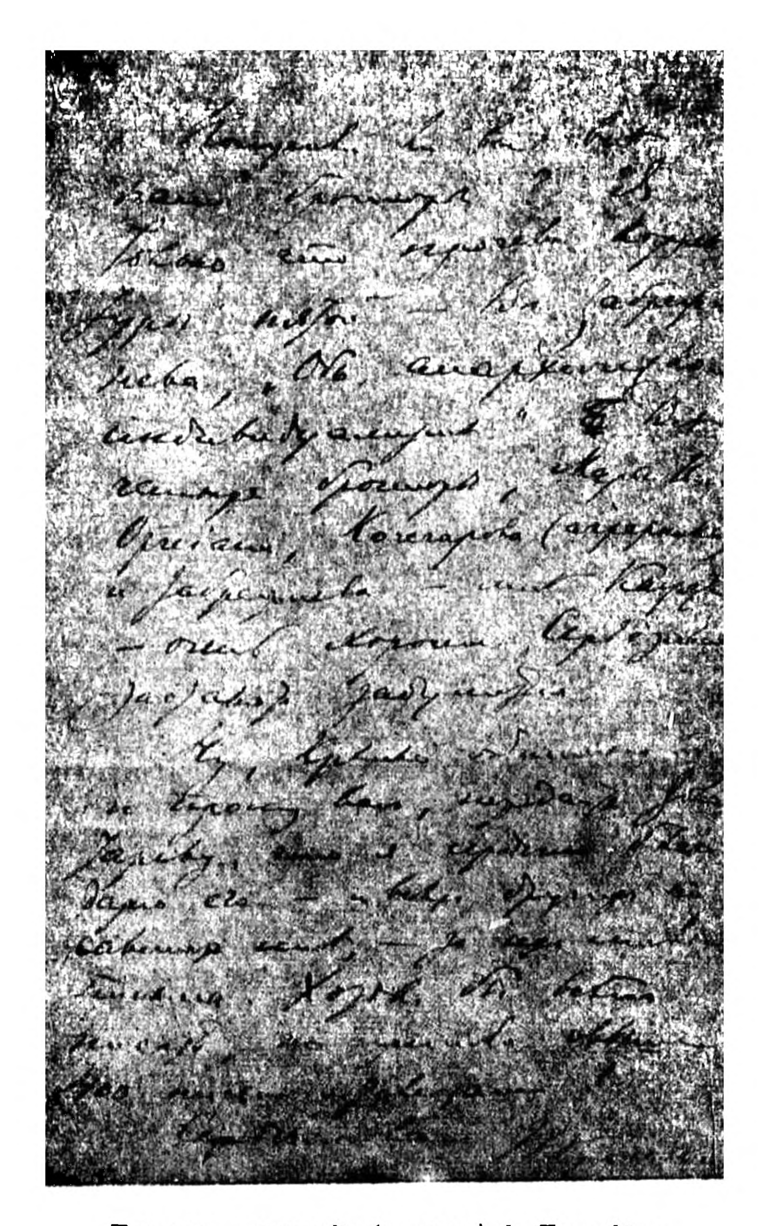
Nous terminerons sur cela, en disant que Makhno luttait contre tous les gouvernants et, par cela même, était en état d'insurrection révolutionnaire, cette insurrection que les anarchistes ont toujours préconisée pour le jour où ils sont assez forts pour la tenter (1).

(1) La possibilité de la désintégration de la matière et les problèmes qui en découleront les amèneront probablement, dans leurs congrès futurs, et quand ils auront les connaissances nécessaires sur ce sujet, à reconsidérer la question au point de vue tactique.

Excellente occasion de remarquer combien les raisonnements et les conclusions de Kropotkine (notamment dans *La Science moderne et l'Anarchie*) sont déjà ceux que présentent les physiciens les plus éminents dans leurs ouvrages les plus récents (comme *Physique et Microphysique*, de Louis de Broglie); cette remarque, qui s'impose, a été faite par un savant géographe russe qui nous l'a spontanément communiquée.

Un maquis anarchiste se situerait de même, bien que, probablement, à une autre échelle.

Hors ces cas, nous nous situons *au-dessus de la mêlée*, comme le Romain Rolland de la partie de Guerre 14-18, avant qu'il fût devenu le guerrier de 39-44.



Une page manuscrite (en russe) de Kropotkine.

RETOUR EN RUSSIE. LES DERNIERES ANNEES. LA MORT.

Depuis bientôt trois ans la guerre étend ses ravages. Dans toutes les plaines et sur tous les sommets gisent des milliers et des milliers de morts, de toutes nationalités. Cela en représente un nombre respectable de millions. Partout, des destructions sans nombre, des populations affamées; un désespoir sans nom.

Sous tous ces rapports, la Russie occupe la première place. Partout règne une incurie insigne.

Comment pourrait-il en être autrement, quand tous les corps d'officiers sont plus occupés de bombances et de saoulographies que d'organisation, quand tout le corps administratif est taré au point que chaque fonctionnaire est achetable, quand la

Cour elle-même est entre les mains d'un moine dépravé qui régente la Russie et déshonore l'Impératrice et ses filles sous l'œil débonnaire et stupide du Tsar (1).

Quelques morceaux de sucre et un peu de pain noir sont souvent la nourriture du soldat et quand les fusils font défaut il part à l'attaque des barbelés avec un simple bâton.

A ce compte, on voit les pertes de la troupe...

Les historiens s'accorderont pour dire que l'armée russe, avec dix-huit mois de guerre de moins que les autres, totalise un nombre de morts aussi grand que celui de toutes les autres armées réunies !

Cependant le courage des soldats russes est légendaire. Mais que peut faire « une armée de lions commandée par des ânes » ?

Et que peut être une organisation économique où la corruption règne à tous les étages de l'administration ? La trahison, dit-on, régnait aussi à l'état endémique. On ne comptait plus les régiments décimés parce que les plans d'attaque étaient connus par avance de l'état-major allemand. Les traîtres étaient dans l'entourage même du Tsar.

Déprimés, découragés, ne comprenant rien à ce carnage ni aux motifs qui l'ont déclenché, ne voyant aucun espoir de cessation à l'horizon, les soldats murmurent, protestent et sont bientôt en révolte ouverte, malgré la discipline de fer.

---

(1) Il faut lire l'histoire ahurissante de la vie de Raspoutine pour comprendre à quel point l'imbécillité de la Cour dépasse toute imagination.

L'institution tsariste est pourtant si vieille, son respect si profondément enraciné dans le cœur des paysans, qu'il faut atteindre les premiers mois de 1917, pour que le mécontentement atteigne son point culminant.

Les permissionnaires ou les soldats guéris de leurs blessures revenant des grandes villes disent les mouvements populaires qui se produisent à Moscou, Pétrograd. Le ministre de la Guerre est enfermé pour trahison, le moine Raspoutine est exécuté et son cadavre jeté dans la Néva. Les ouvriers constituent des soviets (conseils), dont l'ébauche remonte à la révolution manquée de 1905.

Bientôt le front entier est en révolte, n'obéit plus.

Dans la capitale, soldats et ouvriers fraternellement unis, spontanément, sans chefs, écrasent la police qui, fidèle à sa servilité coutumière, défend encore le régime impérial. Enfin, celui-ci est par terre. Une dynastie de terreur et de sang, de corruption et de trahison est écrasée d'une manière apparemment définitive.

Nous sommes en mars 1917.

Un prince, Lvof, tâche de reprendre la chose en mains et de sauver la dynastie.

Un Kérensky, avec un gouvernement « démocratique », à l'image de ses pareils, essaie de reprendre la guerre capitaliste.

Les hommes ne marchant plus, on organise même des régiments de femmes, espérant l'exemple salutaire.

Peine perdue. Les soldats rient des babas sym-

boliques qui détalent ventre à terre à leur premier contact avec le front. L'amour charnel achève la déroute des époustouflantes Valkyries !

Les idées bouillonnent extraordinairement dans les semaines et les mois qui suivent, préludant aux événements formidables qui vont se dérouler. Les révolutionnaires exilés rentrent chaque jour. Ceux qui pourrissaient dans les prisons ou dans un coin lointain de Sibérie sont rendus à la liberté.

A la nouvelle de la chute du tsarisme, Tcherkesoff, qui se trouvait auprès de son vieil ami Kropotkine, pleurait de bonheur.

Les deux amis, dont l'amitié était restée entière depuis le temps où ils faisaient leurs études à l'Ecole Militaire de Moscou, mêlèrent leurs larmes en s'étreignant, dans ce moment inoubliable.

Ils envisagèrent aussitôt, malgré leur grand âge (Kropotkine avait soixante-quinze ans et Tcherkesoff était son aîné de plusieurs années), de rentrer en Russie où, ils le pressentaient, les événements allaient se précipiter.

Avoir espéré toute une vie un monde nouveau, avoir tendu tous ses efforts vers ce but et ne pas assister à sa naissance était une idée intolérable pour Kropotkine.

Il s'en ouvre à son vieil ami de la Fédération Jurassienne Dumartheray, dans une lettre datée du 21 mai 1917, animée de l'ardeur d'un néophyte.

« Tu comprends que nous partons pour la Russie. Toi, Georges, et les Jurassiens, vous savez bien que je n'y vais pour occuper aucune position, quelle qu'elle soit, dans le gouvernement.

« Mais une vie bien remplie, l'expérience et aussi quelques études, permettent quelquefois de mieux comprendre les événements et nous pensons, Sophie, Tcherkesoff, moi, que je pourrai y être utile.

« Je vois ici, en France, en Russie, s'ouvrir d'immenses possibilités pour pousser au travail constructif dans le sens du communisme communaliste. La calamité de la guerre y pousse les sociétés et ceux mêmes qui, il y a trois ans, se seraient opposés en enragés à toute tentative communiste, demandent seulement Faites ! bâtissez ! socialisez échange et production ! Il paraît qu'en Russie, pendant ces années de guerre, il s'est fait beaucoup dans ce sens, non pas par le gouvernement comme cela se fait en Angleterre, mais par la libre entente de toutes sortes d'organisations spontanées. Ce qu'on nous a reproché comme une utopie fantastique s'accomplissait en grand en Russie, en ce qui concerne, du moins, l'esprit d'organisation libre, en dehors de l'Etat et de la Municipalité. C'est cela qui, à Moscou, permit à la Révolution de s'accomplir sans un seul tué ou blessé; les organisations libres surgies pendant la guerre pour soigner les blessés, pour l'approvisionnement, pour la distribution des provisions, le déchargement des trains et tant d'autres buts, ont remplacé le 11 mars tout l'ancien fatras de fonctionnaires, de police, etc... Elles ont ouvert les prisons, déclaré l'ancien gouvernement non existant et, qui mieux est, ont tout de suite désarmé et chassé toute la police, haute et basse.

« Maintenant, comment s'y prendra-t-on dans les villages pour la terre ou dans les villes pour les fabriques ? On ne sait pas encore. On verra ! mais il faut pour cela toutes les forces à la besogne, pour empêcher que ces sacrés maudits Allemands en profitent pour rétablir la monarchie et la triple alliance des trois Empereurs.

Cela sera une tâche immense; peu importe ! il faut s'y atteler. Nous y allons avec tout l'entrain de la jeunesse. »

Pauvre Kropotkine ! Quelle n'allait pas être sa désillusion !

Sa maladie incurable des bronches, qui nécessitait des soins constants, n'était pas pour lui faciliter un tel voyage. Il avait, les dernières années, subi deux opérations et, pendant un an, n'était sorti que dans une petite voiture.

Bien qu'il allât mieux, deux médecins consultés déconseillèrent formellement ce voyage; la nouvelle adaptation et le climat rude qu'aurait ensuite à supporter Kropotkine ne permettaient pas que les praticiens encouragent un pareil projet.

Pourtant, pendant trois semaines ce fut, dans le modeste logement, une activité fébrile.

Toutes les paperasses, documents, ébauches, vieilleries, furent triés, classés, les uns emballés soigneusement, les autres détruits.

Et, à la mi-juin, rayonnant de bonheur et d'espérance, la bonne fée Sophie et Kropotkine prenaient le départ pour le pays natal, d'où ils étaient exilés depuis quarante années.

Ils trouvèrent la Russie bouillonnante d'idées.

L'effervescence qui régnait dans tous les milieux laissait prévoir que des événements formidables se préparaient encore, qui dépasseraient ceux qui étaient déjà arrivés.

Kropotkine, cependant, ne trouve presque rien de la pensée anarchiste dans les groupes et organisations en ébullition.

C'est que, en effet, la Russie est le pays d'Europe où les idées libertaires ont le moins pénétré.

Cela semble paradoxal, quand on sait que si Proudhon fut l'aïeul, Bakounine et Kropotkine peuvent être considérés comme le grand-père et le père de l'Anarchisme.

Bakounine, grand révolté, anarchiste de tempérament, ne devint définitivement tel qu'au contact des révolutionnaires d'Occident et surtout par son raidissement devant les principes dictatoriaux de Karl Marx. La mort ne lui permit pas de donner toute sa mesure.

Pour Kropotkine, c'est son stage au sein de la première Internationale et l'influence de James Guillaume, d'Adhémar Schwitzguébel et de ceux que l'Histoire nomme les Jurassiens, qui firent de lui le philosophe éblouissant, le vulgarisateur incontesté de la doctrine et des principes libertaires.

Tous deux virent leurs œuvres paraître en anglais, en français, en allemand, en italien, en espagnol, mais non en russe.

Certes, des extraits furent adaptés spécialement pour la Russie; des brochures également furent

traduites et éditées en russe; cela cependant ne suffisait pas pour créer un mouvemennt puissant dans les couches populaires.

Ces publications étaient entrées en contrebande et le tirage de chacune était forcément restreint à quelques milliers d'exemplaires, une partie était perdue dans les multiples haltes ou dans les saisies et perquisitions. Nombre d'entre elles ne touchaient guère que les élites, qui les étudiaient en curieux, ou les militants. Ces derniers trouvaient ces idées trop avancées pour la masse quasiment inculte du peuple, qui ne connaissait même pas la conception syndicaliste, le mouvement syndical n'ayant, pour ainsi dire, pas existé avant la révolution de 1917.

Cela explique, d'une manière générale, comment, devant l'absence de programme des partis ou des groupes, les Bolcheviks, dont les chefs rentrèrent de l'étranger, purent opportunément profiter de la situation et, en octobre 1917, mettre la main sur cette révolution éclose spontanément dans le peuple et dans l'armée. Dès son arrivée, Kropotkine prend contact avec les petits groupes de militants anarchistes russes (1).

Kérensky, qui forme un nouveau gouvernement, *soi-disant* socialiste, après l'échec de deux gouvernements franchement bourgeois, lui offre d'entrer dans son ministère.

Le vieillard s'en indigne, stupéfait, et confie à ses amis :

---

(1) On évalue que le nombre des anarchistes et anarcho-syndicalistes était de vingt à trente mille pour toute la Russie.

« Comment ose-t-on me faire une semblable proposition, à moi, dont toute la vie, toutes les œuvres hurlent contre une pareille conception. Me croire assez sénile ou opportuniste pour me renier ainsi est une véritable insulte, ou dénote de la part de ceux qui me proposent cela une dose d'imbécillité peu commune. »

Cependant, il assiste au mois d'août à la grande conférence de Moscou, que nous rapportons par ailleurs et qui lui fit une ovation chaleureuse et unanime, où tous les partis, toutes les classes, étaient représentés.

Silencieux et placide, les deux mains croisées sur le bec de sa canne, sans bouger de sa chaise, il assiste trois jours durant aux débats contradictoires, décousus, de cette conférence, qui cherchait à fixer le destin d'un peuple.

Quelles furent les pensées du vieillard ?

Comprit-il alors la véritable action de Kérensky ?

L'immense popularité de celui-ci lui fit-elle illusion ? Il était d'accord avec lui sur la nécessité de battre l'Allemagne, faute énorme, puisque l'armée et la nation ne voulaient plus combattre (1). Ou Kropotkine vit-il que Kérensky n'était qu'un vague politicien, faible malgré les apparences, louvoyant d'une idée à une autre, vivant sur des compromis et n'aspirant, en quelque sorte, qu'à établir un régime bourgeois capitaliste avec toutes ses inégalités et son absence de liberté véritable.

---

(1) Le front était en débandade. Par les trains, en voiture, à pied même, les soldats repartaient chez eux. En quelques mois, deux millions se démobilisèrent ainsi eux-mêmes.

Ou bien Kropotkine pensa-t-il que le bon sens du peuple aurait quand même le dernier mot après s'être cherché dans la période de chaos inévitable ?

Ce sentiment est celui qui ressort de toute son œuvre.

Deux mois plus tard, Kérensky était balayé (Oh ! popularité factice !) et ne trouvait son salut que dans la fuite à l'étranger.

Des militants anarchistes russes, accourus de divers pays où ils étaient en exil, notamment d'Amérique du Nord, tentaient, face au Bolchevisme, de constituer un courant entraînant le pays vers la vraie révolution sociale. Travail de Titans, dans ce pays où la pensée libertaire était presque inconnue, et qui devait bientôt les mettre en conflit avec les Bolcheviks tenants du pouvoir.

Bientôt, pourtant, le quotidien l'*Anarchie* paraissait à Moscou et les hebdomadaires *Goloss Trouda* (La voix du Travail) à Pétrograd et *Nabate* (Le Tocsin) en Ukraine (1). Les manifestes, des réunions firent rapidement pénétrer l'idée au sein des couches populaires bien disposées pour l'accueillir. Les Bolcheviks, autoritaires, menèrent alors une lutte acharnée, par tous les moyens, contre les libertaires.

Nous devons ici insister avec force pour attirer l'attention des militants sur ce qui se produisit alors, afin de pouvoir espérer que cela ne se reproduise plus dans l'avenir.

Par suite de la désorganisation née de la guerre,

---

(1) On consultera avec fruit sur cette époque le magnifique livre de VOLINE : *La Révolution inconnue*.

de l'absence de communications et surtout du manque d'UNE INTERNATIONALE ANARCHISTE ou au moins, à défaut, d'un bureau international de relations et d'informations (dont le siège, au gré des événements, peut se transporter d'une nation à l'autre et qui aurait pu très bien être alors dans un des pays scandinaves), les libertaires de tous les pays, insuffisamment renseignés ou même totalement ignorants, prirent la défense du régime bolcheviste qui, là-bas, traquait et décimait leurs frères de pensée.

En France, alors que les conducteurs du parti communiste, qui depuis 1920 sont les défenseurs zélés mais stipendiés du régime bolchevique, le couvraient d'opprobre, s'insurgeaient contre la paix de Brest-Litovsk etc., les libertaires (et nous en fûmes) étaient à peu près les seuls à crier « Vive la Russie ! », à se faire matraquer par la police dans la rue, ou subir l'ignoble « passage à tabac » dans les commissariats.

N'est-ce pas là une ironie décevante ? Ne doit-elle pas avoir pour conséquence que dans l'avenir nous ne nous prononcions qu'en connaissance de cause et non au simple appel à notre sentimentalisme ?

Kropotkine vit tout de suite le danger que le bolchevisme, par sa centralisation du pouvoir, faisait courir à la véritable révolution sociale; il ne manqua pas de le dire. Ses lettres reçues en Occident, aux rares occasions où il put correspondre, en font foi. Son grand âge ne lui permit pas, toutefois, de se rendre compte exactement de la situa-

tion. Dans une période semblable il faut pouvoir participer aux manifestations, assister aux conférences, voir de près les multitudes, discuter et connaître des choses quasiment confidentielles dans les salles de rédaction.

Kropotkine s'en rend parfaitement compte :

« A mon âge, il est matériellement impossible de prendre part aux affaires publiques pendant une révolution et s'en occuper en amateur n'est pas dans ma nature. L'hiver dernier, que nous passions à Moscou, j'ai travaillé avec un groupe de collaborateurs pour élaborer les éléments d'une république fédéraliste. Mais le groupe a dû se disperser et je me suis remis à un travail sur l'Ethique, que j'avais commencé, il y a une quinzaine d'années, en Angleterre. » (Lettre à Georges Brandès, mi-1919.)

Bien que voyant dans quelle impasse les bolcheviks conduisent la vraie révolution sociale, il s'élève véhémentement contre l'intervention des puissances étrangères.

Il ne manque pourtant pas, dans cette lettre, de rappeler qu'il fut partisan, en 1917, de continuer la guerre contre l'Allemagne, qui voulait « écraser l'Europe sous sa botte impériale ».

Son esprit du « Manifeste des Seize » ne contribua pas, on le conçoit, à grouper autour de lui les anarchistes russes dont les plus connus, de l'étranger où ils étaient en exil à cette époque, avaient protesté énergiquement.

Cependant, nombreux étaient ceux qui, lorsqu'ils disposaient d'une heure, venaient lui rendre visite,

sachant le profit qu'ils pouvaient tirer de sa conversation.

Alexandre Berkmann — ce magnifique militant qui, atteint d'une maladie incurable, devait se suicider à Nice, quelques semaines avant que n'éclatât la révolution libertaire espagnole de 1936, qu'il avait tant espérée — et Emma Goldmann venaient le voir souvent. « Ne croyez pas, leur disait-il, que la terreur était nécessaire aux bolcheviks pour faire la révolution. Si on laissait faire les masses, nous n'aurions pas maintenant la ruine et la mort. » (1)

Et il développait longuement la thèse d'organisation spontanée des masses sur le plan économique, en dehors de toute influence politique.

Dans les premiers mois de 1919, Kropotkine et Sophie venaient habiter à soixante kilomètres au nord de Moscou, la petite ville de Dmitrov, où, jusqu'à la mort de l'illustre vieillard, ils devaient vivre une vie de gêne continuelle, manquant de toutes les choses habituelles de la vie, jusqu'aux vêtements, lacets de souliers et même de quoi écrire.

C'était, du reste, le lot de toute la population, à part les privilégiés, apparemment inévitables, dans tous les régimes aux heures troubles.

Une livre de pain de 450 grammes, en plus du quart de livre délivré par personne et par jour au prix taxé, coûte, quand on en trouve, ce qui est rare, 75 francs.

---

(1) Nicolas Lebedeff *Pierre Kropotkine.*

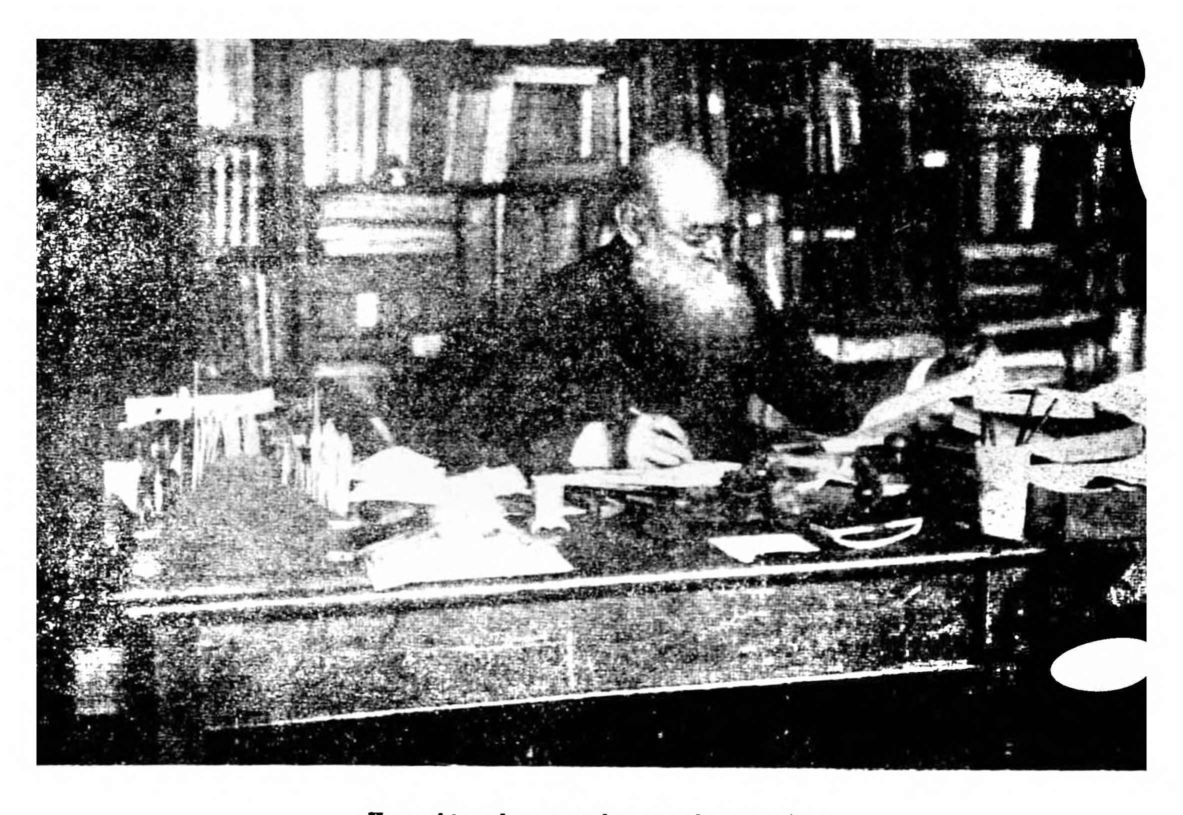
Datée du 28 avril 1919, Kropotkine envoie de Dmitrov une « *lettre aux travailleurs de l'Europe Occidentale* », publiée en premier lieu par le *Labour Leader.*

Dans ce long message, Kropotkine compare la situation de la Russie à celle de la France en 1789-1794, proteste contre l'intervention étrangère : elle ne peut que renforcer les déplorables tendances dictatoriales du parti bolcheviste; il brosse un tableau de la vie russe et de la révolution qui cherche sa voie :

« Je dois vous avouer franchement que, à mon avis, cette tentative d'édifier une république communiste sur la base d'un Communisme d'Etat fortement centralisé, sous la loi de fer de la dictature d'un parti, est en train d'aboutir à un fiasco. Nous apprenons à connaître en Russie comment le communisme ne doit pas être introduit, même pour une population fatiguée de l'ancien régime et n'opposant aucune résistance active à l'expérience faite par les nouveaux gouvernements. »

C'est ensuite un appel aux classes ouvrières d'Europe et d'Amérique et la foi rayonnante en l'avenir

« Pour atteindre ce but, il faut que les classes ouvrières de toutes les nations soient étroitement unies et que l'idée d'une grande Internationale de tous les travailleurs du monde soit renouvelée, non point sous la forme d'une Union dirigée par un seul parti, comme ce fut le cas dans la seconde Internationale et comme c'est à nouveau le cas dans la troisième. De pareilles Unions ont naturel-



Kropotkine dans son bureau de travail.



La mise du cercueil dans le wagon qui l'emportera à Moscou. (Sur la pancarte de gauche on lit : « Là où est le pouvoir, là est la violence. » Sur celle de droite « A la société où le travail sera libre. »)



Les écoliers de la ville de Dmitrov apportent une couronne à la maison mortuaire.

L'arrivée du cercueil à Moscou devant une foule immense.

lement pleine raison d'exister, mais, en dehors d'elles et les unissant toute, il doit y avoir une Union de tous les syndicats du monde, fédérés pour délivrer la Production mondiale de son présent assujettissement au Capital. »

Bien qu'envoyant de temps en temps un cri d'alarme, Kropotkine se rend compte que son grand âge et sa mauvaise constitution physique ne lui permettent pas de jouer un rôle important au sein de cette tourmente formidable. A Dmitroff, il reprendra sa vie londonienne de savant laborieux et d'homme de cabinet.

Il se consacrera tout entier à un travail gigantesque dont il avait esquissé l'ébauche jadis.

Dans ce livre, *L'Ethique*, qui est le couronnement de sa carrière, Kropotkine, après avoir étudié les philosophies, les sociologies et toutes les théories émises jusqu'alors par les hommes les plus éminents, part à la recherche d'une « morale » nouvelle.

La mort ne lui permit pas de terminer cette œuvre. Le premier volume seul, qui se termine par l'étude de « la morale sans obligation ni sanction » de Marie-Jean Guyau, fut terminé en 1927 et édité par Stock la même année. Le tome deux, bien que n'étant pas mis au net, était cependant suffisamment avancé pour que l'on saisisse la pensée de l'auteur. Peut-être sera-t-il édité un jour.

Dans la gêne continuelle où il vit, Kropotkine, paisiblement, travaille à son bureau et regrette de ne pouvoir aider Sophie à bêcher le jardin et à

récolter quelques légumes, sans lesquels on mourrait de faim.

A la fin de 1919, Pestana, représentant de la « Confederacion del Trabajo » espagnole, lui rend visite.

« Avant son départ de Moscou, il eut un long entretien avec Lénine ; à cette occasion, il lui demanda pourquoi le gouvernement des Soviets refusait à Sacha Kropotkine la sortie du pays.

« Lénine fut visiblement interloqué et déclara enfin : « Eh bien ! Sacha aura un passeport. » Et il écrivit quelques lignes sur un morceau de papier et demanda à Pestana de les remettre à Sacha, pour qu'elle se fasse donner, par la « Tchéka », grâce à ce papier, un permis de sortie. Sacha, très heureuse, se rendit au bureau de la « Tchéka » et réclama son passeport. Là, on lui déclara que la « Tchéka » ne se jugeait nullement liée par la permission donnée par Lénine et on lui refusa le passeport.

Ici, il y a lieu de remarquer que la « Tchéka » est constituée, encore aujourd'hui, en majeure partie de fonctionnaires du vieux régime tsariste. Il est vraiment assez amusant de voir comment les « dictateurs du prolétariat » sont placés sous la dictature de la police secrète.

« Les soi-disant Soviets n'existent plus depuis longtemps, ou plutôt n'existent plus que de nom; en réalité, le pays est gouverné par des soi-disant « commissaires ». Un exemple : dans une grande fabrique de Moscou, qui occupe quelques milliers d'ouvriers, les élections pour le Soviet devaient

avoir lieu. Le gouvernement fit savoir aux ouvriers que seuls des membres du parti communiste pouvaient être élus. Malgré cela, les ouvriers élurent l'anarchiste connu Gordine. Le gouvernement annula l'élection et en prescrivit une nouvelle. Le résultat fut le même. Alors, le gouvernement fit arrêter Gordine et déclara son candidat élu.

« Je pourrais vous citer des exemples analogues par douzaines. »

Au début de 1920, le camarade Vilkens, autre délégué de la « Confederacion del Trabajo » d'Espagne, à qui son franc parler avait valu déjà de faire connaissance avec la « Tchéka » et les geôles russes, lui fait une autre visite

« Nous avions apporté du beurre, du caviar, du sucre, des conserves, des bonbons et du pain blanc, car nous savions que Kropotkine était réduit à la portion congrue. »

— Voilà bien les nouveaux bourgeois; ils ont de tout, dit sa compagne.

« Avec nos provisions, une soupe et des pommes cuites, nous fîmes un festin. Le vieux Kropotkine se sentait rajeunir. Dans la retraite où s'écoulent ses derniers jours, des journées pareilles brillent comme des étoiles dans la nuit.

« Il nous parle de l'Espagne, où il a vécu quelques semaines en 1870. De sa poche, il sort une montre en nickel (un « oignon »), qui lui fut offerte par souscription, par les ouvriers de la Corogne. Le bon vieillard exprime un touchant scrupule :

— J'ai accepté, dit-il, car ils m'ont démontré que nul n'avait versé plus de dix centimes.

« La conversation roule à présent sur la Révolution russe. Kropotkine se confirme plus que jamais dans ses opinions : « *Les communistes, avec leurs méthodes, au lieu de mettre le peuple sur la voie du communisme, finiront par lui faire haïr jusqu'au nom.*

« Ils sont sincères, peut-être; mais leur système les empêche d'introduire dans la pratique le moindre principe du communisme. Et, constatant que l'œuvre révolutionnaire n'avance point, ils en augurent « que le peuple n'est pas prêt pour avaler leurs décrets, qu'il faut du temps, des détours... » C'est logique : l'histoire des révolutions politiques se répète. Le plus triste est qu'ils ne reconnaissent nullement, ne veulent pas reconnaître leurs erreurs et chaque jour enlève à la masse un morceau des conquêtes de la Révolution, au profit de l'Etat centralisateur.

« — Est-ce que vous ne pensez pas à quitter la Russie ? demandons-nous à notre hôte.

— Oh ! non, répond-il en souriant : après quarante ans d'exil, je n'ai pas d'autre désir que de mourir en ce pays que j'aime tant et où je crois de mon devoir d'assister à toutes les phases de la révolution. »

« Dans la chambre, il fait froid; on épargne le bois, car bien qu'on en ait obtenu de la commune, il faut l'aller chercher à quelques kilomètres et il faut payer le charroi, qui coûte plusieurs milliers de roubles.

« Quand je lui serrai la main au départ, je ne

pus retenir mes larmes ; j'étais sûr de ne plus le revoir. »

Nous ne reproduisons ici que l'essentiel de la narration de cette visite, récit paru dans *Le Libertaire* du 28 janvier 1920. Ces extraits, cependant, suffisent pour montrer la pénible situation matérielle et l'état d'esprit de Kropotkine qui, au moral, conservait sa faculté de jugement et son optimisme inébranlable.

A la fin de l'année 1920, le camarade P. de Reyger, de Haarlem, qui avait invité Kropotkine à venir vivre les dernières années de sa vie dans la jolie ville de Haarlem, entouré de bons camarades combattant pour la cause de l'anarchie, recevait une lettre de Kropotkine où, tout en se montrant profondément touché de l'affectueuse pensée, celui-ci décline l'invitation.

« La révolution sociale, ajoute-t-il, a malheureusement pris en Russie un caractère centraliste et autoritaire. Elle montre tout de même la possibilité d'une transition d'une société capitaliste à une société socialiste. Et cette pensée encouragera sans doute les socialistes de l'Europe occidentale dans leurs efforts pour reconstituer la société sur la base d'une égalité anticapitaliste. En même temps, les fautes centralistes commises par la Révolution communiste russe contribuent certainement à faire éviter de pareilles fautes par les travailleurs d'autres pays. »

Hélas ! Vingt-sept ans se sont écoulés depuis et...

***

Il ne semble pas que Kropotkine ait eu connaissance de la formidable épopée du mouvement makhnoviste anarchiste d'Ukraine où Makhno, pendant plusieurs années, à la tête d'une armée de paysans, qui compta souvent plus de cent mille hommes, se ravitaillant uniquement en armes et munitions par ce qui était pris à l'ennemi, tint tête à Pétlioura, Dénikine, Wrangel et l'armée rouge et les battit, tout en tentant d'organiser le communisme libertaire dans les communes rurales, où tous les paysans enthousiastes soutenaient le mouvement, ayant compris son désintéressement et la justesse de ses principes.

Ce mouvement fut pour ainsi dire inconnu en Europe au moment où il se déroulait et, personnellement, nous avons eu l'occasion de converser avec des anarchistes russes militant à Moscou à la même époque, qui n'en perçurent même pas les échos. Quelle joie pour Kropotkine s'il eût pu connaître ce mouvement et surtout son ampleur. Ses derniers jours, car sa fin approchait, en eussent été ensoleillés.

C'est le 8 février 1921, en effet, que Kropotkine rendit le dernier soupir (1).

---

(1) A la fin de l'année 1923, en compagnie d'une dizaine d'étudiants étrangers (parmi lesquels était notre très cher ami chinois Pi-Tsé-Ou-Tsio, universitaire qui avait traduit en chinois la plupart des œuvres de Kropotkine, qu'il comptait éditer à son retour en Chine; mais nous n'en eûmes jamais de nouvelles après son départ de France; — qu'est-il devenu ?) l'un de nous rencontra Sophie Kropotkine et sa fille Sacha, chez Jean Grave, à Robinson.

Elle raconta la fin de son vieux compagnon et, pendant tout un après-midi, nuos décrivit l'abjection du nouveau régime russe, qu'elle donnait comme « pire que sous le tsar ».

La bonne Sophie revint en France pour un nouveau court séjour en 1929, plus désillusionnée que jamais.

Les journaux du monde entier annoncèrent cette nouvelle, parlant beaucoup du savant, mais peu, ou pas du tout, de l'anarchiste (1).

Toute la ville et les alentours de Dmitroff défilèrent devant le corps. Des dizaines de milliers de paysans, ouvriers, enfants des écoles, notables, soldats révolutionnaires ou se croyant tels, les dirigeants bolchevistes, etc..., tout le monde sans distinction crut devoir rendre un dernier hommage au vieux révolutionnaire libertaire.

Les humbles, peu aptes à comprendre les idées philosophiques profondes exprimées par le penseur, sentaient, néanmoins, au travers de quelques idées maîtresses, que quelqu'un de grand venait de quitter notre monde de larmes.

A la prison Boutirky, où une trentaine d'anarchistes emprisonnés pour leurs opinions faisaient la grève de la faim, ceux-ci furent autorisés, sur leur parole d'honneur de réintégrer la prison après les obsèques — ce qu'ils firent — à se rendre à Dmitroff pour accompagner leur vieil ami à sa dernière demeure.

Devant une foule immense le cercueil fut placé dans un train spécial pour être dirigé sur Moscou. Une autre foule énorme assista à l'arrivée du train dans une gare de banlieue de la grande ville.

Le cercueil fut ensuite emporté à la maison de « l'Union professionnelle » (sorte d'Union des Travailleurs) qui était, par une curieuse coïncidence,

(1) Il faut rappeler ici le beau numéro spécial des *Temps Nouveaux* (mars 1921), tout entier consacré à rendre hommage à sa mémoire, et le rarissime livre de J. ISHILL (Berkeley Heights, E.U.A., 1923):

АНАРХИЧЕСКИЕ ОРГАНИЗАЦИИ

ПАМЯТИ

Петра Алексеевича КРОПОТКИНА

8 февраля 1921. — 1842—1921. — 13 февраля 1921.

От Комиссии Анархических Организаций.

Письмо П. А. Кропоткина.

П. А. Кропоткин.

П. А. Кропоткин и анархизм.

Петру Алексеевичу Кропоткину.

Апостол солидарности.

L'adieu des anarchistes distribué pendant l'enterrement à la population de Moscou.

l'immeuble de l'ex-Union de la Noblesse, là même où avait commencé la carrière de Kropotkine quand, ayant alors huit ans, il fut remarqué par le tsar dont la décision le fit entrer au corps des pages.

Le cercueil, disparaissant sous les couronnes et les fleurs, fut veillé par la garde anarchiste, dont plusieurs membres étaient — ironie, peut-être ? — des prisonniers de Boutirky.

A nouveau, des dizaines de milliers de moscovites défilèrent devant le cercueil qui fut exposé durant trois jours.

Toutes les organisations scientifiques, tous les partis politiques — il y en avait encore, alors — toutes les organisations d'intellectuels, d'ouvriers, de soldats, envoyèrent des couronnes et des délégations.

L'inhumation, parmi une foule innombrable, qui suivit le convoi dans les rues de Moscou et à laquelle les anarchistes distribuaient un tract : « *Adieu à Kropotkine* », eut lieu le 13 février, au cimetière du couvent Novo-Dévitchi.

Les princes Kropotkine possédaient un magnifique caveau dans un autre cimetière, mais Pierre Kropotkine ayant exprimé la volonté formelle de ne pas être inhumé dans ce caveau, sa volonté fut respectée et il eut l'humble tombe qu'il avait désirée.

Quelques années plus tard s'ouvrait le Musée Kropotkine, dont l'organisateur principal fut le camarade Nicolas Lebedeff.

Le Musée a sept salles la première dépeint le

milieu social, les ancêtres, l'enfance et l'adolescence; la deuxième, l'activité scientifique et révolutionnaire, la vie en Sibérie, l'arrestation, la détention à la forteresse Pierre-et-Paul et l'évasion (1867-1876); la troisième, la vie en Europe occidentale, le rôle joué au sein de la première Internationale, le journal *Le Révolté*, l'emprisonnement à Clairvaux, la vie en France et en Angleterre, l'activité sociologique et scientifique (1876-1916).

La quatrième salle est consacrée à son retour en Russie (12 juin 1917), les réceptions en Norvège, en Suède, l'arrivée à Moscou, la bienvenue des journaux, le refus d'entrer au gouvernement Kérensky, le refus d'une pension de 10.000 roubles, la vie à Dmitroff, la constitution du Comité Kropotkine (Président : Véra Figner).

La cinquième salle est la reconstitution de son bureau avec ses outils et ses travaux de menuiserie et de reliure.

La sixième est la chambre de deuil (maladie, mort, obsèques, adieu des travailleurs et des anarchistes).

La septième et dernière montre l'influence des idées de Kropotkine sur le mouvement révolutionnaire dans les divers pays Scandinavie, pays latins, anglo-saxons, germains, asiatiques, etc...

Un corridor menant à la septième salle contient le témoignage de la presse mondiale à l'occasion de sa mort.

Ainsi reste l'hommage immortel (1) des hommes pour celui qui, abandonnant la vie d'honneurs et de privilèges dus, dans un régime impérialiste, à sa naissance, quitta tout le reste pour défendre la cause des humbles et des opprimés. Mais la route est encore longue à parcourir pour parvenir à ce qui fut son rêve de justice et d'égalité.

Les obstacles à franchir sont rudes et nombreux. Qu'importe ?

L'immense transformation sociale, commencée avec la guerre, en 1914, qui se fait sous nos yeux, s'enfantant dans l'horreur et dans le sang, annonce le crépuscule d'un monde de parasites inhumains et l'aube d'une ère nouvelle éclatante de beauté.

Il viendra bientôt, le jour où les peuples enfin majeurs, ayant balayé tous les profiteurs et les « nouveaux messieurs » des partis politiques, qui n'aspirent qu'à ressusciter à leur profit les privilèges des régimes déchus, feront, dans la joie et le bonheur, au son de la Neuvième Symphonie, une immense ronde autour du monde.

---

(1) Ironie de l'immortalité ! Depuis que ces lignes ont été écrites nous avons appris que le Musée Kropotkine avait été supprimé par les autorités à la fin de 1938.

Les collections furent dispersées dans les autres musées, et le bâtiment attribué à l'Académie de littérature.

Nicolas Lebedeff est mort en 1936 et Sophie Kropotkine au début de 1938. Son unique petite fille trouva la mort à Londres, en 1944, lors d'un bombardement, alors qu'ambulancière elle secourait les blessés. Elle avait une vingtaine d'années.

CONCLUSION

A la mort de Kropotkine s'achève une étape vers l'émancipation humaine.

En 1914, l'absence de l'Internationale rêvée cinquante ans plus tôt permet le déchaînement de la guerre.

Le socialisme, pourtant, est, en apparence, puissant dans tous les pays. Il pourrait, s'il était d'accord avec ses principes et sa doctrine, empêcher le cataclysme.

Mais ce que l'on croyait profond en lui n'est que superficiel. Le premier grand ouragan auquel il doit faire face l'emporte comme un fétu de paille.

Au lieu de penser internationalement, les socialistès de tous les pays pensent nationalement et épousent la cause de leurs gouvernants nationaux et chauvins.

Une nuit d'horreur de quatre ans s'abat sur l'Europe.

1919, 20, 21 voient une renaissance du mouvement d'émancipation prolétarienne.

Mais ce n'est qu'un feu de paille.

Du jour où les socialistes ont cessé de considérer les problèmes en socialistes, mais en français, anglais, allemands, etc... le socialisme n'existe plus.

Dans presque tous les pays d'Europe, les marxistes, ou ceux qui se prétendent tels, ont le pouvoir ou une partie du pouvoir.

On est pourtant aussi éloigné du socialisme qu'on pouvait l'être du temps des gouvernements les plus réactionnaires. Pour avoir refusé le droit à la vie au peuple allemand après sa défaite militaire, pour n'avoir pas aidé la jeune république allemande, on a permis et facilité l'ascension de HITLER au pouvoir, *on a voulu* la guerre de 1939. Qui « on » ? Tous les gouvernements du monde entier, à commencer par les yankees s'empressant de désavouer leur président Wilson, trop pacifiste.

Le socialisme était assez puissant dans le monde pour éviter cela s'il avait eu une claire vision de son rôle et voulu sincèrement le jouer.

Mais, au fur et à mesure qu'il devenait numériquement plus puissant, ses « élites » s'agrégeaient au monde bourgeois et sa masse était incapable d'effectuer la réalisation de la doctrine. Egalement le phénomène bolcheviste ne contribuait pas peu à jeter la confusion dans les esprits.

Certes, de 1917 à 1922, des masses d'hommes ont pu croire sincèrement qu'un Etat socialiste s'élaborait à l'Est.

Mais après... comment ne pas voir que les nou-

veaux dirigeants avaient purement et simplement repris la politique traditionnelle des tsars, depuis Pierre le Grand l'extension nationale vers la Baltique, Constantinople et les Indes.

Pas d'égalité, puisque, par exemple, les millionnaires foisonnent là-bas comme ici et que les armées de misérables sont aussi nombreuses là qu'ailleurs.

Pas de liberté, si ce n'est celle de se taire quand on ne pense pas comme les dirigeants, sinon l'on est « épuré » et si l'on échappe à la mort, l'exil sibérien happe les récalcitrants, en multitudes que ne connurent pas les régimes tsaristes.

Dans ceux-ci, du moins, les nouvelles filtraient, on savait les noms de ceux qui mouraient pour la liberté et parfois même on avait pu les secourir.

Ici, un rideau de fer ne laisse rien filtrer, les prisons, les camps, sont devenus des nécropoles où le silence n'est troublé que par les coups de feu « justiciers », les « liquidations »...

Et puis, la guerre est revenue, retrouvant les marxistes aux côtés de leurs gouvernements nationaux.

Nous ne sommes encore que des barbares, disait Blanqui. Il avait raison.

Les Espagnols Impériaux avaient envoyé *ad patres* douze millions d'indiens Incas et Aztèques, les fours crématoires hitlériens ont fait beaucoup mieux.

Et la guerre menace à nouveau, alors que les ruines de l'autre sont encore fumantes.

Jusqu'où cette future et peut-être prochaine, qui

semble inévitable, reculera-t-elle les limites de l'horreur ?

« Quand l'ignorance est au sein des sociétés et le désordre dans les esprits, dit Dalloz (cité par Kropotkine, *Paroles d'un Révolté*, édit. de 1885, p. 213), qui est loin d'être un révolutionnaire, les lois deviennent nombreuses. Les hommes attendent tout de la législation et chaque loi nouvelle étant un nouveau mécompte, ils sont portés à lui demander sans cesse ce qui ne peut venir que d'eux-mêmes, de leur éducation, de l'état de leurs mœurs. »

Cela est si vrai que les individus, toutes les classes d'individus, vivent dans une inquiétude constante.

Inquiétude de la guerre qui, chaque mois, chaque semaine, chaque jour, menace.

Nul ne peut se reconnaître dans le fatras des lois ou décrets, plus nombreux, plus incohérents, plus contradictoires, et cela rend la société de plus en plus inhumaine.

Le moindre artisan, même s'il n'a pas de personnel, est obligé d'avoir un comptable s'il veut donner l'impression d'être « en règle ».

Encore est-il à la merci d'un contrôle qui peut, avec l'amende qui suivra, le ruiner à moitié, tant il est vrai que chacun est obligé de « truquer », de vivre dans une plus ou moins grande illégalité.

Et pourtant...

Lafargue, il y a soixante-cinq ans, constatait « Une bonne ouvrière ne fait avec le fuseau que cinq mailles à la minute, certains métiers circu-

laires à tricoter en font trente mille dans le même temps. Chaque minute à la machine équivaut donc à cent heures de travail de l'ouvrière. Chaque MINUTE de la machine devrait donc délivrer DIX JOURS de repos à l'ouvrière. »

Si l'on examine le machinisme moderne, de combien le raisonnement de Lafargue est-il dépassé de nos jours ?

Cependant, la même inquiétude du pain quotidien règne pour des masses d'individus.

Regardez autour de vous, vous voyez des mendiants à tous les coins de rues, dans le métro, devant les églises, partout. Pour apitoyer le passant, ils étalent leurs moignons, leurs orbites vides, leurs enfants, leurs médailles, leurs pancartes : « sans pension ».

Voyez la foule grouillante des faubourgs (plus grouillante que jamais, depuis qu'il y a des primes à la natalité), avec ses vêtements élimés, râpés, rapiécés, ses souliers éculés, ses savates, ses galoches, vision que vous retrouverez aux sorties d'usines devant ceux qui produisent ce qui est nécessaire à la vie.

Entrez dans les taudis sans air, sans lumière, où dans de minuscules pièces s'entassent de nombreuses personnes, parquées comme des bêtes, et vous méditerez sur les expositions admirables de l'urbanisme moderne et de l'hygiène, sur la publicité de la « Ligue contre le taudis », dont les animateurs trop bien logés oublient seulement que *le seul* moyen véritable d'atteindre le but proposé

serait de donner à ceux qui n'ont pas assez ce que d'autres ont en trop.

Aussi nombreuses sont les boîtes de nuit où, chaque soir, une espèce humaine, détentrice d'on ne sait quels privilèges (ou plutôt on sait trop bien que leur grand privilège est la possession de ressources pécuniaires suffisantes), dépense des sommes folles en orgies imbéciles d'où un véritable honnête homme sortirait hoquetant de dégoût.

Voyez ces galas au profit d'œuvres charitables (toujours la charité), où une autre foule descend de voitures somptueuses, dans des vêtements non moins somptueux. Les perles, les bijoux, les diamants scintillent. Des centaines de millions s'étalent sur les peaux maquillées de ces généreuses personnes philanthropes, qui estimeront avoir fait leur devoir social grâce au billet de mille sacrifié pour solder leur entrée et aux deux ou trois autres mis dans les enchères.

Entrez à l'hôtel Drouot, les jours de grandes ventes, vous verrez la valse des millions sur des timbres, des rubis, des objets rares, des meubles ou des tableaux qui peuvent être affreux.

Quant à la classe ouvrière, elle est aussi stupide que misérable. Oh ! nous le savons bien, elle a les nationalisations, les assurances sociales et familiales et quelques autres fariboles, comme le contrôle des exploitations par les comités d'entreprise.

En retroussant les manches elle a gagné la bataille du fer, celle du charbon, celle de l'acier et quantité d'autres batailles de ce genre, qui ont

fait la joie des capitalistes maintenant satisfaits et sans inquiétude.

En remerciement, on lui rafle la moitié de son salaire sous forme d'impôts ou de cotisations. Il est vrai qu'on lui ristourne un dixième de cette ponction sous forme des fameuses assurances et de la non moins fameuse retraite des vieux, qui lui assure quinze cigarettes « gauloises » par jour. Que peut-elle faire maintenant que les politiciens marxistes l'ont divisée à l'infini ? A l'usine, dix ou quinze catégories de salaires font les ouvriers se jalouser entre eux en de perpétuelles discussions et n'avoir pas, par conséquent, les mêmes intérêts dans une grève, dans un mouvement social.

Au bureau, il en est de même, et les fonctionnaires ont des salaires qui vont du simple au double ou au triple (1). Quant aux « cadres », leurs émoluments sont tellement disproportionnés que les classes sont plus distinctes en régime marxiste qu'en régime capitaliste.

Quelle unité d'action peut-on espérer avec des intérêts aussi différents ?

Que sont devenus les espoirs que l'on avait fondés sur la science et les savants ?

La science avance.

Nouveauté remarquable : son plus grand progrès récent, une certaine maîtrise sur l' « énergie atomique », a été avant tout mis à profit pour faire détruire une partie de l'humanité par une autre.

Quant aux savants, il faudrait d'abord distin-

---

(1) Au quadruple, à valeur scientifique *égale* (d'après document officiel), dans l'enseignement dit supérieur.

guer les faux des vrais. Ce n'est pas la considération des titres et des décorations qui nous y aiderait, ni celle des places honorifiques occupées ou des emplois bien rétribués, ni celle des louanges vendues à tarifs variés par des journalistes ou autres mercenaires.

Les savants, vrais ou faux, grands ou petits, sont d'ailleurs caractérisés, au point de vue social, sauf exceptions rarissimes, par leur lâcheté et leur servilité à l'égard des « autorités ».

Où sont-ils les Reclus, les Kropotkine d'aujourd'hui ?

Mieux, — ou pire, — des hommes comme Romain Rolland, comme Einstein, qui avaient eu le courage de protester contre le crime de 1914, ont fait chorus pour le crime de 1939.

L'unanimité semble parfaite à tous les échelons « supérieurs » ou prétendus tels de la conscience humaine, — si l'on admet que ces échelons sont occupés par les « intellectuels ». Il ne faut pas oublier que l'intellectualité de nombre d'entre eux est surtout faite de présomption et, comme aimait à dire un illustre savant du début de ce siècle à propos des Diafoirus contemporains, « leur suffisance n'a rien d'égal, si ce n'est leur insuffisance ».

Et cependant, nous voulons croire quand même et espérer, contre tout et contre tous.

Les sociétés connaissent toujours des périodes alternées de décadence et de grandeur.

Nous voulons croire, quant à nous, que la gran-

deur de l'humanité future régie par nos principes sera à l'échelle de la décadence de l'humanité d'aujourd'hui. Si par bonheur il en est ainsi, elle sera merveilleusement belle, bonne, généreuse, ainsi que la voyait d'avance Pierre Kropotkine.

APPENDICE

L'un de nous a fait (dans la « Revue générale des Sciences », tome LIII, numéros 10 *et* 11) *une étude comparative sur*

DARWIN et KROPOTKINE

de caractère strictement analytique, scientifique. On peut y voir un exemple de ce que donnera l'examen détaillé des œuvres de Kropotkine.

Nous croyons intéressant de reproduire ici cette publication, dans laquelle l'auteur s'est efforcé, comme d'habitude, d'éviter les termes techniques prétentieux et que nous remanions légèrement pour la rendre accessible à tous lecteurs (1).

---

(1) Toutes les notes sont reportées à la fin, page 193.

PREMIERE PARTIE

DEUX FACTEURS APPAREMMENT CONTRADICTOIRES DE L'EVOLUTION

La présente étude n'est pas ce qu'on appellerait en journalisme un article d'actualité. Sa rédaction a été projetée il y a quelques années, à l'occasion de l'apparition presque simultanée d'un ouvrage de M. PRENANT sur *Darwin*, en 1937 (1), et d'une réédition de *l'Entr'aide* de KROPOTKINE, en 1938 (5).

⁂

« *Struggle for life* (*Lutte pour la vie*) : Locution anglaise, mise à la mode par Darwin ». (Petit Larousse p. 1142 de l'édition de 1937.)

M. Marcel Prenant, Professeur à la Sorbonne, biologiste marxiste (2) a publié un livre sur *Darwin* (1), considéré comme l'inventeur de cette locution. ainsi traduite; le choix de la traduction exprime des arrière-pensées. Celles-ci étaient si bien dans l'esprit de Darwin qu'il a consacré tout un important paragraphe (II du chap. III), à les exprimer : « Je dois avertir ici, dit-il (3), que j'emploie le terme de « concurrence vitale » dans un sens large et métaphorique, comprenant les relations de mutuelle dépendance des êtres organisés et, ce qui est plus important, non pas seulement la vie de l'individu, mais les probabilités qu'il peut avoir de laisser une postérité... » Reste une arrière-pensée qu'il faut bien dire et qui ne

pouvait pas être dans l'esprit de Darwin : employer le terme d'usage courant, à la fois par conformisme à cet usage et pour se mieux faire comprendre d'un très large public.

⁂

Ici, une digression est nécessaire.

Lemme (ou proposition préliminaire) : On peut exprimer la même idée en langage déterministe et en langage finaliste; cela n'a aucune importance depuis la révolution copernicienne.

L'expression *struggle for life* est « fâcheuse », comme dit M. Prenant, parce qu' « elle implique une finalité ». Le finalisme est une disposition d'esprit incompatible avec la démarche scientifique, non par lui-même, mais comme étant une conséquence inévitable de l'anthropocentrisme. Il n'en est que plus remarquable que les expressions finalistes abondent dans les ouvrages des antifinalistes les plus farouches et les plus acharnés, non pas même ceux du temps de Darwin, mais parmi nos contemporains; c'est à croire que leur philosophie scientifique est retombée au niveau de celle de Bouvard et Pécuchet ou de M. Homais, que leur antifinalisme est surtout une attitude, un snobisme intellectuel. Le biologiste dira que la lutte pour la vie a pour *but* (ou pour *conséquence*) la destruction des espèces qui disparaissent, de la même manière que l'astronome dit que le soleil se lève et se couche.

⁂

Aucun livre de Ch. Darwin ne porte en titre : *The struggle for life*. Mais son ouvrage capital est, de l'avis unanime : *l'Origine des espèces...* Or, ce titre est accompagné d'un long sous-titre et ce serait délibérément trahir la pensée darwinienne que n'en pas donner la traduction la plus rigoureuse possible : « Sur l'origine des espèces par le moyen de la sélection naturelle, ou la conservation des races favorisées dans la bataille pour la vie. »

La lutte est sans merci, il faut qu'elle le soit; elle est le moyen employé par la Nature (avec un N majuscule) pour opérer la sélection, le choix de ceux qui subsistent, pour enfin arriver, selon l'expression d'H. Spencer, meil-

leure d'après Darwin lui-même, à la « survie du plus apte ».

Toute cette belle théorie, si controversée, qui a fait couler tant d'encre et de paroles, repose en définitive sur un cercle vicieux : à quoi reconnaît-on le plus apte à survivre ? à ce qu'il survit. On lui trouvera toujours après coup des raisons raisonnables d'avoir survécu.

La nécessité, pour tout être vivant qui reste tel, de donner satisfaction à ses besoins est aussi inéluctable que celle, pour tout corps matériel, de subir la loi de la chute des graves, comme on disait il y a un siècle. Conséquence immédiate : la concurrence et la lutte. Celles-ci sont, en étroite logique, d'autant plus rigoureuses que les besoins sont le plus identiques, que les moyens de les satisfaire sont moins abondants et que le nombre des concurrents est grand.

Dans cette lutte pour conserver la vie, quelle est la meilleure raison, sinon celle du plus fort ? — à moins que ce soit celle du plus rusé, qu'on appellera le plus intelligent ? à moins que ce soit celle du plus *favorisé* par... la Nature ? Constatations de faits, sans rien de théorique au sens vulgaire du mot.

L'innovation de Ch. Darwin a été d'admettre que celui qui survit est le plus apte à survivre, choisi par la Sélection naturelle, à la manière dont l'animal ou le végétal qui lui est utile est choisi par l'homme pour être multiplié grâce à l'élevage et à la culture. Le processus de l'origine des espèces, c'est la sélection naturelle, le moyen de la sélection naturelle, c'est la lutte.

⁂

Henri Neuville (4), faisant écho à la grande voix de KROPOTKINE (5), écrit « Si, dans la nature, même la plus sauvage, la lutte règne, elle s'accompagne non moins manifestement de faits d'association, d'entr'aide, et la *lutte extérieure pour la vie* détermine, dans un même groupe d'êtres, *l'association pour la lutte*. Or, les effets de la solidarité ainsi constatée s'avèrent plus fructueux, plus progressifs, dans l'évolution d'une espèce, que ne le serait la lutte au sein de celle-ci, si toutefois la nature en offrait des exemples répondant à l'idée que s'en font surtout quelques snobs, ignorants ou de mauvaise foi. »

La « struggle for life », mise à la mode par Ch. Darwin,

faux savants, un « slogan », si l'on ose s'exprimer ainsi, accommodé à toutes les sauces; de même que plus tard sa *Descendance de l'Homme* est devenue, « grâce » aux mêmes déformateurs, la théorie de la prétendue origine simienne directe de l'humanité, prétexte à la célèbre « guerre du singe », dont le récent procès de Dayton n'est pas l'un des moindres épisodes (7).

Encore une fois, dans la Nature la lutte est indubitable et inévitable. Ne pas le reconnaître serait fermer les yeux devant l'évidence. Pourtant, chez les organismes même les plus simples que nous connaissions, la vie nécessite une association toujours très étroite, manifestement non le résultat d'une harmonie préétablie, mais la condition *sine qua non* du maintien de l'état vivant. Comme l'a montré il y a assez longtemps avec une rare maîtrise l'illustre zoologiste Edmond Perrier, rassemblant, dans son livre sur « les Colonies animales », les résultats acquis par ses prédécesseurs et lui-même au cours du XIXe siècle, les organismes dits supérieurs ne sont que des associations plus complexes et où, par conséquent, la solidarité des parties est encore plus grande et plus indispensable.

Y a-t-il contradiction entre la lutte inévitable et l'entr'aide nécessaire ? Certes non et Kropotkine n'ignore pas plus la première que Darwin ne méconnut l'autre. Mais dans la nature la lutte est-elle surtout entre individus *de la même espèce ?* Les loups ne se mangent pas entre eux, dit un proverbe; un autre, il est vrai (qui, entre parenthèses, n'a pas été inventé pour les anthropophages) déclare : l'homme est un loup pour l'homme. Rappelons-nous que le terme « struggle », bataille, lutte ou concurrence, *doit* être entendu « dans un sens large et métaphorique ». L'escroc qui, mettant à profit les avantages que donnent une grosse fortune et des aptitudes particulièrement développées à la flagornerie et à l'intrigue, a usurpé honnêtement des situations qui eussent dû revenir normalement à un moins favorisé, cet escroc a livré bataille plus âprement que celui qu'on eût appelé chourineur au début du siècle et qu'on appellerait maintenant gangster.

On n'a pas assez pris garde, depuis Darwin, à l'emploi métaphorique du terme « struggle », si bien illustré par l'exemple précédent (humain, trop humain, mais plutôt banal).

La métaphore peut être poussée très loin; il ne faut pas

la pousser trop loin. Car les vivants hétérotrophes ne vivent que *contre* les autotrophes; ceux-ci *contre* la matière inorganique. La lutte universelle n'est-elle pas ceci : tous les organismes animés de l' « élan vital » (8) sont exposés « au choc rude des éléments » ? Ne vaudrait-il pas mieux pour eux s'entr'aider contre la Nature « marâtre » que s'entredévorer ? Arrêtons-nous pour ne pas tomber dans l'absurde.

⁂

Il paraît utile de résumer ce qui précède :

Pendant la seconde moitié du XIXe siècle, naturalistes et philosophes, au cours d'un grand débat sur l'origine des espèces et l'évolution du monde vivant, ont insisté sur la lutte et l'entr'aide comme facteurs de cette évolution. A part le point de vue, rien de très original : le Fabuliste nous avait fort bien dit quelle est « la *raison* la meilleure », celle du loup ou celle du renard, sans oublier qu' « il se faut entr'aider ».

Ch. Darwin et P. Kropotkine ont apporté chacun sa part à l'étude de ces phénomènes, *sans être en contradiction.*

DEUXIEME PARTIE

NON SEULEMENT CES FACTEURS NE SONT PAS CONTRADICTOIRES, ILS SONT COMPLEMENTAIRES

On serait aisément tenté de mettre en opposition tranchée les deux facteurs considérés et en même temps les deux savants et philosophes qui les ont plus instamment invoqués.

Darwin et Kropotkine : ce n'est pas un chapitre à ajouter aux nombreuses *Vies parallèles*.

Ch. Darwin et P. Kropotkine sont l'un et l'autre excellemment des hommes représentatifs; mais on pourrait soutenir sans paradoxe que l'œuvre du premier est celle d'un homme plus étroitement lié à son milieu. Pour que soit bien comprise sa *théorie* (10), la biographie de Ch. Darwin, intéressante en elle-même, doit être connue. Aussi faut-il savoir gré à Marcel Prenant de l'avoir retracée d'une plume alerte (11). Il nous montre ainsi l'évolution d'un homme et de son esprit, d'un homme dont la vie matérielle et sentimentale fut celle d'un grand bourgeois anglais et dont toute la vie intellectuelle est celle d'un vrai révolutionnaire.

Ch. Darwin, fils et petit-fils de médecins perspicaces, avait, comme on dit, de qui tenir. Son grand-père paternel Erasme peut passer, presque aussi justement que Buffon, pour un de ses précurseurs (12). Son père lui a légué des qualités d'observateur et, avec une fortune suffisante pour

le « mettre à l'abri des préoccupations matérielles », les qualités voulues pour la faire valoir. Ch. Darwin *peut* attendre; c'est un savant véritable et honnête; il n'est pas atteint de cette infirmité mentale, l'arrivisme; M. Prenant parle d'une expérience commencée en 1842 et terminée en 1871. Bien sûr il avait, comme tout un chacun, ses servitudes, il avait une préférence patriotique pour les idées « made in Great-Britain »; il admirait exagérément Malthus et mit longtemps à comprendre Lamarck et à lui rendre justice (13). Successivement sujet de George IV et de Victoria, il n'eut pas à connaître, heureusement pour lui et pour la science, les autorités françaises, dominées par celle du baron Cuvier.

Il vécut et travailla, comme le montre fort bien M. Prenant, dans les circonstances les plus favorables à la formation, à l'élaboration et même à la publication de sa théorie. Peut-être de ces circonstances la plus importante est-elle le voyage qu'il fit de 1831 à 1836 à bord du *Beagle*, autour de l'Amérique du Sud et de l'Océan Pacifique. Bonne fortune exceptionnelle pour ce voyageur exceptionnel, véritable naturaliste (14). Pour en caractériser la portée, j'emprunterai *à peu près* les termes qu'emploie M. Prenant : « A aucun degré... Darwin n'est un révolutionnaire... Ce qui en aura fait un malgré lui, ç'aura été le voyage du *Beagle*. »

Il faut insister sur ce « malgré lui » : c'est une des explications du long retard apporté à l'apparition de l'ouvrage capital, *l'Origine des Espèces*. Il y a un siècle, il était révolutionnaire de parler ouvertement de la transformation des espèces vivantes.

Darwin fit cette révolution intellectuelle, grâce à ses éminentes qualités et à l'opportunité de l'époque, et ce fut une réussite; car il faut, ainsi que le dit Woodruff, « que l'homme et le moment conviennent ».

Kropotkine, pas plus qu'Herbert Spencer par exemple, ne fut un naturaliste; il ne collectionna jamais, que je sache, ni des coquilles, ni des plantes, ni des minéraux (16); il ne fit jamais des « expériences », même simples comme celles de Darwin. Mais il fut à sa manière un excellent observateur. Sur les huit chapitres de son livre, *l'Entr'aide*, deux seulement sont consacrés aux « animaux » et le reste à l'espèce humaine. Encore dans ces deux là rapporte-t-il surtout des faits recueillis par d'autres; il faut alors admirer la sûreté de jugement avec

laquelle il a su choisir ses références. C'est d'abord le grand zoologiste Kessler (17), à qui il reporte la priorité des idées sur l'importance de l'entr'aide. C'est encore les entomologistes Huber, Forel, Lubbock, Adlerz; il connaît bien J.-H. Fabre et Maeterlinck et leur accorde leur juste valeur.

Il n'a pas la prétention de révolutionner la science, ni la philosophie. Il ne se met pas lui-même en opposition avec Darwin, dans les œuvres de qui il trouve nombre d'observations qui corroborent sa propre thèse. L'excellente traductrice de *l'Entr'aide*, Louise Guieysse-Bréhal, l'exprime fort bien en disant « La loi de la nature dont traite le présent ouvrage n'avait pas encore été formulée aussi nettement. C'est un point de vue nouveau de la théorie darwinienne... » C'est au moins une mise en lumière nouvelle de ce point de vue.

Si les exemples rassemblés par Kropotkine sont en quantité insuffisante, on pourrait en ajouter bien d'autres on pourrait citer les *Plasmodium*, qui « aident » l'homme, qui les héberge (sauf à lutter contre eux ensuite), à combattre les tréponèmes; on pourrait trouver maints cas dans les observations éthologiques bien faites; par exemple, voici, résumé, un récit donné par un zoologiste contemporain, W. Beebe (18), non suspect d'avoir pu être influencé par Kropotkine : « ...une centaine de petits diodons (poissons de la mer des Indes), tous bien serrés les uns contre les autres et allant droit devant eux... Une grande orphie se rapprochait. Les timides diodons la virent aussi, se gonflèrent davantage et s'agglomérèrent au point que leur troupe semblait ne former qu'un seul poisson gros et arrondi... Semblables à un troupeau de bœufs musqués qui forment le carré en présentant leurs cornes à l'envahisseur, ces petits poissons présentaient à leur ennemi un front solide de chevaux de frise fait d'une seule carapace de piquants... Brusquement un gros diodon se sépara des autres, l'orphie se mit à sa poursuite, les grandes mâchoires s'ouvrirent, se fermèrent brusquement et engloutirent leur proie infortunée. »

⁂

Nous n'avons été que trop rassasiés de transpositions de la prétendue biologie à la prétendue sociologie. Kropot-

kine n'est pas tombé dans ce travers d'en tenter une nouvelle. Il avait hâte d'arriver, dans son étude, à l'espèce humaine; ce n'est pas seulement parce qu'il s'intéressait davantage à celle-ci (19); c'est aussi et surtout parce qu'il la connaissait mieux et pouvait en parler avec compétence. Son livre suit un ordre historique, dans le sens où l'histoire [humaine] tend à devenir scientifique; il y manifeste un « tempérament » intellectuel de biologiste d'anthropologiste et non pas seulement de sociologue (20). Ce n'est pas non plus par sentimentalisme qu'il insiste sur la sociabilité des animaux; il suffit, pour en être convaincu, de lire ce qu'il dit sur la zoologie lamartinienne de L. Büchner (p. XIII et XIV de son Introduction). Il avait prévu le reproche, qu'on ne lui ménagea certes pas. « On peut objecter à ce livre, dit-il, que les animaux aussi bien que les hommes y sont présentés sous un aspect trop favorable; que l'on a insisté sur leurs qualités sociables, tandis que leurs instincts anti-sociaux et individualistes sont à peine mentionnés. Mais ceci était inévitable... »

Que ne pourrait-on pas lui reprocher encore ? Il tient les « sauvages » (qui sont les mêmes pour lui que pour Darwin et les autres civilisés) indistinctement pour des « primitifs »; il faut penser aux progrès faits par l'anthropopaléontologie en un demi-siècle.

Une autre question se pose encore : ne doit-on pas prendre le terme *entr'aide*, comme le mot *lutte*, dans un sens métaphorique ? et ne risque-t-on pas, ici encore, de pousser la métaphore trop loin ? « ...il est illégitime de comparer une société d'individus libres à un individu formé d'une agglomération de cellules fixées. » (F. LE DANTEC, dans *l'Égoïsme...*) Il manque au moins à cet aphorisme un mot : « inconsidérément », après « comparer ». Un *individu* multicellulaire, humain par exemple, n'est pas *inconsidérément* comparable à un agrégat, à une « colonie » (mot fort mal choisi) d'unicellulaires. Cependant, dans un tel individu : « Chaque plastide a sa vie propre, et peut être détruit individuellement. Mais il a aussi sa vie solidaire des autres, et les besoins du corps, faim et soif, respiration, sont la somme des besoins individuels des plastides. » (Henri COUTIÈRE, dans son admirable petit livre *Connais-toi.*) Sans aller chercher les cas bien caractérisés, en somme assez exceptionnels de symbiose, (que Kropotkine ignorait), l'entr'aide qui, anthropocentriquement, peut paraître une notion affective, n'est qu'une expression de la



Veillée funèbre à la Maison des Syndicats par la « garde anarchiste ».



La tête de l'enterrement dans les rues de Moscou.

solidarité élémentaire. Kropotkine dit : « La sociabilité a certainement son origine aux plus bas degrés de l'évolution du règne animal, peut-être même dans les « colonies animales ».

Resterait à se demander si l'évolution, déterminée par ces deux facteurs, entre autres, est progressive (c'est-à-dire va vers le mieux). Kropotkine le croit et Darwin paraît en douter, sans avoir publié ses idées sur ce point (voir M. Prenant, p. 143). Le premier pense que l'entr'aide est un facteur progressif et la lutte un facteur régressif.

Il ne paraît pas possible de donner une réponse purement scientifique à cette question.

(1) Paris, Editions sociales Internationales, 1938. Ce livre et le suivant sont inséparables
(2) *Biologie et Marxisme* (E.S.I.), 1937.
(3) P. 63 de l'excellente traduction de Mme Clémence Royer (Nelle édit., Paris, Flammarion, s.d.), qui rend *struggce for life* par *concurrence vitale.*
(4) *Individualisme et Entr'aide* (L'Elan syndicaliste, n° 39, mars 1939), à propos de la réédition de :
(5) Pierre Kropotkine, *L'Entr'aide*, un facteur de l'Evolution, traduit de l'anglais par Louise Guieysse-Bréal, Paris (Costes), 1938.
(7) Encore plus récemment (1944, dans *La Marseillaise*, journal d'Alger, la guerre dite de 1939, y compris la complicité Hitler-Pétain et Cie, est présentée comme une conséquence des enseignements de Ch. Darwin et d'H. Spencer (ceci voisinant avec de la publicité pour l'Angleterre !). Le professeur Elie Gagnebin, de Lausanne, croit « certain » que l'hitlérisme « a pour fondement philosophique... une sorte de darwinisme... » (on devrait dire une sorte de caricature du darwinisme).
(8) Ce qui ne veut rien dire. Autant vaudrait dire à Newton que tous ses travaux n'ont aucun intérêt et que la pomme qui tombe est tout simplement animée d'un « élan chutal ». On sait que l'expression « élan vital » est de M. Bergson.
(10) Ensemble de déductions basé sur une multitude d'observations. Il semble bien que, malgré Littré, c'est le sens vulgaire du mot qui est dérivé.

(11) Même si l'on regrette qu'il donne si souvent la parole à Marx et à Engels.

(12) Erasme Darwin était peut-être plus « lamarckien » que « darwinien » ; n'a-t-il pas écrit (1794) « Tous les animaux subissent des transformations qui dérivent en partie de leurs propres efforts, en réponse à des plaisirs et à des souffrances, et beaucoup de ces formes ou tendances acquises sont transmises à leur postérité. » On reproche à Buffon de s'être rétracté, sur les injonctions de la Faculté de Théologie; sa rétractation n'est pas un persiflage évident, qu'elle ne peut pas être, mais elle l'est suffisamment pour ne pas plus laisser de doute que les prudentes réserves de Lamarck.

(13) Ce qu'il fit notamment dans l'Esquisse historique qui précède la sixième et dernière édition de l'*Origine...* (1873).

(14) « On peut faire un professeur d'histoire naturelle, mais un naturaliste se fait tout seul » (Maurice Maindron, cité, en épigraphe, par A. Giard). J'ajouterai, sans vouloir dissimuler mon allusion à Arthur Schopenhauer : la différence est la même entre un professeur de sciences naturelles et un naturaliste qu'entre un professeur de philosophie et un philosophe.

(16) D'après Giard (qui fut le premier Professeur d'Evolution à la Sorbonne) : le vrai naturaliste... c'est incontestablement le morphologiste — et « il faut que le morphologiste soit collectionneur ». Encore des mots qui peuvent être pris dans un sens métaphorique. Rappelons ce beau poème de Rodenbach : « J'ai gardé dans mes yeux, comme un thésauriseur... »

(17) C'est ce même Kessler dont Huxley rapporte l'étude remarquable qu'il a faite *de la lutte pour l'existence* entre deux écrevisses *d'espèces différentes* (qu'elles le soient devenues ou soient en voie de le devenir). On peut ajouter que deux autres zoologistes russes, Menzbir et Brandt, ont pleinement confirmé les vues générales de Kropotkine, ainsi que l'ont rappelé Delage et Goldsmith (*Les théories de l'Evolution*, 1909).

(18) *Sous la mer tropicale*, Paris, 1931, p. 25.

(19) Comme d'ailleurs les biologistes les plus objectifs; considérons quelle place occupe l'homme dans les écrits de Darwin et de ses commentateurs. Géocentrisme, anthropocentrisme sont des formes à peine élargies de l'égocentrisme.

Quand l'homme classe le Règne animal en Vertébrés et Invertébrés, n'est-ce pas à peu près comme si le pissenlit classait le Règne vététal en Composées et non-composées ?

(20) Le Docteur Zuckermann dit, par dénigrement, « le sociologue Kropotkine ». Le parti-pris a entraîné le même auteur à émettre nombre de contre-sens.

INDEX DES NOMS CITES

TABLE DES MATIERES

TABLE DES GRAVURES